BALLADE DE LA GEOLE DE READING



OSCAR WILDE

BALLADE

DE

LA GEOLE DE READING

suivie de

L'HISTOIRE DE LA BALLADE DE LA GEOLE DE READING

LA VIE DE PRISON EN ANGLETERRE POÈMES EN PROSE

'A LA MEME LIBRAIRIE

DU MÊME TRADUCTEUR

LA MACHINE A EXPLORER LE TEMPS, par H.	G. Wells
LA GUERRE DES MONDES,	
L'ILE DU DOCTEUR MOREAU,	
LES PIRATES DE LA MER,	
LA DÉCOUVERTE DE L'AVENIR,	
L'AMOUR ET M. LEWISHAM,	- 1
PLACE AUX GÉANTS,	_
QUAND LE DORMEUR S'ÉVEILLERA,	
MISS WATERS,	-
LA BURLESQUE ÉQUIPÉE DU CYCLISTE,	(En collaboration
AU TEMPS DE LA COMÈTE,	(En collaboration
DOUZE HISTOIRES ET UN RÊVE,	-\ avec
LA GUERRE DANS LES AIRS,	B. Kozakiewicz.)
EFFROIS ET FANTASMAGORIES,	- 3. 21021110112011
L'HISTOIRE DE M. POLLY,	-
ANNE VÉRONIQUE,	-
AU PAYS DES AVEUGLES,	
ANTICIPATIONS,	
UNE UTOPIE MODERNE,	—
PÈRE ET FILS, par Sir Edmund Gosse (en collab. avec Auguste	
Monod).	
AMOURS CHARMANTES ET CRUELLES, par Maurice Hewlett.	
LETTRES D'AMOUR D'UNE FEMME DU MONDE, par Mrs W. K. Clifford.	
LA CONQUÊTE DU COURAGE, par Stephen Crane (en collab. avec	
Francis Vielé-Griffin).	
LE MANTEAU PARTI, par William Lindsey.	
OSCAR WILDE, par Arthur Ransome (en collaboration avec Gabriel	
de Lautrec).	
DE PROFUNDIS, ET LETTRES ÉCRITES DE LA PRISON, par Oscar Wilde.	
MONTES LE MATADOR, par Frank Harris.	
OSCAR WILDE, SA VIE ET SES CONFESSIONS, par Frank Harris (sous	

presse, en collaboration avec M. Vernon).

F160109

COLLECTION D'AUTEURS ÉTRANGERS

OSCAR WILDE



Ballade

de

la Geôle de Reading

La Vie de Prison en Angleterre Poèmes en prose

TRADUITS ET ANNOTÉS PAR

HENRY-D. DAVRAY

accompagnés de

L'HISTOIRE DE LA BALLADE DE LA GEÔLE DE READING par le traducteur.



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
xxvi, rve de condé, xxvi

MCMXXVII

IL A ÉTÉ TIRÉ :

55 exemplaires sur vergé de Hollande van Gelder numérotés à la presse de 1 à 55.

330 exemplaires sur vergé pur fil Montgolfier numérolés de 56 à 385.

EXEMPLAIRE NO

337

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

PRÉFACE

Avec De Profundis, ouvrage posthume dont l'édition française donne une version intégrale, Oscar Wilde n'écrivit après sa chute que La Ballade de la Geôle de Reading et les deux lettres au Daily Chronicle sur la Vie de Prison en Angleterre, qui sont réunies dans le présent volume.

La version de La Ballade est imprimée ici telle que Wilde l'approuva lorsque je l'établis pour le Mercure de France qui la publia dans son numéro de Mai 1898. Commencé à Berneval où l'auteur mena quelque temps une existence paisible, le poème fut achevé à Naples dans des circonstances tragiques; il est ainsi lié à l'une des pério-

des le plus tourmentées de la vie d'Oscar Wilde et il prend une place considérable dans ses préoccupations. Aussi ai-je cru bon d'en retracer une sorte d'historique dont les détails sont basés sur diverses correspondances inédites.

Sans prétendre à l'œuvre d'art, les deux lettres sur la Vie de Prison en Angleterre offrent cet intérêt qu'elles montrent avec quelle vigueur intellectuelle Wilde, au moment de sa libération, était capable de traiter un sujet qui l'intéressait. Il m'a paru nécessaire aussi de faire suivre ces textes d'un commentaire, basé sur des lettres inédites, qui indique toute leur portée, précise l'influence qu'ils exercèrent sur la Réforme Pénitentiaire, et qui révèle des détails inconnus sur l'existence que Wilde menait à la prison.

Enfin, le volume contient en outre ma traduction des Poèmes en Prose, la seule autorisée, qui parut en mai 1899 dans La Revue Blanche. Oscar Wilde fut un causeur incomparable qui improvisait les contes les plus saisissants et les plus ingénieux au cours de ses étincelantes conversations. Il n'en a jamais rédigé que six, mais ses amis ont pieusement noté ceux de ces apologues

qu'ils l'entendirent raconter, et, mes propres souvenirs aidant, j'ai pu rassembler à la suite quelques-uns de ces Poèmes qui, pour n'être pas dans les termes même de Wilde, sont un écho trop affaibli sans doute, mais fidèle, « de cette voix chère qui s'est tue ».

H.-D. D.

BALLADE

DE

LA GEOLE DE READING

PAR

C. 3. 3.

IN MEMORIAM

C. T. W.

SOMETIME TROOPER OF THE ROYAL HORSE GUARDS
OBJIT H. M. PRISON, READING, BERKSHIRE
July 7th. 1896

Il n'avait plus sa tunique écarlate, car le sang et le vin sont rouges, et sur ses mains il y avait du sang et du vin quand on le trouva avec la morte, la pauvre femme morte qu'il aimait, et qu'il avait tuée dans son lit.

Il allait parmi les prévenus, en un costume d'un gris râpé; sur sa tête une casquette de cricket, son pas semblait léger et gai; mais jamais je ne vis un homme regarder si intensément le jour. Jamais je ne vis un homme regarder avec un œil aussi intense cette petite tente de bleu que les prisonniers appellent le ciel, et chaque nuage qui voguait et passait avec une voilure d'argent.

J'allais avec d'autres âmes en peine, dans un autre préau, et je me demandais si cet homme avait commis beaucoup ou peu, quand une voix derrière moi murmura tout bas : celui-là sera pendu.

Ah! Christ! Les murs mêmes de la prison soudainement semblèrent chanceler, et le ciel au-dessus de ma tête devint comme un casque d'acier cuisant; et, bien qu'aussi je fusse une âme en peine, ma peine, je ne pouvais la sentir.

Je sus seulement quelle pensée pourchassée hâtait son pas, et pourquoi il regardait la fastidieuse clarté du jour d'un œil aussi intense; l'homme avait tué ce qu'il aimait : et pour cela il devait mourir.



Pourtant chaque homme tue ce qu'il aime, et que chacun le sache : les uns le font avec un regard de haine, d'autres avec des paroles caressantes, le lâche avec un baiser, l'homme brave avec une épée!

Les uns tuent leur amour quand ils sont jeunes, les autres quand ils sont vieux, certains l'étranglent avec les mains du Désir, d'autres avec les mains de l'Or: les meilleurs se servent d'un couteau, car si tôt les morts se refroidissent.

On aime trop peu, ou on aime trop longtemps, on vend l'amour ou on l'achète; quelquefois on commet son forfait avec maintes larmes, et quelquefois sans un soupir, car chacun de nous tue ce qu'il aime, pourtant chacun n'a pas à en mourir.

*

Il ne meurt pas une mort infamante un jour de sombre disgrâce, il n'a pas autour du cou le nœud coulant, ni le masque sur sa face; il ne sent pas, à travers le plancher, ses pieds tomber dans le vide.

Il ne demeure pas avec des hommes silencieux qui l'épient jour et nuit; qui l'épient quand il voudrait pleurer, ou quand il essaye de prier; qui l'épient de peur que lui-même ne dérobe à la prison sa proie. Il ne s'éveille pas à l'aube pour voir d'épouvantantes figures attroupées dans sa cellule, le Chapelain qui tremble enrobé de blanc, le Shériff sévère avec componction, et le Gouverneur tout en noir cérémonieux, avec une face jaune de Jugement dernier.

Il ne se lève pas en une hâte pitoyable pour revêtir ses habits de condamné, tandis que le docteur à la bouche grossière le couve des yeux, et prend note de chaque geste grotesque et de chaque contraction nerveuse, en maniant une montre dont les faibles tic tac sont comme les coups sourds d'un horrible marteau.

Il ne connaît pas cette soif écœurante qui sable la gorge, avant que le bourreau avec ses gants de gros cuir ne se glisse par la porte à bourrelets, et vous ligote avec trois lanières, afin que votre gorge n'ait plus jamais soif. Il ne s'incline pas pour écouter la psalmodie de l'Office des Morts, et, tandis que la terreur de son âme lui assure qu'il n'est pas mort, il ne croise pas son propre cercueil, en entrant sous l'affreux hangar.

Il ne jette pas un dernier regard sur le ciel à travers un petit toit de verre; il ne prie pas avec des lèvres d'argile que son agonie passe; et il ne sent pas sur sa joue frissonnante le baiser de Caïphe.

II

Pendant six semaines, notre soldat fit sa promenade dans la cour, en son costume d'un gris râpé: sur sa tête, sa casquette de cricket, et son pas semblait léger et gai, mais jamais je n'avais vu un homme fixer aussi intensément le jour.

Jamais je ne vis un homme regarder avec un œil aussi intense vers cette petite tente de bleu que les prisonniers nomment le ciel, et vers chacun des nuages errants qui traînait sa toison enchevêtrée. Il ne tordait pas ses mains, comme font ces hommes insensés qui osent essayer de faire vivre l'Espérance, cet enfant maudit, dans le caveau du noir Désespoir: il ne regardait que le soleil et buyait l'air du matin.

Il ne tordait ses mains ni ne pleurait et pas même se chagrinait, mais il buvait l'air comme s'il avait contenu quelque vertu anodine; à pleine bouche il buvait le soleil comme si c'eût été du vin

Et les autres âmes en peine et moi, qui nous promenions dans l'autre préau, oubliâmes si nous-mêmes avions commis beaucoup ou peu de chose, et nous observions avec un regard de morne étonnement l'homme qui devait être pendu.

Et c'était étrange de le voir passer avec une

démarche si légère et si gaie, et c'était étrange de le voir fixer si intensément le jour, et c'était étrange de penser qu'il avait une telle dette à payer.

*

Car le chêne et l'orme ont un feuillage agréable qui jaillit au moment du printemps: mais hideux à voir est l'arbre du gibet avec sa racine mordue par les vipères, et, vert ou desséché, un homme doit mourir avant qu'il porte son fruit!

La place la plus haute est ce siège de grâce vers lequel tendent tous les efforts du monde : mais qui voudrait se trouver avec une cravate de chanvre, haut sur un échafaud, et à travers le collier du meurtrier jeter son dernier regard vers le ciel ? Il est doux de danser au son des violons quand l'Amour et la Vie sont propices: danser au son des flûtes et des luths est délicat et rare: mais il n'est guère doux de danser en l'air d'un pied agile!

Ainsi avec des yeux curieux et d'affolantes suppositions nous l'observions jour par jour, et nous nous demandions si chacun de nous ne finirait pas de cette même manière, car nul ne peut dire jusqu'à quel rouge enfer son âme aveugle peut s'égarer.

*

Enfin, l'homme mort ne se promena plus avec les Prévenus, et je sus qu'il se tenait debout dans l'horrible boîte noire où comparaissent les accusés, et que jamais plus dans ce monde suave du Seigneur je ne verrais sa face.

Comme deux vaisseaux en péril qui passent dans la tourmente, nous nous sommes croisés en route: mais nous n'avons fait aucun signe, nous n'avons dit le moindre mot, nous n'avions aucun mot à nous dire; car nous ne nous sommes pas rencontrés dans la nuit sainte, mais dans le jour honteux.

Un mur de prison nous entourait tous deux, deux déshérités nous étions: le monde nous avait rejetés de son cœur, et Dieu hors de Sa sollicitude: et l'embûche de fer qui attend le péché nous avait attrapés dans son piège.

III

Dans la cour des Endettés les pavés sont rudes, et les murs suintants sont élevés, et c'était là qu'il prenait l'air sous le ciel plombant, et de chaque côté un Gardien marchait, de crainte que l'homme ne mourût.

Ou bien il s'asseyait avec ceux qui épiaient son angoisse nuit et jour; qui l'épiaient quand il se levait pour pleurer ou qu'il se courbait pour prier; qui l'épiaient de peur que lui-même ne dérobât à leur échafaud sa proie. Le Gouverneur était fort sur les Articles du Règlement; le Docteur disait que la Mort n'est qu'un fait scientifique; et deux fois par jour le Chapelain venait, et laissait un petit traité.

Et deux fois par jour il fumait sa pipe, et buvait son pot de bière: son âme était résolue, et en aucun endroit la crainte ne s'y pouvait cacher; il disait souvent qu'il était content que les mains du bourreau fussent proches.

Mais pourquoi il disait une aussi étrange chose, aucun Gardien n'osait le lui demander; car celui auquel est donné comme tâche le sort de gardien doit mettre un verrou à ses lèvres, et faire de sa figure un masque.

Car autrement il pourrait être ému, et qu'aurait à faire la Pitié Humaine enfermée dans l'Antre des Meurtriers ? Quelle parole de grâce en un tel endroit pourrait secourir l'âme d'un frère ?

*

Avec une démarche lourde et balancée, tout autour du préau, nous exécutions la Parade des Fous! Que nous importait! Nous savions être la Brigade du Diable et têtes rases et pieds de plomb fort une joyeuse mascarade.

Nous déchirions brin à brin la corde goudronnée avec nos ongles usés et sanglants; nous frottions les portes, et lavions les planchers, et nettoyions les barreaux luisants, et, par groupes, nous savonnions les boiseries, en heurtant bruyamment les seaux. On cousait les sacs et on cassait les pierres, et on tournait la drille poussiéreuse; on heurtait les gamelles et on braillait les hymnes, et on suait sur le moulin : mais dans le cœur de chacun la terreur était cachée tranquille.

Si tranquille elle était que chaque jour se traînait comme une vague embarrassée d'herbes ; et nous oubliâmes l'âpre destin qui attend la dupe et le coquin, jusqu'à ce qu'une fois, en revenant de quelque corvée, nous passâmes auprès d'une tombe ouverte.

Avec une bouche béante, le trou jaune bâillait pour une pâture vivante ; la boue même réclamait du sang au préau d'asphalte altéré : et nous sûmes qu'avant l'aube blondissante l'un de nous se balancerait au gibet.

Tout droit nous rentrâmes, l'âme attentive à

la Mort, à l'Epouvante et au Destin: le bourreau avec son petit sac passa, traînant les pieds, dans les ténèbres, et chaque prisonnier tremblait en se glissant dans sa tombe numérotée.

*

Cette nuit-là, les corridors vides furent pleins de formes effrayantes, et du haut en bas de la Ville de Fer on sentait des pas furtifs qu'on ne pouvait entendre, et à travers les barreaux qui cachent les étoiles, des faces blanches semblaient regarder curieusement.

Il reposait comme quelqu'un qui dort et rêve sur l'herbe douce d'une prairie; les gardiens l'examinaient comme il dormait, et ne pouvaient pas comprendre comment on peut dormir d'un sommeil aussi tranquille avec le bourreau à portée de la main.

Mais il n'y a pas de sommeil quand ceux-là doivent pleurer qui jamais encore n'ont versé de larmes: aussi nous — les dupes, les fraudu-leux, les coquins, — fîmes cette interminable veillée, et à travers chaque cerveau, sur ses mains de Douleur, la peine d'un autre se glissa en rampant.



Hélas, c'est une effrayante chose d'éprouver le forfait d'un autre! Car, droit à l'âme, le glaive du Mal nous pénétrait jusqu'à sa garde empoisonnée, et comme du plomb fondu furent les larmes que nous répandîmes pour le sang que nous n'avions pas versé.

Les gardiens avec leurs chaussures de feutre glissaient devant chaque porte cadenassée; par les judas ils examinaient, et ils voyaient, avec des yeux d'étonnement et de crainte, des formes grises sur le sol, et ils se demandaient pourquoi ceux-là s'agenouillaient pour prier qui jamais encore n'avaient prié.

Pendant la nuit entière, agenouillés nous priâmes, déments menant le deuil d'un cadavre! Les plumes agitées de minuit étaient comme les panaches d'un char mortuaire, et comme un vin aigre sur une éponge était la saveur du Remords.

*

Le coq gris chanta, le coq rouge chanta, mais jamais ne vint le jour : et des formes tortueuses de Terreur se blottirent dans les coins où nous gisions; et chaque esprit malin qui s'ébat dans les ténèbres semblait folâtrer devant nous.

Ils glissaient et passaient, ils glissaient rapides, comme des passants dans la brume : ils imitaient la lune en un rigodon de figures et de contorsions délicates, et avec des pas cérémonieux et des grâces odieuses les fantômes arrivaient à leur rendez-vous.

Avec des grimaces et des drôleries, nous les vimes passer, frêles ombres, la main dans la main; à la ronde, à la ronde, en une cohue fantômale ils dansèrent une sarabande; et les damnés grotesques faisaient des arabesques, comme le vent sur le sable!

Avec des pirouettes de marionnettes, ils dan-

saient légèrement sur les pointes: mais avec les flûtes de la Peur ils emplissaient l'oreille en conduisant leur affreuse mascarade, et bruyamment ils chantaient, et longuement ils chantaient, car ils chantaient pour éveiller le mort.

« Oho! criaient-ils, le monde est vaste, mais les membres entravés vont en trébuchant, et une fois, ou deux fois, jeter les dés est un jeu distingué et comme il faut, mais il ne gagne pas, celui qui joue avec le Péché dans la secrète Maison de Honte. »

*

Ils n'étaient nullement formes aériennes, ces êtres grotesques qui gambadaient avec une telle gaîté: pour ceux-là dont les vies étaient retenues enchaînées, et dont les pieds ne pouvaient aller librement. Ah! Plaies du Christ! ilsétaient bien vivants et terribles à voir.

A la ronde, à la ronde, ils valsaient et tourbillonnaient; quelques-uns tournaient par couples minaudiers; avec des pas affectés de demivertus, quelques-uns effleuraient les escaliers, et avec de subtils sarcasmes et de caressantes œillades, chacun d'eux nous assistait dans nos prières.

*

Le vent du matin commença à gémir, mais la nuit se continua; sur son métier géant, le tissu des ténèbres glissa jusqu'à ce que chaque fil fût tissé; et, tandis que nous priions, la peur nous gagnait de la Justice du Soleil. Le vent gémissant vint errer à l'entour des murs de la prison : jusqu'à ce que, comme une roue d'acier qui tourne, nous sentîmes les minutes nous pénétrer. O vent gémissant ! Qu'avions-nous fait pour avoir un tel veilleur ?

Enfin je vis l'ombre des barreaux, comme un treillis de plomb façonné, se projeter sur le mur blanchi à la chaux qui faisait face à mon lit de planches, et je sus que quelque part dans le monde l'aube terrible de Dieu était rouge.

*

A six heures, chacun balaya sa cellule, à sept tout était tranquille, mais l'essor frémissant d'un vol puissant sembla remplir la prison, car le Seigneur de Mort à l'haleine glacée était entré pour tuer. Il ne passa pas en pourpre pompeuse, et il ne chevauchait pas un coursier d'une blancheur lunaire. Trois mètres de corde et une planche à coulisse, c'est làtout ce dont a besoin la potence; ainsi avec la corde d'opprobre le Héraut vint faire son œuvre secrète.

The transfer * Age 3 1977

Nous étions comme des gens qui, dans un marécage d'immonde obscurité, avancent à tâtons; nous n'osions pas soupirer une prière, ni donner carrière à notre angoisse; quelque chose était mort en chacun de nous, et ce qui était mort, c'était l'Espoir.

Car la farouche Justice de l'Homme suit droit sa route sans se permettre le moindre écart : elle frappe le faible, elle frappe le fort, sa marche est implacable : avec un talon de fer elle écrase le fort, la monstrueuse parricide!

*

Nous attendions le coup de huit heures. Nos langues étaient épaisses et altérées : car le coup de huit heures est le coup du Destin qui fait un homme maudit, et le Destin emploie un nœud bien coulant, pour l'homme le meilleur et pour le pire.

Nous n'avions autre chose à faire que d'attendre le signe à venir ; aussi, comme des choses de pierre dans une vallée solitaire, nous étions assis immobiles et muets: mais le cœur de chacun battait fort et vite, comme un dément sur un tambour. ^

D'un choc soudain, l'horloge de la prison ébranla l'air frémissant, et de la geôle entière s'éleva un gémissement de désespoir impuissant, comme le cri, qu'entendaient les marécages effrayés, de quelque lépreux dans son repaire.

Et ainsi que l'on voit les plus effroyables choses dans le cristal d'un rêve, nous vîmes la huileuse corde de chanvre accrochée à la poutre noircie, et nous entendîmes la prière que le collet du bourreau étrangla dans un grand cri.

Et toute la douleur qui l'ébranla tellement

qu'il poussa ce cri affreux, et son remords déchirant, et ses sueurs de sang, nul ne les connut si bien que moi: car celui qui vit plus d'une vie doit mourir aussi plus d'une mort.

IV

Il n'y a pas d'office le jour où l'on pend un condamné: le cœur du Chapelain est bien trop malade, ou sa face bien trop blême, ou il y a écrit dans ses yeux ce que nul ne doit voir.

Ainsi ils nous gardèrent enfermés jusqu'à près de midi, et alors on sonna la cloche, et les Gardiens avec leurs clés cliquetantes ouvrirent chaque cellule aux écoutes, et nous descendîmes pesamment l'escalier de fer, chacun hors de son Enfer distinct. Dehors, au doux plein air de Dieu nous allâmes, mais non à la façon accoutumée, car la face de celui-ci était blanche de peur, et la face de celui-là était grise, et jamais je ne vis des hommes tristes regarder aussi intensément le jour.

Jamais je ne vis des hommes tristes regarder avec un œil aussi intense cette petite tente de bleu que nous, prisonniers, appelions le ciel, et chaque nuée indifférente qui passait en heureuse liberté.

Mais il y en avait parmi nous tous qui marchaient la tête basse, et savaient que, si chacun avait eu son dû, ils auraient mérité de mourir: lui n'avait tué qu'une chose qui vivait, tandis qu'ils avaient tué une chose morte.

Car celui qui pèche une seconde fois éveille à

la peine une âme morte, et il la tire de son suaire taché, et la fait saigner à nouveau, et la fait saigner de larges gouttes de sang, et la fait saigner en vain!

*

Comme des singes ou des clowns, en monstrueux apparat, étoilés de flèches en dessin irrégulier, silencieusement nous allâmes tout autour de la cour d'asphalte glissant; silencieusement nous allions tout à l'entour, et personne ne disait mot.

Silencieusement nous allions tout à l'entour, et, dans chaque cerveau creux, la Mémoire de choses terribles s'engouffrait comme un vent terrible, et l'Horreur paradait devant chacun et la Terreur rampait derrière. *

Les Gardiens se pavanaient de-ci-de-là, gardant leur troupeau de brutes; leurs uniformes étaient tout battant neuf et c'était leur tenue des Dimanches, mais nous savions à quelle besogne ils avaient été, par la chaux vive de leurs souliers.

Car là où la tombe s'était ouverte toute grande, il n'y avait plus de tombe du tout : seulement un peu de terre et de sable près du mur hideux de la prison, et un petit tas de chaux ardente, afin que l'homme ait un suaire.

Car il a un suaire, ce malheureux, tel que peu de gens peuvent en réclamer : bien au fond, au bas d'une cour de prison, nu pour plus grande honte, il gît, avec des chaînes à chaque pied, enveloppé dans un drap de flamme!

Et pendant tout le temps, la chaux ardente dévore sa chair et ses os, elle ronge les os cassants pendant la nuit, et la chair tendre pendant le jour, elle mange la chair et les os tour à tour, mais elle ronge le cœur sans cesse.

Pendant trois longues années, ils ne sèmeront ni ne planteront là : pendant trois longues années, l'endroit maudit sera stérile et nu, et regardera le ciel étonné avec un regard sans reproches.

Ils croient qu'un cœur de meurtrier corrom-

prait chaque simple semence qu'ils sèment. Ce n'est pas vrai! La bienveillante terre de Dieu est plus généreuse que ne le savent les hommes, et la rose rouge s'épanouirait plus rouge et la rose blanche plus blanche.

Hors de sa bouche, une rouge, rouge rose. Hors de son cœur, une blanche! Car qui peut dire de quelle étrange façon Christ manifeste Sa volonté, depuis que le bâton sec que portait le pèlerin fleurit à la vue du grand Pape?

*

Mais ni la rose blanc de lait ni la rouge ne peuvent fleurir dans l'air d'une prison : tessons, cailloux, silex, sont ce qu'ils nous donnent là ; car on sait que parfois les fleurs ont apaisé le désespoir de l'homme simple. Ainsi jamais la rose rouge de vin, ni la blanche, pétale par pétale, ne tomberont sur ce peu de terre et de sable auprès du mur hideux de la prison, pour dire aux hommes qui passent dans la cour que le Fils de Dieu mourut pour tous.



Pourtant, bien que le hideux mur de la prison le cerne encore tout à l'entour, et qu'un esprit ne puisse vagabonder de nuit, qui de chaînes est lié, et qu'un esprit ne puisse que pleurer qui gît en une terre aussi impie.

Il est en paix — le misérable — en paix ou le sera bientôt : il n'y a rien là qui puisse l'affoler et la Terreur ne s'y promène pas au plein jour, car la Terre sans clarté dans laquelle il repose n'a ni Soleil ni Lune.

*

Ils le pendirent comme on pend une bête: ils ne sonnèrent même pas un glas qui eût pu apporter quelque apaisement à son âme effrayée, mais précipitamment ils l'emportèrent et le cachèrent dans un trou.

Ils lui enlevèrent ses habits de toile, et l'abandonnèrent aux mouches; ils se moquèrent de sa gorge pourpre et ensiée, et de ses yeux purs et fixes, et avec de grands rires ils entassèrent le linceul dans lequel leur condamné repose.

Le Chapelain ne s'agenouillerait pas au bord de cette tombe déshonorée, et ne la marquerait pas de la Croix bénie que le Christ pour les pécheurs donna, parce que l'homme était un de ceux que Christ était descendu sauver.

Cependant tout est bien; il n'a que franchi les bornes connues de la Vie : et pour lui des larmes étrangères empliront l'urne depuis longtemps brisée de la Pitié, car ses pleureurs seront les rejetés, et les rejetés toujours pleurent. V

Je ne sais si les Lois ont raison, ou si les Lois ont tort; tout ce que nous savons, nous, les captifs de la geôle, c'est que le mur est solide, et que chaque journée est comme une année, une année dont les jours sont longs.

Mais ceci, je le sais, que toute Loi que les hommes ont faite pour l'Homme depuis qu'un Homme le premier prit la vie de son frère et que le monde de l'affliction commença, toute Loi disperse le bon grain et garde la balle, avec le pire des vans. Ceci aussi, je le sais — et combien sage si chacun pouvait le savoir de même — que chaque prison que bâtissent les hommes est bâtie avec les briques de l'infamie, et fermée de barreaux, de peur que Christ ne voie comment les hommes mutilent leurs frères.

Avec des barreaux ils défigurent la lune gracieuse, et ils aveuglent le bon soleil: et ils font bien de cacher leur Enfer, car il s'y passe des choses que ni Fils de Dieu ni fils de l'Homme jamais ne devrait voir.

×

Les actions les plus viles, ainsi que des herbes empoisonnées, s'épanouissent dans l'air de la prison; c'est seulement ce qui est bon dans l'Homme qui s'épuise et se flétrit là; la pâle Angoisse veille à la lourde barrière et le Gardien est Désespoir.

Car ils affament le petit enfant terrifié jusqu'à ce qu'il pleure jour et nuit, et ils flagellent le faible, ils fouettent l'idiot, et raillent les vieillards gris, et certains deviennent fous, et tous deviennent pires, et nul ne peut dire un mot.

Chaque étroite cellule que nous habitons est une infecte et sombre latrine, et l'haleine fétide de la Mort vivante étouffe chaque lucarne grillée, et tout, sauf le Désir, est réduit en poussière dans la machine Humanité.

L'eau saumâtre que nous buvons glisse avec un limon nauséabond, et le pain amer qu'ils pèsent avec soin est plein de craie et de chaux, et le Sommeil jamais ne se couche, mais marche les yeux hagards — implorant le Temps.

*

Mais bien que la Faim amaigrie et la Soif livide, ainsi que l'aspic et la vipère, combattent, on se soucie peu de la chère de la prison, car ce qui glace et tue entièrement, c'est que chaque pierre qu'on soulève pendant le jour devient votre cœur la nuit.

Avec minuit toujours dans le cœur, et le crépuscule dans la cellule, nous tournions la manivelle, et nous effilochions la corde, chacun dans son enfer distinct, et le silence est plus redoutable que le son de cloches d'airain. Et jamais une voix humaine ne s'approche pour dire une douce parole: et l'œil qui examine à travers le judas est impitoyable et dur, et de tous oubliés, nous pourrissons et pourrissons, l'âme et le corps gâtés.

Et ainsi nous rouillons la chaîne de fer de la Vie, avilis et seuls, et quelques-uns profèrent des malédictions, et quelques autres pleurent, et certains ne font entendre le moindre gémissement; mais les Lois éternelles de Dieu sont indulgentes et brisent le cœur de pierre.

*

Et chaque cœur humain qui se brise dans une cour ou cellule de prison est comme cette cassette brisée qui donna son trésor au Seigneur et remplit l'impure demeure du lépreux du parfum du nard le plus précieux.

Ah! heureux ceux-là dont les cœurs peuvent se briser et gagner la paix du pardon! Comment l'homme pourrait-il autrement dresser son plan et purifier son âme du péché? Où, sinon dans un cœur brisé, le Seigneur Christ pourrait-il entrer?

Et l'homme à la gorge pourpre et enflée, et aux yeux purs et fixes, attend les saintes mains qui prirent le Voleur au Paradis, car le Seigneur ne méprise pas le cœur brisé et contrit.

L'homme en rouge qui lit la Loi lui accorda trois semaines de vie, trois petites semaines pour guérir son âme du désaccord de son âme, et pour purifier, de la moindre goutte de sang, la main qui avait tenu le couteau. Et avec des larmes de sang il purifia sa main, la main qui tint l'acier; car seul le sang peut effacer le sang, et seules les larmes peuvent guérir; et la tache cramoisie qui était de Caïn devint de Christ le sceau blanc de neige.

VI

Dans la geôle de Reading auprès de la ville, il est une tombe d'infamie, et là gît un misérable dévoré par des dents de flamme, dans un linceul ardent il gît, et sa tombe n'a pas de nom.

Et là, jusqu'à ce que Christ appelle les morts, qu'il repose en silence; nul besoin de prodiguer des larmes insensées, ou de pousser de haletants soupirs: l'homme avait tué ce qu'il aimait, et c'est pour cela qu'il eut à mourir. Et chacun tue la chose qu'il aime, que tous entendent ceci : les uns le font avec un regard de haine, d'autres avec des paroles caressantes, le lâche avec un baiser, l'homme brave avec une épée!

L'HISTOIRE DE LA BALLADE DE LA GEÔLE DE READING

La Ballade de la Geôle de Reading fut publiée à Londres, le 13 février 1898, par le libraire Leonard Smithers qui, pour la circonstance, s'était fait éditeur, à défaut des maisons anciennement établies, trop pusillanimes pour oser offrir au public le poème d'un prisonnier récemment libéré. La « respectabilité » anglaise n'effrayait guère Smithers; il en connaissait les dessous, sa clientèle se composant surtout d'amateurs d'ouvrages licencieux et le plus lucratif de son négoce se passant sous le manteau. C'est un peu sous cet aspect qu'il envisageait la publication de la Ballade dont il proposait d'imprimer seulement quelques centaines d'exemplaires, ce qui fit dire à Wilde: He is so fond of « suppressed » books, that he suppresses his own.

C'est à Dieppe que Wilde le rencontra pour la première fois, après qu'il eut accepté de publier le poème. Aubrey Beardsley fit les présentations, et l'éditeur, raconte Wilde dans une lettre à Robert Ross, était « complètement ivre, mais amusant ».

La première édition de la Ballade se composa finalement de trente exemplaires sur Japon, du prix d'une guinée, et de huit cents exemplaires sur hollande Van Gelder du prix d'une demi-couronne, sans nom ni adresse d'imprimeur. L'œuvre est signée C. 3. 3., marque distinctive de Wilde, qui occupait à la prison de Reading la cellule 3 au troisième palier de la galerie C.

La dédicace des éditions anglaises est celle qui est reproduite en tête de la version française. Sur les premières épreuves, qui portent les corrections de Wilde. se trouve une autre dédicace ainsi concue :

- « Quand je sortis de prison, certains vinrent à ma rencontre avec des vêtements.
- « Et avec des épices, et d'autres avec de sages conseils.
 - « Vous m'avez apporté votre affection. »

Cet hommage s'adressait à Robert Ross, à qui s'applique déjà un passage à peu près identique du De Profundis; une lettre de Wilde à Ross, du 28 mai 1897, le donne aussi en ces termes :

«Je n'ai commis qu'une erreuren prison au sujet de ce que j'ai écrit de vous ou à vous dans mon livre. Mon poème devrait se lire ainsi : Quand je suis sorti de pris son, vous m'avez attendu avec des vêtements, des épices et de sages conseils. Vous m'avez attendu avec amour, »

A la demande de l'éditeur, cette dédicace fut supprimée.

Une deuxième édition de mille exemplaires passe sous les presses le 24 février, et le texte en est modifié d'après les corrections de l'auteur, parvenues trop tard pour le premier tirage. La troisième édition consiste en quatre-vingt-dix-neuf exemplaires qui portent à l'encre noire la signature autographe de Wilde. Le numéro de l'exemplaire est inscrit à la main, à l'encre rouge, par Smithers. Elle paraît dès le début de mars et le prix du volume est d'une demi-guinée. En même temps est tirée une quatrième édition de douze cents exemplaires. Le succès du poème s'affirme et les demandes affluent: quelques jours plus tard, une cinquième édition de mille exemplaires est imprimée, suivie d'une sixième, du même nombre, le 21 mai. Enfin, les deux mille exemplaires de la septième édition, imprimée le 23 juin 1899, portent, sur la couverture et sur la page de titre, sous le matricule C. 5. 5., le nom d'Oscar Wilde entre parenthèses!

Ensuite Leonard Smithers fait faillite, mais il continue à imprimer sur clichés des éditions clandestines de la Ballade. Il meurt le 19 décembre 1907, et une nouvelle édition clandestine imprimée sur mobile fut saisie sur la plainte de l'exécuteur testamentaire de l'auteur.

Enfin, en 1908, la Ballade de la Geôle de Reading fut ajoutée au recueil de Poems joint à la première collection des « Œuvres Complètes » d'Oscar Wilde, publiée par les éditeurs Methuen, qui ont continué depuis lors à la réimprimer.

Toute cette bibliographie a été minutieusement établie par Mr Stuart Mason dans la compilation qu'il publia en 1914, et pour laquelle il eut la précieuse collaboration de Mr Walter E. Ledger, qui a lui-même rassemblé une incomparable collection des éditions de l'œuvre de Wilde et des ouvrages qui le concernent.

Dans ce travail « étonnant et ingénieux... et qui est loin d'être aussi ennuyeux qu'il le paraît », à ce qu'assure Robert Ross dans son amusante préface, Mr Stuart Mason ne s'est pas contenté d'une sèche énumération : il a donné, de chaque œuvre, une sorte d'historique très bien documenté.

Pour la Ballade, en particulier, il a noté les variantes entre la première et la deuxième édition. Il a cité aussi d'importants fragments de la curieuse correspon-

dance échangée entre Wilde et son éditeur ; ces fragments, joints à d'autres passages de diverses correspondances inédites, vont nous permettre de retracer les péripéties qui accompagnèrent la composition de ce poème.

C'est pendant l'été de 1897, alors qu'il habitait le Chalet Bourgeat, à Berneval, près de Dieppe, qu'Oscar Wilde commença la composition de la Ballade de la Geôle de Regadin. Il la méditait depuis quelque temps déjà. Il y fait fréquemment allusion dans ses lettres, la première fois le 19 juillet, quand il écrit:

« Je suis encore à mon poème! La poésie est un art difficile, mais j'aime la majeure part de ce que j'en ai fait. »

Le lendemain, il annonce à Robert Ross:

« Le poème est presque fini. Quelques-unes des strophes sont excellentes. »

Mais l'inspiration faiblit sans doute, car le 24 août il écrit de nouveau à Robert Ross:

- « Mon poème est encore inachevé, mais je me suis mis en tête de le finir cet après-midi et de l'envoyer à dactylographier.
 - « Quand je le verrai, ne serait-ce que tapé à la ma-

chine, je pourrai le corriger. A présent, je suis fatigué du manuscrit.

« Pensez vous que la strophe suivante soit bonne ? Je crains qu'elle ne soit pas en harmonie, mais je voudrais vous avoir ici pour en parler. Vous me manquez terriblement, cher enfant. »

La strophe que Wilde cite, la troisième de la troisième partie, est donnée sans correction dans la version définitive du poème :

« Le Gouverneur était fort sur les articles du Règlement, le Docteur disait que la Mort n'était qu'un fait scientifique, et deux fois par jour le Chapelain venait et laissait un petit traité.

« Il s'agit naturellement, explique l'auteur, de la vie du condamné avant son exécution. J'ai pu placer le mot « latrine » : il fait très bien. »

Ce même jour, Wilde expédie la ballade à Smithers et il lui demande :

« Voulez-vous me rendre le grand service de me faire dactylographier le poème que je vous envoie et me le rapporter samedi, ou si vous ne pouvez venir, envoyezle par la poste à Sebastian Melmoth, aux soins de l'hôtel Sandwich, Dieppe, où je serai. Je désire que la copie soit faite sur du bon papier, non du papier pelure, et relié d'une couverture de papier gris. Il n'est pas encore fini, mais je veux le voir dactylographié. Je suis écœuré de mon manuscrit. »

Smithers répond le 2 septembre :

« Je vous ai renvoyé hier votre poème. Je l'ai montré à Aubrev (Beardsley) et il a paru en être très frappé. Il a aussitôt promis de faire un frontispice, d'une façon qui m'a immédiatement convaincu qu'il ne le fera jamais. Il est déjà fatigué de Mademoiselle de Maupin et parle d'un Casanova à la place. Il semble impossible d'obtenir de lui aucun travail suivi d'aucun genre.

« Mardi soir, j'ai laissé Conder dans un état pire que jamais. Il avait reçu le matin un petit chèque et il consacra la journée entière à le dépenser. Son ardoise au bar du Sandwich est maintenant colossale.

« Ma jambe est devenue si endolorie que c'est une impossibilité pour moi de marcher; notre rendez-vous à Rouen devra donc être remis à la semaine prochaine.

« A votre convenance, envoyez-moi soit la copie dactylographiée, soit le manuscrit de votre poème, et je vous enverrai une épreuve. »

Ces arrangements allaient subir un temps d'arrêt. Une lettre à Robert Ross, du 4 septembre, écrite du Café Suisse à Dieppe, marque la fin de la période de Berneval.

« Je suis enchanté que vous soyez de retour, car vous pourrez maintenant me rejoindre à Rouen, à l'Hôtel d'Angleterre. J'y pars dans une demi-heure. Simplement, je ne puis plus supporter Berneval. Je m'y suis presque suicidé jeudi dernier, tant je m'ennuvais.

« Je n'ai pas encore fini mon poème! J'ai réellement besoin de vous. Je suis parvenu à peu près au baiser de Carphe: c'est très bien.

« Je vais à Rouen essayer de récrire ma « Tragédie Florentine, l'Amour et la Mort ».

« Oui, j'ai vu Bosie, et il va sans dire que je l'aime comme je l'ai toujours aimé, avec un sentiment de tragédie et de ruine. Il était dans ses meilleurs jours et très suave.

« Venez tout de suite à Rouen. »

Quel présage que cette lettre! « L'Amour et la Mort », « Tragédie et Ruine », c'est désormais l'acheminement précipité vers la catastrophe. Wilde renoue avec l'être néfaste qui s'acharne à le reprendre, et les deux amants sentimentaux vont à Naples pour y vivre un impossible rêve. Dans des lettres à Ross, auprès de qui il s'efforce passionnément de se justifier, Wilde

explique que ce recommencement était « psychologiquement inévitable » et qu'il ne peut vivre

« sans une atmosphère d'amour : il faut que j'aime et que je sois aimé, quel que soit le prix à payer ».

Avec une douloureuse clairvoyance, il ajoute :

« Certes, je serai souvent malheureux, mais encore je l'aime : le simple fait qu'il a ruiné ma vie me fait l'aimer. « Je t'aime parce que tu m'as perdu », est la phrase qui termine l'une des nouvelles, dans Le Puits de Sainte Claire, le recueil d'Anatole France, et c'est une terrible vérité symbolique ».

Pendant quelques jours, tant que dure le peu d'argent dont ils disposent, Wilde se déclare « parfaitement heureux », mais non sans continuer à se disculper:

« J'avoue que ce que j'ai fait est fatal; mais il a fallu que ce fût fait. Il était nécessaire que Bosie et moi retournions ensemble. Je ne voyais aucune autre existence pour moi-même; pour lui-même, il n'en voyait pas d'autre. Tout ce que nous voulons maintenant, c'est qu'on nous laisse tranquilles... »

Ils ont une « adorable villa », qui domine la mer, et un piano, et Oscar prend des leçons de conversation en italien. Le problème qui se pose, et qui restera sans

solution, est de trouver les ressources pour subvenir à l'existence. « Bosie » compte sur son ami, et celui-ci songe sérieusement à se mettre au travail :

« Maintenant, à la littérature, - écrit-il à Robert Ross. - Il va de soi que j'ai besoin que vous m'aidiez.

« J'ai envoyé à Smithers mon poème avec des instructions pour qu'il vous en envoie immédiatement une copie: adressez-moi, je vous prie, les suggestions et critiques qui vous viendront à l'esprit,

«En outre, voyez Smithers et Pinker: Pinker habite à Effingham House. Il me faut £ 300 au moins, plus si possible.

« Le poème devra être publié simultanément par le New York Journal et par Smithers.

« Je crois maintenant que des passages du poème sont très bons, mais je ne recommencerai jamais à rivaliser avec Henley dans le genre Kipling.

« Bosie a écrit trois adorables sonnets, que j'ai appelés : « Les Traces de la Lune ». Ils sont absolument merveilleux. Il les a envoyés à Henley. Je lui ai aussi fait envoyer son sonnet sur Mozart au Musician.

« Demain je commence la Tragédie Florentine. Après cela, il faudra que je m'attaque à Pharaon. »

Le fidèle ami a fait diligence. Wilde lui répond :

« Merci pour votre télégramme. Je suis enchanté de penser que vous allez voir Pinker. Je crois réellement qu'il faut demander £ 500 et en accepter £ 300. Je vous adresserai un télégramme demain à cet effet. C'est un coup qui peut réussir. En ce cas, je serai sauf pour l'hiver. Les hivers ici sont si chauds que je les appréhende, car je n'ai rien que des vêtements très épais et je ne suis pas en mesure de m'offrir un nouveau trousseau.

« Smithers s'est conduit très mal, et parle maintenant d'une édition de 600 exemplaires à une demi-couronne!

« Si la chose marche tant soit peu, on devrait certainement en vendre 1.500 exemplaires à ce prix. Si d'autre part la vente probable est de 500, le prix doit être de 5 shillings. Smithers connaît tout ce qui concerne les vins de mauvaise qualité et les femmes de mauvaise vie, mais sur les livres il est tristement insuffisant.

« Télégraphiez-moi tous résultats. »

C'est à ce moment qu'il ajoute au poème les parties V et VI. Il les envoie à Smithers avec une lettre qui révèle que le besoin d'argent devient impérieux : elle est datée du 2 octobre 1897.

« Je n'ai encore rien reçu de Cook, mais je ne doute pas... que vous n'ayez fait ce que je vous demandais... 70

Je ne sollicite pas du tout un prêt ordinaire. Je demande une petite avance sur mon poème que vous allez publier. Quand vous m'avez demandé mes conditions à Dieppe, j'ai répondu que j'étais prêt à vous en laisser entièrement le soin. Vous avez dit que vous me donneriez tous les bénéfices... Cette offre, je puis l'affirmer, fut faite avant, et non après le dîner, au Café des Tribunaux. J'ai dit que je ne voulais pas accepter, car je ne pensais pas que ce fût juste... mais que je prendrais la moitié. C'est ce qui fut convenu.

«A ce moment, je proposai la publication d'abord dans un journal, mais depuis lors j'ai changé d'avis. Cette publication préalable ferait, cela va sans dire, du tort à votre vente. Personne ne paiera une demi-couronne pour ce qui peut s'acheter un penny. Pourquoi ? Je ne comprends pas. Mais il en est ainsi partout, excepté peut-être à Naples... Aussi, après vous avoir laissé la virginité du poème... je ne crois pas exiger réellement une faveur bien grande en disant que je désire que vous m'avanciez £ 20 à valoir.

« Au cas où vous n'auriez pas encore saisi cette idée qu'une avance de £ 20 sur mon poème est réellement une chose que j'ai parfaitement le droit d'attendre du strict point de vue affaires, saisissez-la tout de suite, je vous en prie.

« Une requête pour un prêt personnel pourra suivre, et suivra même, je n'en doute pas, un peu plus tard, mais jusqu'à présent nos relations ont été simplement les rapports usuels entre poète et éditeur, avec, comme d'habitude, la complète victoire à celui-ci... En outre, telle est la générosité de ma nature, je vous envoie cijoint quatre nouvelles strophes de grand effet et de suggestion romantico-réaliste, en tout vingt-quatre vers valant chacun une guinée sur n'importe quel marché à la poésie. Voulez-vous avoir l'obligeance de les intercaler dans la partie II du poème, après la sixième stance, celle qui se termine par « il avait une telle dette à payer »? Elles se placent là splendidement et améliorent la partie II, qui était un peu trop courte par rapport aux autres.

« J'espère aussi que vous m'aurez déjà écrit sur la question d'une seconde édition illustrée du poème... »

Le lendemain, un dimanche, il met son ami Robert Ross au courant des pourparlers concernant la Ballade:

« J'espère, mon cher Robbie, que vous avez reçu maintenant une copie dactylographiée du poème. Je viens d'envoyer à Smithers, pour les intercaler, quatre nouvelles stances, l'une très bonne, dans le ton romantique que vous n'approuvez pas tout à fait, mais qui,

somme toute, donneront de l'équilibre au poème : je ne peux pas toujours « heurter les gamelles »!

« Voici la bonne strophe :

« Il est doux de danser au son des violons quand « l'Amour et la Vie sont propices : danser au son des « flûtes et des luths est délicat et rare : mais il n'est « guère doux de danser en l'air d'un pied agile! »

« J'aime maintenant le poème dans son ensemble, excepté la seconde et la troisième stance de la partie III. Je n'arrive pas à les mettre au point...

« La solitude de notre vie ici est merveilleuse, et personne ne nous écrit, ni à l'un ni à l'autre. Il est heureux que nous nous aimions, et nous serions tout à fait heureux si nous avions de l'argent. Mais naturellement Bosie est aussi sans le sou que d'habitude; en vérité il n'a rien du tout qui vaille qu'on en parle, et à moins que Pinker ne m'obtienne £ 300, nous ne pourrons pas manger. Jusqu'à présent c'est moi qui ai fait les frais de presque tout. Inspirez à Pinker des exploits audacieux. Affirmez-lui que £ 500 est le prix que cela vaut.

« Smithers fait preuve d'insouciance dans ses rapports d'affaires avec moi. C'est très ennuyeux... J'attends une longue lettre de vous à propos de mon poème; examinez-le, je vous prie, soigneusement et notez ce que vous n'aimez pas. »

Bien qu'il ait désapprouvé la reprise des relations entre Oscar Wilde et Lord Alfred Douglas, et malgré le chagrin qu'il en éprouve, Robert Ross n'en prend pas moins à cœur les intérêts de son ami. Il se fait à Londres son intermédiaire empressé et la correspondance entre eux se poursuit sans interruption. Il est à souhaiter vraiment que ces lettres soient enfin publiées: elles offrent non seulement des passages qui sont du meilleur Wilde, mais elles constituent aussi une source précieuse d'information sur cette période de la vie de Wilde, non moins tragique que la précédente. Ces lettres révéleront aussi la noblesse de sentiments et le grand cœur de l'ami incomparable que fut Robert Ross. Il convient d'ajouter que Wilde ne cessa jamais d'apprécier cette amitié.

En ce qui concerne plus particulièrement la Ballade, le poète fait doublement confiance à son ami. Il le charge de se tenir en contact avec l'éditeur qu'il accuse constamment de négligence, et il compte sur lui en outre pour obtenir de l'agent littéraire Pinker qu'il tâche de placer le poème dans un journal anglais en échange d'une somme qui lui assurerait des ressources pour tout l'hiver. En second lieu, il sollicite les conseils et les critiques de Ross, et lorsque celui-ci les lui donne, rien n'est plus intéressant que la façon dont Wilde répond point par point aux observations de son ami. La lettre suivante est curieuse à cet égard :

« Merci infiniment pour votre lettre. Smithers a pris ma lettre un peu trop au sérieux. C'est injuste de sa part, car je n'ai certainement pas pris sérieusement son conseil, encore qu'il m'en ait donné copieusement par rapport à ma femme, et par l'intermédiaire de sa dactylographe. C'est un très bon garçon, et plein de bonté à mon égard.

«Je suis d'accord avec une bonne part de vos critiques. Le poème souffre de la difficulté que présente un style hybride. Une partie est réaliste, l'autre romantique; une partie est poésie, l'autre est propagande. Je m'en rends vivement compte, mais en somme je crois que le résultat est intéressant ; qu'il soit intéressant de plus d'un point de vue est artistiquement à regretter.

« Pour ce qui est des adjectifs, j'admets qu'il y a beaucoup trop de « terribles » et d' « horribles ». La difficulté est que les objets de la prison n'ont ni forme ni contour. Pour prendre un exemple : le hangar dans lequel les condamnés sont pendus est un petit baraquement qui a pour toit une verrière comme un atelier de photographe sur la plage de Margate; pendant 18 mois, je m'imaginai que c'était l'atelier dans lequel on photographiait les prisonniers; il n'existe pas d'adjectif

pour le décrire. Je l'appelle hideux parce qu'il me le devint après que je connus sa destination. En soi, c'est un hangar étroit, rectangulaire, en bois, avec un toit de verre

« Une cellule, de même, peut être décrite psychologiquement, par rapport à l'effet qu'elle produit sur l'âme. en soi, elle ne peut être décrite que comme « blanchie à la chaux » ou « obscure ». Elle n'a pas de contour et ne contient rien : elle n'existe pas du point de vue de la forme ni de la couleur.

« En réalité, décrire une prison est aussi difficile artistiquement qu'il le serait de décrire un water-closet. S'il fallait donner de celui-ci une description littéraire, en prose ou en vers, on pourrait simplement dire que le papier des murs y est bon ou mauvais, qu'il est propre ou le contraire. L'horreur de la prison est que tout y est en soi tellement simple, banal, dégradant, hideux, révoltant par son effet.

« Le Musician a exprimé le vif désir de publier le poème : j'ai refusé ; je crois qu'à présent j'accepterais n'importe quel journal anglais. Si le Musician offrait £ 50 ce serait une bonne chose. Mais je préférerais naturellement le Sunday Sun ou le Reynolds's. Si le Saturday veut le prendre, bel et bien; je ne puis l'offrir moi-même, mais Smithers le pourrait.

« Il est très ennuyeux que je ne puisse avoir de copie du poème. Je l'ai expédié il y a exactement deux semaines, et jusqu'à ce que je l'aie, je ne puis l'assembler. J'écris tous les jours à Smithers à ce propos, il n'en tient aucun compte. Je ne lui en fais aucun reproche: je constate seulement le fait.

« Je vais garder le début de la partie IV, mais je couperai trois stances au début de la partie III.

« En ce qui concerne les fantômes, je crois que le grotesque de la scène rend leur discours possible jusqu'à un certain point. Mais Bosie est de votre avis, bien que nous ne partagions pas vos opinions sur le fantôme dans Hamlet; le parallèle est si mince entre la poésie ou les méthodes lyriques et dramatiques.

« Il y a trois jours que je n'ai plus d'argent, même pas de quoi acheter du papier à lettres. Je vous écris sur votre papier à copie. »

La pénurie de Wilde était complète. Il avait été avisé que l'allocation mensuelle, qui lui était servie aux termes d'un arrangement avec sa femme, ne lui serait plus versée puisqu'il avait enfreint la condition essentielle, qui était de ne pas habiter sous le même toit que « Bosie ». Le jeune homme avait prétendu qu'il disposait désormais de ressources régulières, mais il n'en était rien. Il ne tenait aucune de ses promesses. Acculé

aux nécessités sordides de l'existence au jour le jour, Wilde échafaude de chimériques espoirs sur la Ballade. Il veut croire que l'agent littéraire Pinker pourra en tirer des centaines de livres, et il se cramponne à cette illusion. Le même jour, mardi 19 octobre, il écrit deux lettres à ce propos. La première est adressée à l'ami dont le dévouement demeure inlassable, à Robert Ross :

« Merci infiniment pour toute la peine que vous avez prise.

« Je suis maintenant d'avis que, comme une édition de 500 à deux shillings (100 exemplaires de service de presse et d'auteur, etc.) n'atteindrait que £ 40, ce qui couvrirait tout juste les frais de papier, d'impression, etc., avec £ 10 pour la publicité, et ne me laisserait rien du tout, il est préférable de publier le poème dans un journal anglais - je propose le Reynolds's qui se vend en grandes quantités parmi les ordres inférieurs et les classes criminelles, et m'assure ainsi mon vrai public pour la sympathie. En outre, cet organe a toujours été bienveillant à mon égard. Pinker pourrait s'en occuper. Je crois encore qu'on aurait là £ 100, et si le New York Journal mord à l'amorce, - ma métaphore est empruntée à la pêche à la ligne, - il devra donner £ 250 ou £ 300. Mais je puis me leurrer,

« Vous avez tout à fait raison de dire que le poème devrait se terminer sur : « et les rejetés toujours pleurent », mais c'est là que commence la propagande que je veux faire. Je crois que j'appellerai le tout : « Poésie et Propagande », ou Dichtung und Warheit.

J'ai ajouté deux stances depuis que je vous ai écrit. J'aime celle-ci :

« Car la farouche Justice de l'Homme suit droit sa « route, sans se permettre le moindre écart : elle frappe « le faible, elle frappe le fort, sa marche est impla-« cable : avec un talon de fer elle écrase le fort, la mons-« trueuse parricide! »

L'autre lettre de ce même jour est adressée à Smithers et répète curieusement les termes de la précédente:

« Comme une édition de 500, dont 100 iront à la presse, à l'auteur, etc., en pratique ne couvrirait que juste les frais et me laisserait votre débiteur de £ 20, je suis maintenant d'avis qu'il vaudrait mieux, après tout, publier le poème dans un journal. Il est trop long pour le Chronicle... Frank Harris a été si désagréable avec moi et à mon propos que je ne pense pas que des négociations soient possibles avec lui... Mon idée est le Reynolds's qui se vend profusément parmi les classes criminelles auxquelles j'appartiens à présent, de sorte

que je serai lu par mes pairs, expérience nouvelle pour moi... »

Ce même jour encore, il écrit à un autre ami :

« Aussitôt que je serai débarrassé de la Ballade, je vais commencer ma comédie, mais à présent la Ballade domine encore. »

Entre temps, il est toujours à Naples, et c'est de la Villa Giudice, au Pausilippe, qu'il adresse, le samedi 30 octobre 1897, la lettre suivante à Robert Ross:

« J'apprends par Smithers que vous êtes à Durham et que, de ce point culminant, vous avez exprimé votre désapprobation de ma proposition de publier le poème dans un journal anglais, quelle qu'en soit l'espèce.

« Je me rends parfaitement compte que cela gâterait le livre, et, comme vous le savez, j'ai toujours eu l'intention de le publier directement avec le bon Smithers, mais il m'a écrit plusieurs fois m'assurant qu'il ne voyait aucun inconvénient à ce que la chose parût ailleurs, et le besoin d'argent et le désir d'un public étendu me firent revenir sur ma décision. Mais maintenant j'ai l'impression qu'il peut être préférable de le laisser entièrement à Smithers.

« Reggie suggère l'idée de « syndiquer » le poème, et c'est vraiment ce que Pinker aurait dû faire. Je compte

maintenant sur Miss Marbury, entre les mains de qui le poème sera bien placé. Voulez-vous avoir la bonté de dire à Smithers que j'ai écrit à Lewis Waller pour qu'il lui envoie une copie de The Ideal Husband? »

Leonard Smithers publie en effet cette pièce en juillet 1899, sous ce titre : « An Ideal Husband, by the Author of Lady Windermere's Fan. » Les droits de représentation appartenaient à Lewis Waller et à H. H. Morell. Cette édition fut de mille exemplaires ordinaires avec cent exemplaires sur hollande Van Gelder signés par l'auteur, et douze exemplaires numérotés sur Japon hors commerce. La dédicace est intéressante en ce sens qu'elle marque la réconciliation entre Oscar Wilde et Frank Harris, qui devait plus tard écrire la passionnante biographie de son ami (1). Elle est ainsi conçue : « A Frank Harris, modeste tribut à l'artiste puissant et distingué, à l'ami chevaleresque et noble. » Tous les amis des deux hommes avaient regretté le malentendu qui les séparait et tous se félicitèrent qu'il prît fin.

Aux avances qu'il reçut pour la Ballade s'ajoutèrent pour Wilde les acomptes que Smithers lui versa sur

l'édition de The Ideal Husband et sur celle aussi de The Importance of Being Earnest, qu'il avait de même entrepris de publier et qui parut en février 1899.

Mais ces ressources étaient insuffisantes pour le train de vie auquel Bosie était accoutumé. Malgré les déconvenues successives, Wilde s'obstine à espérer que son poème sera tout de même accepté par quelque publication américaine et lui vaudra un nombre respectable de dollars. Sa lettre du 15 novembre à Robert Ross dépeint nettement son état d'esprit en même temps que sa situation matérielle:

« Les £ 9 que vous annoncez généreusement sont un miracle d'un genre très merveilleux. Je vous le télégraphie. C'est vraiment d'une bonté et d'une générosité extrêmes d'avoir mis cette somme de côté pour moi.

« Je vois que les difficultés au sujet de l'Amérique sont terribles. C'est une sorte de choc affreux pour moi de constater qu'il existe une pareille barrière entre moi et le public. Il me faut ré-examiner ma position, car je ne puis pas continuer à vivre ici sur le pied actuel, bien que je sache que prétendre changer sa vie est une chose vaine : on tourne simplement en rond dans le cercle de sa personnalité.

« Je suis très content de ce que vous dites du poème à présent. La raison pourquoi j'ai changé « rouge enfer »

⁽¹⁾ Oscar Wilde, sa Vie et ses Confessions, par Frank Harris, traduit par Henry-D. Davray et M. Vernon, 2 vol. Mercure de France.

en « enfer caché » est que l'expression semblait violente, mais je désire maintenant y revenir. Voulez-vous faire la correction pour moi sur la copie ?

« Page 8, ligne 4, j'ai écrit « veille aride », mais je ne l'aime pas parce que la veille fut riche d'expériences psychologiques. Je ne vois rien d'autre pour l'instant que « continuelle », ou « interminable », celui-ci de préférence.

« Aujourd'hui, le Musician doit me faire une offre. A moins qu'elle ne soit bonne, je ne la prendrai pas. Mais j'ai presque abandonné tout espoir en ce qui concerne l'Amérique, et il faut que je fasse de l'argent d'une façon ou d'une autre.

« Il faudra naturellement que le Musician attende pour la publication simultanée, s'il doit y en avoir une.

« J'envisage encore à contre-cœur la perte du début du chant III, mais je suppose qu'il faut l'abandonner.

« Reggie me parle de vos « assauts d'esprit » avec Cowley! Dites-moi tout ce que vous savez de lui. J'adore les détails sur les ânes... Je n'ai pas besoin de vous dire que Bosie serait incapable de me donner même trois shillings par semaine. Le peu qu'il a ne suffit pas à ses propres besoins, aussi je ne crois pas que je doive jouer les Don Quichotte: partir en guerre contre la mort est pire que de se jeter lance en arrêt contre les moulins à vent. »

Le lendemain, 16 novembre, il écrit à Smithers:

« Je désire fort, cependant, corriger mes épreuves avant de me retirer de ce monde d'iniquité, de tourment et d'ennui. Vous aviez promis de les envoyer mercredi: jusqu'ici, je n'ai rien vu. Je ne voudrais pas mourir sans voir mon poème aussi parfait que je puisse faire un poème dont le sujet est inadmissible et le traitement trop personnel. J'espère recevoir les épreuves cette semaine. En ce qui concerne la couverture, faites ce que vous voudrez; le plus simple sera le mieux.

« Je ne veux plus rien écrire au sujet de l'Amérique. Je n'ai plus d'espoir, mais je me fie à vous pour prendre le copyright aux Etats Unis. Il y a une chance, juste une chance d'une grosse vente. »

A la même date, dans une longue lettre à Robert Ross, à propos de ses affaires personnelles, Wilde exprime brièvement sa déception :

« Vous ne m'avez pas écrit depuis des âges, sinon à propos de cette tracassante affaire de mon invendable poème; vous avez eu, je le sais, beaucoup d'ennuis à ce sujet. Je n'avais pas idée qu'il y eût de telles barrières entre moi et la publication en Amérique. Je

m'imaginais que j'entrerais par la brèche sans effort et remporterais un bon prix. C'est curieux comme la vanité aide l'homme qui réussit et comme elle abat ceux qui échouent. Autrefois, ma vanité faisait la moitié de ma force. w

Sur ces entrefaites, les épreuves ont dû lui parvenir et leur aspect semble le désappointer, d'après ce qu'il en dit à Ross, le 19 novembre :

« Le poème ainsi imprimé a l'air d'une brochure à six pence. J'ai écrit à Smithers que s'il en veut demander 3/6, il faut qu'il s'arrange pour que le livre ait l'air de valoir au moins neuf pence, ce qui peut être obtenu par une pagination différente.»

Il réfute ensuite diverses observations qu'a dû lui faire Ross:

« La faim grise et la soif verte paraîtraient une réminiscence de Swinburne : « Le plaisir vert et le chagrin gris ».

« A propos, y a-t-il une différence quelconque entre grey et gray? Je le crois, mais j'ignore ce que c'est. En un endroit du poème, Smithers suggère gray ; ailleurs, il laisse grey. Peut-être voit-il rouge? Je crois que ce sont des couleurs sympathiques que révèle l'examen spectroscopique.

« A propos du docteur, le point soulevé est enfantin. La description est générique. C'est un type. Le récit de l'exécution n'est pas le compte rendu de ce qui s'est passé à Reading : c'est général. Je vais mettre « un docteur au visage grossier ». Assurez à Smithers, je vous prie, que l'adjectif est exact, parfaitement exact.

« Je ne tiens pas à employer : la veillée d'un autre, parce que je termine la strophe par la peine d'un autre, et prenant là-dessus la réplique, je commence une nouvelle stance par le forfait d'un autre. Trois fois, c'est trop, mais je ne veux pas aride, maintenant je mets interminable. »

Tandis qu'il apporte un soin minutieux au choix des mots et à la perfection de la forme de son poème, Oscar Wilde se débat dans une situation qu'il qualifie luimême d' « épouvantable » au début d'une lettre écrite à Robert Ross, vraisemblablement le 25 novembre, encore qu'elle soit simplement datée « jeudi ». Et il ajoute aussitôt, tant son souci est grand de faire passer d'abord les préoccupations artistiques :

« Je commencerai par quelques notes littéraires. J'ai replacé les stances que j'avais enlevées, parce qu'elles sont indispensables au récit. Je pense que les lecteurs voudront savoir ce que l'homme a fait après sa condamnation. De cette façon, le récit est amélioré, bien que la poésie ne soit pas bonne. Mais tandis qu'il est possible de corriger une bonne strophe, il est impossible d'en corriger une mauvaise.

« J'ai mis: « Le Gouverneur était strict sur les articles du règlement. » Je pense maintenant que fort est mieux. La strophe est écrite pour donner l'impression du style familier, du G. R. Sims, au plus. Et quand on cherche un effet grossier, il vaut mieux être vulgaire. Veuillez donc replacer fort.

« Vous n'avez pas aimé « l'homme en rouge qui lit la loi », parce que cela vous rappelle, dites-vous, l'expression « l'homme en bleu » qui désigne l'agent de police. La réminiscence qui m'en vient est : « Voilà l'homme rouge qui passe », de Hugo, dans Marion Delorme, et j'aime l'expression, bien que cependant : « qui lit votre destin de mort » vaudrait mieux, je crois. Voulez-vous changer cela pour moi? A moins que vous ne jugiez que j'ai fait trop souvent grincer la corde du destin fatal.

« Smithers a été très généreux et m'a envoyé cinq livres. Il en promet autant pour cette semaine, mais rien ne m'est encore arrivé. Je pense qu'il vaut mieux reporter la publication après Noël. Je ne conviens guère pour cadeaux de Noël ».

Wilde termine cette lettre en disant qu'il n'a même plus de quoi acheter des timbres! Mais il corrige les épreuves de la Ballade et, quelques jours plus tard, il écrit à son « cher Robbie » :

« J'ai envoyé à Smithers les corrections. Je ne pense pas que je puisse faire beaucoup plus avec ce poème. Toutes vos suggestions sont intéressantes, mais naturellement je ne les accepte pas toutes. « L'horrible enclos noir du banc des accusés », par exemple, est l'impression que je garde de cet endroit où je me tins : elle est gravée au feu dans ma mémoire.

« Page 13, pour ce qui est de « parcourt éternellement le pays avec les pieds rouges de Caïn », j'ai changé cela non pas à cause de Hood, mais parce que j'emploie Caïn plus tard, et il est un trop gros personnage pour qu'on l'emploie deux fois avec effet.

« Mais pensez-vous que dans la version corrigée je puisse avoir au dernier vers : « et le ligote avec une chaîne ?» Autrement, c'est trop semblable à la fin du Sphinx.

« Je crains d'avoir échafaudé des châteaux aériens de faux or sur mes rêves d'Amérique. Je n'ai plus d'espoir à présent qu'en Miss Marbury qui est sur place. Mais, si cela rentre dans ses attributions, j'aimerais que Murphy vît le poème. Il représente le plus grand journal d'Amérique. Examinez cela. »

Dans une lettre sans date, mais qui suit de peu, et

doit être des derniers jours de novembre ou du début de décembre, Wilde exprime son amertume. Vaincu par les circonstances, incapable de tirer de la Ballade des sommes suffisantes, il propose des concessions afin que sa rente viagère soit rétablie.

« Pensez-vous, - demande-t-il à Ross, - que si je m'engageais à ne pas vivre avec Bosie sous le même toit, cela serait regardé comme une concession quelconque? Promettre que je ne le verrais ou ne lui parlerais jamais serait, cela va sans dire, enfantin, hors de question, mais je suis parfaitement prêt, et Bosie de même, à promettre de ne plus vivre sous le même toit, si l'on veut prendre cela comme une concession équitable. Ou pensez-vous que tout soit fini, et que ma femme ne veuille plus entendre parler de rien qui me permette de vivre?»

Il cherche à transiger, mais il faudra qu'il capitule. C'est, ainsi qu'il le dit, « une morne et sordide tragédie ». Elle sera plus lugubre encore. L'ami qu'il aime d'une passion fatale, en qui il a mis tout son espoir d'une « renaissance », dont la compagnie lui est indispensable pour retrouver ses facultés créatrices, son génie d'artiste, Bosie a besoin de beaucoup d'argent pour ses plaisirs, et quand Oscar ne peut plus lui assurer l'existence, il l'abandonne. Quelques mois plus tard,

Wilde résumera pour Robert Ross l'humiliante histoire:

« Les faits de Naples sont très simples et brefs.

« Pendant quatre mois, par une correspondance incessante, Bosie m'offrit un « home ». Il m'offrit amour, affection et soins, et il promit que je ne manquerais jamais de rien. Au bout de quatre mois, j'acceptai son offre, mais quand nous nous retrouvâmes à Aix en route pour Naples, je constatai qu'il n'avait ni argent, ni plans, et qu'il avait oublié toutes ses promesses. Sa seule idée était que je procure les ressources pour nous deux. Je le fis jusqu'à concurrence de £120. Là-dessus, Bosie vécut, parfaitement heureux. Quand le moment vint pour lui de rembourser sa part, il devint terrible, méchant, mesquin, et grippe-sou, excepté pour ce qui concernait ses plaisirs, et quand mon allocation cessa, il partit.

« Pour ce qui est des £ 500, qu'il disait être « une dette d'honneur», il m'a écrit qu'il admet que c'est une dette d'honneur, mais que « des tas de gentlemen ne paient pas leurs dettes d'honneur », que c'est « une chose tout à fait courante » et que nul ne les en estime moins.

« Je ne sais ce que vous avez dit à Constance, mais le fait tout nu est que j'acceptai l'offre d'un « home » et que je m'aperçus qu'on s'attendait à ce que je fournisse

l'argent, et que lorsque je ne pus plus le faire, on me laissa me débrouiller seul.

« Il va de soi que c'est la plus amère expérience d'une existence abreuvée d'amertume; c'est un coup tout à fait épouvantable et paralysant, mais il fallut qu'il vînt, et je sais qu'il vaut mieux que je ne le revoie jamais. Je ne le veux plus, il me remplit d'horreur. »

Ce document émouvant, poignant par sa simplicité, permet de s'imaginer quelque peu, d'une façon rétrospective, dans quel douloureux état d'âme devait se débattre Oscar Wilde pendant ces dernières semaines de son séjour à Naples.

Dans cette lettre où il baisse pavillon, il annonce que l'impresario Cesare Rossi est frappé d'admiration pour sa Salomé, mais qu'il n'a, dans sa troupe, aucune actrice capable de se charger du rôle.

« Je vais essayer la Duse, mais n'ai pas beaucoup d'espoir », ajoute Wilde. « Je suppose, dit-il encore, que Smithers a reçu maintenant les épreuves. Révisezles soigneusement, je vous prie, je puis avoir omis quelque chose, ou laissé passer quelque erreur. »

C'est tout ce qu'il dit cette fois de son poème. Cependant, il semble que Smithers ait repris l'idée de publier la Ballade en Amérique et chargé de s'en occuper Miss

Marbury, qui tenait à Paris et à Londres une agence de droits dramatiques et littéraires. C'est dans ces jours-là, exactement le 8 décembre, que Wilde lui répond à ce propos :

« Je suis très content que vous ayez des nouvelles de Miss Marbury, mais ne manquez pas de lui envoyer le poème. Son idée d'y joindre des illustrations est certes hors de question. Dites-lui de ma part que j'ai le senti. ment que cela gâterait la beauté que le poème peut avoir et n'ajouterait rien à ses révélations psychologiques. L'horreur de la vie de prison consiste dans le contraste entre l'aspect grotesque qu'on y a et la tragédie qui vous torture l'âme. Des illustrations souligneraient le grotesque et cacheraient le tragique. Je parle naturellement d'illustrations réalistes...

« J'attends les épreuves après corrections, et je promets de ne pas me régler mon compte avec un poinçon dégainé tant que je ne vous les aurai pas retournées. A près quoi je songe à prendre congé. Mais d'abord j'aimerais dîner avec vous ici. Quitter la vie comme on sort d'un festin n'est pas simplement philosophique, mais romanesque. »

En même temps que le décourageait la conduite de Bosie à son égard, Wilde se voyait déprimer encore plus par un malencontreux désaccord avec Robert Ross.

Les deux lettres suivantes en font connaître le détail. La première est adressée à Leonard Smithers, de la Villa del Giudice, au Pausilippe, et porte la date du 30 novembre.

« Robbie Ross m'a envoyé copie d'une lettre qu'il vous a écrite, dans laquelle il raconte qu'il s'aperçoit qu'il n'a plus désormais ma confiance en matière d'affaires. Je vous assure que Robbie écrit cela par suite d'un complet malentendu. Robbie a fait pour moi en affaires tout ce qu'il était possible sur terre, et sa propre générosité et son inlassable bonté sont au delà de toute expression d'éloge de ma part, bien que je sois heureux de dire qu'elles ne soient pas au delà de mes facultés de gratitude.... Il serait plus juste de sa part de dire que c'est trop de tracas pour continuer, sans alléguer qu'il n'a plus ma confiance. Une pareille allégation est enfantine...»

Dans la seconde lettre, partie aussi de Naples, Wilde s'efforce de mettre directement les choses au point avec son ami, d'abord à propos de l'intervention de Ross dans la question du paiement interrompu de la rente, et ensuite au sujet de la publication de la Ballade.

« Quant à votre lettre à Smithers, je ne pense pas que vous auriez dû prendre une telle attitude à mon égard en conséquence d'une phrase quelconque dans

une lettre de quelqu'un d'autre, avec qui je n'ai rien à faire. Vous avez écrit à Smithers : « J'espère que vous refuserez de publier le poème d'Oscar Wilde s'il insiste pour le faire paraître d'abord dans un journal. » La question pour Smithers de publier sous forme de livre quelque chose qui aurait paru dans un périodique est une question qui le regarde. Ce que vous vouliez dire, c'est, il va de soi, que vous espériez que Smithers me persuaderait de consentir à ne pas publier (le poème) dans un périodique; en réalité, Smithers m'a écrit il v a sept semaines qu'il ne se souciait aucunement que le poème parût préalablement ou non. Il répondait ainsi à une lettre dans laquelle je l'informais que j'avais refusé l'offre du Musician, sous le prétexte que cela ferait du tort à la vente du volume. Bosie ne voyait pas pourquoi, et continue à ne pas voir pourquoi, si un journal me donne £ 25 ou £ 50 pour le poème, vous essayez d'influencer Smithers pour qu'il refuse de publier le volume. Cela se fait couramment. En tout cas, c'est à Smithers d'en décider, et il m'avait préalablement assuré qu'il s'en moquait parfaitement. Tel est le sens de l'expression évidemment trop vive de Bosie. En substance, il n'y a rien là de froissant, tandis que pour la forme je ne pense pas que, dans la correspondance de l'un et de l'autre de vous, la Forme ait été la préoccupation dominante, pas plus que le sens de la Beauté l'inspiration intérieure. En tout cas, cela n'a rien à faire avec moi. J'espère que Smithers vous montrera toutes celles de mes lettres dans lesquelles vous êtes mentionné. Je suis grandement et justement peiné que vous lui ayez écrit que notre intime amitié est finie, et que vous constatez que vous n'avez plus désormais ma confiance en matière d'affaires. Le premier point dépend de vous néanmoins, le second est injuste, injustifié et méchant.

« Et à tout prendre, je suis d'avis que vous marquez extraordinairement peu d'indulgence pour un homme qui, comme moi, est ruiné, le cœur brisé et entièrement malheureux: vous me poignardez de mille phrases et si l'une des miennes siffle à portée de vos oreilles, vous criez que vous êtes blessé à mort. »

L'impression de la Ballade se poursuit laborieusement. Le voyage des épreuves jusqu'à Naples et retour prend du temps. De sa boutique de Royal Arcade, à Londres, Smithers écrit le 29 décembre :

« Mon cher Wilde. Je vous envoie une nouvelle épreuve de la feuille de titre. Comme vous le verrez, elle a été hâtivement brossée et paraît un peu maculée. Il n'en restera naturellement pas trace à l'impression. Mes observations sont:

"Page 2. - Cela ira très bien. Naturellement, si vous

préférez que l'italique soit du romain, cela peut se faire.

« Page 3. — Demi-titre. Cela est bien.

« Page 5. - Titre. J'ai fait spécialement dessiner le « C. 3. 3. » et fait faire un cliché qui reproduise exactement le genre des caractères au dessus; mais comme c'est un « zinc », il exige beaucoup de ce qu'on appelle « mise en train » afin de le placer en parfait équilibre avec les lettres au-dessus et d'obtenir un encrage aussi épais. Deux fois j'ai renvoyé l'épreuve à l'imprimeur pour que ce fût fait, mais l'insouciance des imprimeurs les leur a fait retourner chaque fois sans amélioration. Néanmoins, en examinant attentivement les caractères, vous pourrez voir qu'une fois la bonne mise en train obtenue, l'impression se fera avec épaisseur égale et homogénéité. Vous pouvez y compter, et vous pouvez vous dispenser de la moindre anxiété et ne pas redouter que le « C. 3. 3. » paraisse aussi maculé que sur la présente épreuve.

« Page 7. - J'ai fait réduire votre « C. T. W. » et je pense que c'était mieux plus gros. L'ensemble de la lettre sur cette page me paraît maintenant quelque peu large, mais je n'y vois pas d'objection, à moins que vous n'en signaliez.

« Revenant à la page 5 (page de titre), je suppose que

le « Leonard Smithers » est maintenant assez petit pour montrer de façon satisfaisante que je ne suis pas l'auteur du poème, mais seulement cette humble personne: son introducteur auprès du public. Ce fut une page de titre quelque peu embarrassante à disposer avec satisfaction; et maintenant encore, à cause de l'impression peu appuyée du « C. 3. 3. », elle ne paraît pas parfaitement satisfaisante. Mais cela sera rectifié lorsque la feuille sera proprement mise en train pour la presse, ce qu'on ne réussit convenablement qu'après avoir cajolé la lettre pendant plusieurs heures.

« J'ai juste, pendant que j'écrivais, reçu votre télégramme, auquel j'ai répondu tout de suite en expédiant aussi l'épreuve après correction.

« Après avoir expédié la réponse à votre télégramme, j'ai justement reçu du dessinateur un second « C. 3. 3. » que je vous joins ici. Je préfère ce second (C. 3. 3.) à celui (C. 3. 3.) qui est sur la page de titre. Si vous le préférez aussi, renvoyez-le moi par retour du courrier et je le ferai clicher pour remplacer celui qui figure actuellement sur le titre. Surtout ne l'égarez pas, mais renvoyez-le par retour du courrier, si vous désirez qu'il serve à la place de l'autre. Comme je vous donne à choisir entre deux dessins originaux, vous ne pouvez pas dire que je suis négligent quant à l'aspect de la page de titre.

« J'ai attendu en vain d'avoir votre opinion relativement aux lettres de Miss Marbury, mais vous ne m'avez jusqu'ici rien écrit à ce sujet. Peut-être avez-vous répondu directement à Miss Marbury. »

Mais Smithers reste sans nouvelles. Le 10 janvier 1898, il adresse à Wilde une brève note résumant la lettre précédente :

« Mon cher Wilde. Le 29 décembre, je vous ai envoyé l'épreuve finale de la page de titre de votre poème. Jusqu'ici, je n'ai reçu de vous le moindre mot. Retournez-moi l'épreuve, je vous prie, avec le moins de délai qu'il vous conviendra, et faites-moi connaître votre opinion au sujet de la lettre de Miss Marbury que je vous ai communiquée. »

La veille, cependant, Oscar Wilde écrivait à Smithers une lettre portant comme adresse: 51, Santa Lucia, Naples, qui dut croiser le billet de l'éditeur.

« L'épreuve après correction ne m'est pas encore parvenue et je l'ai attendue jour après jour. Attendre davantage serait idiot. Je suis sûr que c'est parfait. En ce qui concerne votre suggestion ou requête, que je revienne à « ce monde suave du Seigneur » à la place de « pour le bonheur ou le malheur » (quelque part dans la partie II), certainement ! Faites, je vous prie,

la correction vous-même. Le second mouvement en art est toujours, ou souvent, le pire. Le « C. 3. 3. » que je retourne ci-joint semble excellent. Le C. T. W. de la page In Memoriam était mieux plus gros, comme avant; « cavalier », même page, doit avoir une capitale.

« Je crois que « dans la Garde Royale à cheval » devrait se dire « de la G. R. C. ». Je l'ignore, cependant, vous pourriez vous informer, « de » paraît mieux.

« La couverture, etc., je vous en laisse le soin. La poste ici est impossible, aussi je vous prie de pousser la publication aussi vite que possible, sans nouvelles consultations. Comme tous les poètes, je suis en de bonnes mains avec vous. En ce qui concerne l'Amérique, je pense qu'il vaudrait mieux à présent publier là-bas sans mon nom. Je vois que c'est mon nom qui terrifie. J'espère qu'une édition quelconque y paraîtra. Je ne saurais conseiller ce qu'il convient de faire, mais il me semble que la suppression de mon nom est essentielle en Amérique comme ailleurs, et le public adore les secrets de Polichinelle. La moitié du succès de Marie Corelli est dû à la rumeur, sans doute controuvée, qu'elle est une femme. A d'autres égards, faites, je vous prie, comme il vous semblera bon pour l'Amérique, mais veillez à ce qu'il s'y publie une édition.

« J'ai eu des mésaventures depuis que je vous ai écrit:

l'influenza, et le vol, pendant mon absence en Sicile, de tous mes vêtements, etc., par un domestique que je laissai à la villa, la mauvaise santé, la solitude, et un ennui général d'une tragi-comédie d'existence, mais je veux voir publier mon poème avant de prendre des mesures... »

Tous les espoirs se sont dérobés. Il a suffi de quelques semaines pour que l'expérience de Naples s'achève dans une débâcle; « la plus amère expérience d'une existence abreuvée d'amertume ». Les travaux projetés n'ont pas été entrepris. La publication de la Ballade se prépare avec une désolante lenteur, et elle ne donnera ni les sommes considérables attendues, ni la triomphale rentrée en scène de l'auteur. La Ballade paraîtra non pas avec son nom toujours honni, mais avec son numéro matricule de prisonnier. Ni les amis du poète, ni son éditeur ne comptent sur un succès. L'année commence tristement. Cependant Smithers persévère dans ses efforts pour placer le poème en Amérique. Le 12 janvier, il écrit à Miss Marbury, l'agente, qui est à New-York, où elle paraît se donner beaucoup de mal pour réussir :

« Chère Miss Marbury. J'ai des nouvelles de Mr Wilde qui consent à ce que son poème soit publié en Amérique avec ou sans son nom, selon que vous le jugerez convenable. Nous sommes prêts aussi à accepter toute somme raisonnable que vous pourrez obtenir pour le poème, à condition, cela va sans dire, que ce ne soit pas absolument insignifiant. Si vous pouvez me télégraphier quelle somme vous obtenez, je vous télégraphierai mon acceptation et la date de la publication, ou vous pouvez fixer vous-même la date que vous voudrez et je publierai le volume ici à cette même date. Je compte que le livre sera achevé d'imprimer d'ici huit à dix jours, et vous avez déjà le texte. Le point important est donc de fixer la date qui nous sera le plus commode à l'un et à l'autre, pourvu bien entendu que vous réussissiez à placer le poème. Je ne suppose pas que vous rencontriez beaucoup de difficulté après la lettre du New York Journal que vous m'avez communiquée. Mr Wilde désire fort une publication immédiate, et je suis donc tout à fait disposé à accepter l'offre la meilleure qui nous sera faite. »

En post-scriptum, Smithers recommande à sa correspondante de faire sur son texte la correction indiquée par Wilde dans sa lettre du 9 janvier : « ce monde suave du Seigneur » au lieu de : « pour le bonheur ou le malheur », au dernier vers de la page 16. Et il ajoute :

« Je présume que vous veillerez à toutes les formalités du copyright pour l'enregistrement de la publication en Amérique, et que vous porterez à mon compte les débours qu'elles nécessiteront. »

A ces instructions, Miss Marbury répond de New-York, le 25 janvier.

« Cher Mr. Smithers. En main vos lettres des 11 et 12 janvier. Je note ce que vous dites au sujet de Mr Reynolds, mais divers directeurs de journaux m'ont informée qu'il a été les voir personnellement et qu'il a une copie du poème. Personne ici ne semble y prendre le moindre intérêt, et j'ai reçu ce matin l'offre définitive du Journal et elle n'est, hélas, que de cent dollars. Le World refuse de nous en donner quoi que ce soit, et aucun syndicat ne veut s'en charger. A moins que je ne vous câble de nouveau, vous pouvez considérer que ceci est la meilleure offre que je puisse obtenir. Si vous acceptez l'offre du Journal, il nous faudra la permission de publier le dimanche 13 février. Câblez-moi votre réponse au reçu de ceci. Vous le ferez à moins de frais en usant du code de mon bureau à 5 Henrietta Street. »

Entre temps, Oscar Wilde a regagné Paris, et il s'est logé à l'Hôtel de Nice, rue des Beaux-Arts. C'est de là qu'il écrit à Robert Ross:

« Merci pour les coupures de presse. Smithers est absurde de n'imprimer que 400 exemplaires, pour commencer, et de ne pas faire de publicité. Je crains qu'il n'ait laissé passer le mouvement de curiosité. Il aime tant les ouvrages « supprimés » qu'il supprime aussi les siens. Ne le lui répétez pas. Je lui écris. »

Enfin le poème est sous presse et quatre cents exemplaires ordinaires et les trente sur Japon sont tirés le 24 janvier. Lê 26, Smithers donne quelques détails à Wilde sur la reliure du volume :

« La Ballade est chez le relieur. Vous aurez ci-joint des échantillons des toiles employées : la blanche est pour le dos, la « nuance cannelle » est pour les plats. Le petit pli vous indiquera l'épaisseur du volume, et j'y ai tracé au crayon ce que je propose d'inscrire au dos, et qui sera d'un type similaire à celui de la page de titre. J'ai demandé au relieur de m'envoyer vingt cahiers du titre, qui vous seront envoyés (probablement demain) et sur lesquels vous écrirez vos dédicaces. Vous me les renverrez ensuite et je veillerai à ce que chaque exemplaire, une fois relié, soit bien expédié à son destinataire. J'aimerais que vous me donniez les adresses que j'ignorerai de certaines personnes pour que leurs exemplaires leur parviennent. Aussitôt que le livre sera relié, je vous en enverrai un exemplaire que je vous prie de garder en votre possession jusqu'au jour de la mise en vente. Pour ce qui est de cette date, j'attends'

simplement que Miss Marbury ait réussi à placer le livre. Si elle n'y parvient pas au cours de la prochaine quinzaine, je la prierai de faire composer le texte aux Etats-Unis et de prendre le copyright à mes frais. Je vous enverrais bien un exemplaire que le relieur m'a remis aujourd'hui, mais comme il n'est pas encore dans son état parfait, revêtu de blanc et de cannelle, je me rappelle le vieux proverbe qui conseille de ne jamais laisser les enfants voir une chose inachevée. Aussi, je le garde jusqu'à ce qu'il ait revêtu sa reliure.

- « J'espère que vous êtes heureux et en bonne santé.
- « Depuis que je vous ai vu, j'ai négligé l'absinthe, et j'ai bu du whisky à l'eau, mais j'ai distinctement reconnu mon erreur et je suis revenu à l'absinthe.
- « J'apprends que vous êtes à deux doigts d'avoir achevé votre pièce Pharaon.
- « Dowson vous envoie ses amitiés. Il sursaute d'enthousiasme en ce moment à lire le poème. »

Si jusqu'ici Smithers n'a fait aucune publicité, on n'ignore plus qu'Oscar Wilde va publier sa Ballade, la nouvelle se colporte avec des détails dont certains sont pour le moins fantasques. En tout cas, cette publicité parlée est efficace, et tous les jours s'accroît le nombre d'exemplaires que les libraires retiennent chez l'éditeur. Aussi Smithers se décide-t-il à doubler le tirage, et le

8 février quatre cents nouveaux exemplaires sortent des presses, complétant ainsi la première édition.

Le 12, une annonce paraît dans l'Athenaeum, qui est alors la plus importante des revues hebdomadaires. Il y est dit que la Ballade paraîtra le lendemain 13, ce qui est pratiquement impossible, puisque le 13 est un dimanche. Mais, bien que finalement le poème ne paraisse pas en Amérique, la date primitivement fixée a été conservée. Toutefois, la mise en vente n'a lieu que le lundi 14, et c'est ce jour-là que Smithers effectue le dépôt légal à Stationers' Hall.

Est-ce du 13 qu'il faut dater la réponse suivante que Wilde adresse à Robert Ross en la marquant simplement « dimanche » ?

« Certainement : ce serait fort aimable de votre part de donner à Smithers les noms des personnes à qui envoyer des exemplaires. Je lui ai demandé de faire imprimer des papillons portant : « avec les compliments de l'auteur », pour glisser dans les volumes.

« Arthur Clifton, naturellement, et Dal Young, et tous ceux à qui vous penserez. J'en ai envoyé un à O. B., à King's. Miss Frances Forbes-Robertson doit en recevoir un, connaissez-vous son adresse? Je suppose que je n'ai aucun droit d'en envoyer un à Miss Schuster? C'est grand dommage.

«J'aimerais que Sydney Grundy reçût un exemplaire. «Je crains que la presse ne boycotte l'ouvrage; ce se-

rait bien amer et injuste, mais je n'ai pas grand espoir qu'on me rende justice... J'envoie un exemplaire à ma femme. Je n'ai vu presque personne à Paris. J'attends douze exemplaires pour les distribuer à mes amis d'ici, Henri Bauër, Mirbeau et autres. Un poème donne droit de cité, et montre qu'on est encore un artiste.

« Il y eut un membre du Parlement qui fut aimable pour moi, par l'entremise de Miss Schuster. J'ai oublié son nom. Voulez-vous lui envoyer aussi un exemplaire, avec un papillon?

« J'ai reçu une charmante lettre de Cunninghame Graham, mais à part vous et Reggie, aucun de ceux à qui j'ai envoyé des exemplaires ne m'ont écrit. Le manque de reconnaissance des gens est étonnant. Je voudrais bien vous voir. Je ne vois personne ici qu'un jeune Irlandais nommé Healy, un poète...

« Qu'est-ce qu'Aleck pense de la Ballade? »

La crainte que manifeste Wilde que la presse fît le silence sur son poème était vaine. Les comptes rendus furent nombreux; il en parut dans l'Echo, dans le Daily Telegraph et dans la plupart des quotidiens.

« Le compte rendu de l'Echo, écrivit Wilde, est capital. Mais naturellement je désire que les organes littéraires critiquent le poème. Ce n'est pas seulement un pamphlet sur la réforme des prisons. »

Il se demande aussi ce qu'en pense « ce bon et brave type de Major Nelson », gouverneur de la Geôle de Reading, à qui il en avait fait parvenir un exemplaire.

Les revues littéraires ne tardèrent pas à donner leur avis. Dans The Outlook, c'est W. H. Henley lui-même qui le formule, et dans la Saturday Review, que dirige Frank Harris, c'est le poète Arthur Symons qui s'en charge. Enfin dans le numéro du 26 février de War Cry, organe de l'Armée du Salut, c'est le chef, W. Bramwell Booth, qui signe de ses initiales un article consacré à la Ballade sous ce titre: « A Prison Agony ».

Le premier tirage est enlevé en quelques jours, avant même que les comptes rendus n'aient paru. Dans les hebdomadaires du 19 février, des annonces promettent une nouvelle édition « à paraître la semaine prochaine ». Elle sort effectivement des presses le 24. Le texte contient une vingtaine de menues variantes; ce sont les corrections parvenues trop tard pour l'édition précédente. Elles ont été colligées par Mr Stuart Mason, pages 417-19 de sa monumentale Bibliographie.

Le succès se confirme : la presse le constate et le redouble. Le poème, écrit le Daily Telegraph,

« jouit déjà d'une certaine vogue, non seulement parce qu'il est une description singulièrement vivante et réaliste de la vie de prison, mais aussi parce que chacun est prêt à révéler la véritable identité de l'auteur anonyme... Œuvre émouvante, sans aucun doute, malgré son ton...»

Les collectionneurs réclament une édition spéciale. On la leur donne. Elle est tirée à 99 exemplaires qui porteront chacun la signature autographe du poète. L'entoilement des plats est pourpre, et dans le coin supérieur à droite de la couverture est estampé en or un dessin de Charles Ricketts, représentant une rose sortant d'un cœur sur le fond d'une feuille stylisée.

Smithers apporte lui-même à Paris les feuilles de titre pour que Wilde les signe. Mais sans doute quelque excès d'absinthe l'a-t-il empêché d'être fidèle au rendezvous, car le 28 février, de l'Hôtel de Nice, rue des Beaux-Arts, Wilde lui envoie cette note:

« Nous vous avons attendu pendant des heures. Sûrement vous n'avez pas quitté Paris? Cela paraît impossible, car la cité porte encore son air de joie accoutumée. Je vous en prie, occupez-vous de... cette « édition d'Auteur » avec une couverture de Ricketts, une autre couleur et une « remarque » en or. Grâce à l'influence de Reggie, le D. T. (Daily Telegraph) a été

forcé de rendre compte du livre, mais mal et à contrecœur. Envoyez-moi tous les journaux qui contiendront un compte rendu demain. »

Bien que la lettre soit sans date, c'est vers ce moment sans doute que Wilde écrit à Robert Ross:

- « Merci pour toutes vos lettres, et les coupures.
- « J'ai écrit à Smithers pour le prévenir que vous lui donnerez une liste de gens à qui je désire que des exemplaires soient envoyés. Il a fait imprimer pour moi des papillons portant : « de la part de l'auteur », ou : « avec les compliments de l'auteur », et il les insérera.
- « Voulez vous avoir la bonté de faire cela pour moi ? Les livres devront naturellement être portés à mon compte. J'ai écrit à Smithers pour l'en aviser.
- « Wyndham, George Alexander et Lewis Waller devront avoir un exemplaire, aussi Mrs Bernard Beere... et Selwyn Image, et toute votre liste. »

Quelques jours plus tard, il envoie à Smithers quelques commentaires qui marquent une fois de plus l'intérêt qu'il prend à l'accueil fait à la Ballade:

« Mille mercis pour les £4. C'est extrêmement gentil à vous d'y avoir pensé. J'ai été assez malheureux et tourmenté, aussi n'ai-je pas écrit, mais j'espère être remis

cette semaine... L'article de Symons m'a causé le plus grand plaisir; il est admirablement écrit et très artistique dans sa manière d'approbation.

« Je ne crois pas que je doive répondre à Henley. Je pense que ce serait tout à fait vulgaire. Qu'est-ce que cela peut faire! Il est simplement jaloux. Il a tourné sa scrofule en vers libres et il est furieux parce que j'ai pu faire un sonnet sur la ratatouille de la prison. D'ailleurs, il n'y a que deux sortes d'écrivains en Angleterre: ceux qu'on ne lit pas et ceux qu'on ne peut lire. Henley appartient à la première sorte (vous pouvez envoyer cet aphorisme au Sanday Special).»

Dans une lettre du 17 mars à Robert Ross, Oscar Wilde répète qu'il est « enchanté » de l'article Symons. Cet article avait paru dans le numéro du 12 mars 1898 de la Saturday Review. Il y occupe presque deux colonnes. En voici quelques extraits:

« La Ballade de la Geôle de Reading est écrite en stances de six vers, forme employée par Hood pour son Rêve d'Eugène Aram. La coïncidence des deux poèmes écrits dans la même métrique a suggéré des comparaisons qui n'ont d'intérêt que par contraste. Eugène Aram est un poème purement romantique; la Ballade de la Geôle de Reading se propose d'être un poème réaliste. On peut plus proprement la comparer au poème

A l'Hôpital, de Mr Henley, où une expérience personnelle et un milieu observé personnellement sont mis directement en vers avec autant de détails précis que possible. Envisagé simplement comme une notation de sensation, ce nouveau poème est aussi convaincant et vous empoigne aussi étroitement que celui de Mr Henley, et il a, par endroits, des notes d'au moins aussi belle imagination...

« Mais à l'encontre de Mr Henley, le poète n'a pas trouvé une forme nouvelle pour exprimer ces sensations si nouvelles en poésie. Son langage n'échappe pas entièrement à la « diction poétique » et il a accepté ce qui est devenu maintenant la structure artificielle de la ballade, sans faire aucun effort particulier pour utiliser les avantages spéciaux de cette structure. Mais la cause en est que c'est un artiste romantique qui travaille une matière réaliste; et le curieux intérêt du poème provient de la lutte entre la forme et l'expression, entre le sentiment personnel et le sentiment dramatique, entre une émotion humaine vraie et un style formé sur d'autres bases et surpris de se trouver employé dans un but si nouveau...

« Ce poème, donc, est en partie un plaidoyer en faveur de la réforme pénitentiaire, et, en tant qu'il est écrit dans ce but, il n'est pas de l'art. Il est aussi, en une certaine mesure, un effort pour accomplir en poésie ce

qui ne peut être fait qu'en prose... Mais, il ne faut pas l'oublier, tout cela concourt à la création d'une œuvre dans laquelle, outre ses qualités purement littéraires, se trouve une valeur réelle de caractère personnel — la valeur du fait presque cru, la valeur du document. Et ici aussi, commence à paraître, d'une façon bizarre et détournée, la qualité littéraire. Car le poème n'est pas vraiment une ballade, mais une sombre rêverie, entrecoupée et furieuse. Et c'est ce courant voilé de méditation, ce sont les apartés qui comptent, et non l'histoire, en tant que récit, du soldat ivre qui fut pendu pour avoir tué une femme. Le vrai drame, c'est le drame de celle d'entre les « âmes en peine » qui tournent autour de la cour de la prison, pour qui la pendaison d'un homme a le plus de signification: « car celui qui vit plus d'une vie doit mourir aussi plus d'une mort.»

«Tous les lugubres détails, remarque le critique, prennent leur signification du fait que nous les percevons à travers la conscience affligée et apitoyée du poète. Dans cette histoire sordide, véridique, si prosaïquement fidèle aux faits, la beauté, par de brillantes images, réclame sa part. Il y a aussi quelque chose d'autre dans la Ballade, il y a une idée centrale, un demi-paradoxe:

« Chacun tue la chose qu'il aime; que tous entendent « ceci : les uns le font avec un regard de haine, d'autres « avec des paroles caressantes, le lâche avec un baiser, « l'homme brave avec une épée. »

« Ce symbole des trépas obscurs du cœur, des violences subreptices exercées contre les âmes, des martyres subis par l'espérance, la foi et les plus délicates d'entre les vertus, est ce qui donne son unité, en un certain sens philosophique, à un poème qui autrement n'est pas tout à fait homogène. Ce n'est pas d'idées qu'ait jamais manqué l'auteur de ce poème, mais une idée si simple et si humaine, élaborée d'après des circonstances si actuelles, si terre à terre, est singulièrement nouvelle. Et quoi que nous puissions penser de la valeur positive de cette œuvre puissante, il ne saurait y avoir de doute sur sa valeur relative dans une carrière qui est peut-être parvenue à présent à son tournant.

« Pour être de la qualité la plus belle, la littérature doit venir du cœur aussi bien que du cerveau, elle doit être émotion humaine aussi bien que réflexion brillante sur des problèmes humains. Pour cet auteur, un tel retour, une si saisissante prise de contact avec la réalité était précisément ce qu'il fallait pour mettre en rapport avec la vie et avec l'art un talent extraordinaire jusqu'alors si peu en relation avec les choses d'expérience courante, si fantastiquement isolé dans une région d'abstractions intellectuelles. »

*

Je fus du nombre des amis français à qui Oscar Wilde distribua ses exemplaires d'auteur de la Ballade, et je m'empressai d'en faire un compte rendu qui parut dans le Mercure de France. A cette occasion, Wilde m'ayant rencontré m'exprima de vive voix ses remerciements, et il ne s'en tint pas là. Le lendemain, je reçus de lui une lettre dans laquelle il me disait:

- « Il faut que je vous écrive une ligne pour vous dire encore combien je suis touché et reconnaissant de votre appréciation de ma *Ballade*, et de l'intérêt que vous y prenez.
- « J'aimerais grandement qu'elle fût publiée avec une traduction par vous, car aucun homme de lettres français ne sait rendre l'anglais comme vous le faites, et soit dans une revue ou dans un volume séparé. J'imagine qu'une revue est le plus faisable. Peut-être voudrez-vous demander à Vallette ce qu'il en pense? »

Le directeur du Mercure accepta très volontiers la proposition, et je m'empressai d'en aviser Wilde, qui me répondit: « Je suis enchanté que mon poème paraisse avec une traduction par vous, et j'irai voir Vallette demain matin. J'ai dit à mon éditeur de vous envoyer un exemplaire de la deuxième édition qui contient quelques corrections. Vous le recevrez mercredi. J'en apporterai aussi un exemplaire à Vallette, de sorte qu'il pourra faire commencer aussitôt la composition.

« Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel plaisir je verrai votre traduction. Il va de soi qu'il y a beaucoup de mots se rapportant à la prison, etc., les équivalents exacts de termes de prison français devront être trouvés; des mots qui sans être de l'argot sont cependant techniques. Je suis toujours libre; faites moi savoir, je vous prie, quand je puis vous voir dès l'achèvement de la version.

« J'ai écrit à mon éditeur pour lui suggérer l'idée qu'il imprime 250 exemplaires, avec votre traduction face au texte, qui paraîtraient en même temps que le Mercure, et qui porteraient naturellement le nom du Mercure sur la page de titre, avec le nom de l'éditeur de Londres. »

En réalité, il fut convenu que j'établirais une version provisoire sur laquelle nous travaillerions ensemble: ce que je me hâtai de faire. Mais la correction en fut retardée de quelques jours. A la suite d'un accident de voiture, Wilde avait dû s'aliter, et de plus il changea d'hôtel; je le trouvai donc à l'Hôtel d'Alsace, situé comme l'Hôtel de Nice dans la rue des Beaux-Arts, mais « beaucoup mieux et moitié moins cher », me dit-il.

C'est de là qu'il écrit le 30 mars à Robbie Ross :

« J'ai vu hier la traduction de Davray, et j'en ai revu une partie avec lui. C'est une chose très difficile à traduire, car, par malchance et chose bizarre, Davray n'a jamais été en prison, aussi ne sait-il rien des termes de prison.

« We banged the tins » apparut comme : « On battait le fer blanc »! J'aurai à travailler des jours làdessus! »

Il nous fallut en effet plusieurs séances, car, avant d'être admis, chaque mot fut pesé, chaque phrase répétée à haute voix. J'avoue qu'à plusieurs reprises Wilde suggéra des mots qui rendaient mieux le terme original, mais il en proposa souvent qui eussent été loin du sens et dont il finissait par rire, de même aussi de certaines phrases qu'il fabriquait et qui péchaient contre la grammaire, parfois de façon fort burlesque.

Enfin la traduction parut seule dans le numéro de mai 1898 du Mercure de France. Le projet de Wilde de la publier en face du texte présentait des difficultés matérielles et il avait été décidé que texte et version juxtaposés seraient publiés en un volume à part. Mais Leonard Smithers souleva quelques objections. C'est pour en avoir raison que Wilde lui écrivait le 20 mai:

« En ce qui concerne la traduction française avec l'original de la Ballade, il ne s'en fera aucune vente à Londres, excepté quelques exemplaires pour bibliophiles. Nul, excepté des Français, ne désire un poème avec une traduction française juxtaposée. Le livre sera publié ici à 2 francs... Il sera d'un format sans attrait, à part son ordinaire couverture de papier jonquille. »

Pendant que se préparait notre édition française, la sixième édition anglaise passait le 21 mai sous les presses. Sans tenir compte des 129 exemplaires de luxe, voici comment se décomposent ces six éditions : le 24 janvier et le 8 février sont tirés les 800 exemplaires de la deuxième édition. La troisième est constituée par 99 exemplaires signés par l'auteur et vendus une demiguinée. En même temps que ces volumes de luxe, sont tirés, le 4 mars, 1.200 exemplaires ordinaires qui forment la quatrième édition. Les cinquième et sixième, de mille exemplaires chacune, sont tirées le 17 mars et le 21 mai. La septième édition sera mise sous presse le 23 juin de l'année suivante. A ce propes, le 15 mars 1899, Smithers écrit à Oscar Wilde:

« Je propose d'imprimer d'autres exemplaires de la Ballade, afin que nous n'en manquions pas, quand la présente édition sera épuisée. Voyez-vous une objection à ce que votre nom paraisse entre parenthèses sur la page de titre sous les mots « C. 3. 3. »? Je pense que le moment est enfin venu où vous devez revendiquer la Ballade? »

Wilde fut évidemment de cet avis puisque les deux mille exemplaires de cette édition portent, comme le proposait l'éditeur, le nom de Wilde entre parenthèses sous son numéro matricule de prisonnier.

Mr Stuart Mason écrit que ce fut la dernière des éditions autorisées que publia Smithers, et qui sont toutes sur du papier à la forme. L'érudit bibliographe ajoute qu'après la mort de Wilde, et jusqu'à ce qu'il mourût à son tour, Smithers réimprima constamment la Ballade, mais en se dispensant d'indiquer le nombre de l'édition. Après 1908, la Ballade est incorporée aux Œuvres comptètes d'Oscar Wilde, que publie la maison d'édition Methuen.

Lorsque, d'accord avec Robert Ross qui, en qualité d'exécuteur « littéraire », administra si sagement et avec de si merveilleux résultats la succession de son ami, je publiai ma première version de De Profundis, la Ballade de la Geôle de Reading fut incorporée au volume

et cessa dès lors d'être réimprimée à part avec le texte anglais. La nouvelle édition de De Profundis, qui donne en entier cette œuvre posthume de Wilde, constitue à soi seule un volume (1) et la Ballade en fut détachée. C'est pourquoi elle reparaît maintenant en un volume à part, qui contient en outre les poignantes lettres que Wilde adressa au directeur du Daily Chronicle sur la cruauté du traitement infligé aux prisonniers des geôles britanniques et en particulier aux enfants détenus en prévention. On y trouvera aussi les poèmes en prose que je traduisis avec Oscar Wilde et qui parurent dans la Revue Blanche en mai 1899.

Avant de terminer cet historique de la composition et de la publication de la Ballade de la Geôle de Reading, je voudrais citer un passage d'une lettre que Wilde m'écrivit de Naples et qui complétera les fragments inédits cités tout au long de cette étude.

Cette lettre, écrite de la villa Giudice, Posilipo, Napoli, — adresse tracée de la main de Wilde, — me parvint le 4 décembre 1897:

« Je ne sais si vous avez reçu une lettre que je vous ai écrite il y a quelque temps à propos du projet de dessins de votre brillant et intéressant ami pour mon poème. Mon éditeur de Londres désire publier le poème en une édition populaire à bon marché, et ensuite, si c'est un succès, essayer d'en faire faire par un bon artiste une édition de luxe. Je ne crois pas maintenant que le poème puisse paraître avant Noël. Naturellement je vous en enverrai un exemplaire. »

L'artiste auquel Wilde fait allusion ici n'est autre que Paul Hermann, peintre et graveur allemand, qui passa de longues années en France; pour éviter une confusion de noms avec Hermann Paul, il avait pris le pseudonyme de « Henri Héran ». En septembre 1897, je l'avais présenté à Wilde à qui il montra quelques-unes de ses estampes, et les illustrations qu'il avait composées pour des éditions de luxe d'ouvrages français Wilde avait grandement admiré le talent puissant et imaginatif de mon ami. C'est au cours du dîner qui suivit cette rencontre que Wilde nous récita diverses strophes du poème qui devait être la Ballade. Hermann, qui connaît fort bien l'anglais, fut positivement « emballé »; il discerna les possibilités graphiques que présentait un pareil sujet et il parla tout aussitôt d'une édition illustrée. Nul doute qu'il n'eût donné, par la gravure, avec son talent robuste et véhément, une magnifique interprétation de cette œuvre, dont nous avons vu le poète

⁽¹⁾ De Profundis, par Oscar Wilde, traduit par Henry-D. Davray, édition complète, Mercure de France, 1926.

des London Nights, Arthur Symons, dire qu'elle est « une sombre rêverie, entrecoupée et furieuse ».

Autant que je sache, il n'y a pas eu, en Angleterre, d'édition illustrée de la Ballade de la Geôle de Reading, du moins Mr Stuart Mason n'en catalogue-t-il aucune. En 1907, une édition in-octavo parut à New-York, avec des dessins de Latimer J. Wilson.

La version française de la Ballade a été plusieurs fois illustrée. L'éditeur Léon Pichon en publia en 1913 une édition admirablement présentée avec de remarquables dessins de Gabriel Daragnès. Une autre édition va paraître par les soins des éditeurs Javal et Bourdeaux, pour laquelle quatorze illustrations ont été faites par Georges Cornélius, élève de Desvallières, et gravées sur cuivre par Thévenin. Cette édition de grand luxe sera tirée sur papier du Japon par Lahure et les gravures seront imprimées en couleurs au repérage.

Ce poème hybride qu'est la Ballade de la Geôle de Reading a été inspiré par la pendaison d'un meurtrier, d'un malheureux qui tua « la chose qu'il aimait », car « chacun tue la chose qu'il aime », mais « chacun n'a pas à en mourir ». Du meurtre et de la pendaison, Wilde fit le symbole des drames obscurs et subreptices dont agonisent les vertus, dont saignent les cœurs, dont meurent les âmes. Le côté réaliste du poème sera peut-être utilement complété dans cet historique par la rela-

tion précise du double drame, dont les détails sont rapportés par Mr Stuart Mason, d'après le Reading Mercury du 10 juillet 1896:

Le mardi 7 juillet 1896, Charles Thomas Wooldridge, âgé de trente ans, cavalier de la Garde Royale à cheval (Bleue) fut exécuté dans l'enceinte de la Geôle de Reading, en expiation du meurtre de sa femme, Laura Ellen Wooldridge. Le crime avait été commis à neuf heures du soir, le dimanche 29 mars 1896, sur la voie publique, à un endroit situé entre la gare de Windsor et le hameau de Clewer où habitait la victime. Celle-ci, agée de 23 ans, était employée au bureau de poste d'Eton. où elle passait pour célibataire, et n'était connue que sous son nom de jeune fille. Wooldridge avait tranché la gorge de la jeune femme et la préméditation fut établie. Les témoignages apportèrent néanmoins cette circonstance atténuante qu'elle avait excité sa jalousie et l'avait fait cruellement souffrir par son inconduite. Wooldridge passa aux Assises du Comté de Berkshire le 17, juin et le juge Hawkins le condamna à être pendu « trois petites semaines » plus tard. Le crime avait été perpétré avec une préméditation si délibérée que le ministre de l'Intérieur déclara qu'il ne voyait aucun motif pour accorder la commutation de peine sollicitée par plusieurs pétitions qui lui avaient été adressées.

Le condamné fut transféré à la Geôle de Reading pour attendre l'exécution de la sentence et c'est pendant le bref séjour qu'il y fit qu'Oscar Wilde le vit: « Son pas était léger et gai, mais jamais je ne vis un homme regarder si intensément le jour; jamais je ne vis un homme regarder avec un œil aussi intense cette petite tente de bleu que les prisonniers appellent le ciel, et chaque nuage qui voguait et passait avec une voilure d'argent. »

La veille du jour fixé, le lundi après midi, l'exécuteur Billington arriva à Reading. Il examina la potence, prit les dispositions nécessaires et prépara une « chute de six pieds». Le révérend M. T. Friend, qui fut pendant 41 ans chapelain de la Geôle, apporta « les secours de la religion » au condamné, qui se montra « sincèrement repentant et résigné à son sort », et se prêta à la toilette fatale « avec une admirable fermeté. »

A 7 heures 45, le mardi matin 7 juillet 1896, la cloche ténor de l'église Saint-Laurent se mit à sonner le glas et à 8 heures exactement le sinistre cortège s'achemina de la cellule du condamné jusqu'au hangar édifié jadis dans le préau pour yphotographier les prisonniers. Ce hangar avait servi de local d'exécution dix-huit ans plus tôt lorsque deux jeunes criminels avaient été pendus pour l'assassinat de deux agents de police non loin d'Hungerford. Depuis cette date mémorable, le sordide local n'avait servi qu'une fois, pour la pendaison d'un certain Carter, qui avait tué sa femme.

Le condamné Wooldridge vint se placer sous la potence « comme s'il avait été à l'exercice ». Le bourreau lui lia les chevilles, abaissa sur ses yeux la cape noire, et tira la clavette... Le condamné mourut sans un cri, sans un mouvement.

A part le bourreau et les gardiens, seuls assistaient à l'exécution le révérend M. T. Friend, le sheriff adjoint W. F. Blandy, le chirurgien O. C. Maurice et le lieutenant colonel H. Isaacson, Gouverneur de la Geôle de Reading.

Immédiatement après la chute de la trappe, le drapeau noir fut hissé sur la prison pour montrer « que justice était faite ». Ensuite, le procès-verbal de l'exécution, revêtu des signatures des fonctionnaires présents, fut affiché sur la porte de la prison.

A la formalité d'enquête prescrite par la loi pour tout décès, il fut constaté que « le cadavre était enterré dans la chaux vive à côté de l'assassin Carter, de Watchfield. »

« Dans la geôle de Reading auprès de la ville, il est une tombe d'infamie, et là gît un misérable dévoré par des dents de flamme, dans un linceul ardent il gît, et sa tombe n'a pas de nom.»

LA VIE DE PRISON EN ANGLETERRE

I

LE CAS DU GARDIEN MARTIN QUELQUES CRUAUTÉS DE LA VIE DE PRISON

Le 19 mai 1897, Oscar Wilde quittait la prison de Reading, où il venait d'achever la peine de deux ans d'emprisonnement à laquelle il avait été condamné le 25 mai 1895, sa condamnation comptant du 20 mai, date de l'ouverture de la session.

Le 28 mai 1897, le grand journal libéral *The Daily Chronicle* insérait une longue lettre que Wilde signa de son nom. Il y exposait « quelques cruautés » du régime pénitentiaire dont il avait été lui-même la victime. Cette lettre provoqua une campagne de presse à laquelle mit fin la promesse que fit le Gouvernement de réformer complètement le système.

Un projet fut effectivement soumis à la Chambre des

Communes. Quand il en eut connaissance, Wilde le commenta dans une seconde lettre que *The Daily Chronicle* inséra le 24 mars 1898. Elle était signée: « L'auteur de la Ballade de la Geôle de Reading.» Ce poème, paru en février précédent, était lui-même signé C.3.3., matricule qui désigna le prisonnier pendant le temps qu'il passa à Reading.

Ces deux lettres sont écrites dans ce même esprit qui rend si émouvante la lecture du De Profundis.

Le De Profundis, la Ballade de la Geôle de Reading et ces deux lettres sont les seules œuvres que Wilde ait écrites après sa condamnation.

Au Directeur du « Daily Chronicle » (1).

Monsieur,

J'ai appris avec grand regret, par votre journal, que le gardien Martin, de la prison de Reading, a été révoqué par les Commissaires des Prisons pour avoir donné quelques biscuits secs à un enfant qui avait faim. J'ai vu, moimême, cet enfant avec deux autres, le lundi qui a précédé ma mise en liberté. On venait de les condamner; ils se tenaient debout sur un rang,

⁽¹⁾ Inséré dans le numéro du 28 mai 1897.

dans le hall central, revêtus du costume de la prison, portant leurs draps sous le bras, en attendant qu'on les menât aux cellules qui leur étaient désignées. Je me trouvais à passer au long d'une galerie, en route pour le parloir où je devais avoir une entrevue avec un ami. C'étaient de tout petits enfants; le plus jeune, celui à qui le gardien a donné les biscuits, était un minuscule bambin; on n'avait évidemment pas pu trouver de vêtements assez petits pour sa taille. J'avais, certes, vu bien des enfants en prison, au cours des deux années pendant lesquelles je restai enfermé. La prison de Wandsworth, spécialement, en contenait toujours un grand nombre. Mais le bambin que je vis en cette après-midi du 17, à Reading, était plus petit qu'aucun d'entre eux. Je n'ai pas besoin de dire quelle détresse profonde fut la mienne en voyant ces enfants à Reading, car je connais le traitement qu'on leur réserve. Les cruautés exercées, jour et nuit, sur les enfants, dans les prisons anglaises, sont incroyables pour tous

ceux qui n'en ont pas été témoins ou qui ne sont pas au courant des brutalités du système.

Les gens, de nos jours, ne comprennent pas ce qu'est la cruauté. Ils la considèrent comme une sorte de terrible passion médiévale et l'attribuent à cette race d'hommes tels qu'Eccelin da Romano et autres, à qui l'infliction délibérée de la douleur procurait une véritable folie de jouissance. Mais des hommes de la trempe d'Eccelin sont simplement des types anormaux d'individualisme perverti. La cruauté ordinaire est simplement de la stupidité. C'est le manque complet d'imagination. C'est le résultat à notre époque des systèmes stéréotypés, des règlements stricts et de la stupidité. Partout où il y a centralisation, il y a stupidité. Ce qui est inhumain dans la vie moderne, c'est le fonctionnarisme. L'autorité est aussi funeste à ceux qui l'exercent qu'à ceux sur lesquels elle est exercée. C'est l'administration pénitentiaire et le système qu'elle applique qui sont la source première de la cruauté exercée sur un enfant en prison. Les

gens qui préconisent le système ont d'excellentes intentions; ceux qui le mettent en pratique sont humains aussi en intention. La responsabilité est imputée aux règlements disciplinaires, car on suppose que, puisqu'une chose est la règle, elle est bonne.

Le traitement actuel des enfants est terrible, du fait d'abord qu'on ne comprend pas la psychologie particulière d'une nature d'enfant. L'enfant peut comprendre un châtiment infligé par un individu tel qu'un parent ou un tuteur. et le supporter avec résignation. Ce que l'enfant ne peut comprendre, c'est le châtiment infligé par la société. Il ne se rend pas compte de ce qu'est la société. Avec les adultes, c'est naturellement le contraire. Ceux d'entre nous qui sont ou qui ont été en prison peuvent comprendre et comprennent ce que signifie cette force collective appelée société, et quoi que nous pensions de ses méthodes et de ses exigences, nous réussissons à nous contraindre à l'accepter. D'autre part, le châtiment infligé par un individu est une chose qu'aucun adulte n'endure, et nul ne s'attend à le lui voir endurer,

En conséquence, l'enfant arraché à ses parents par des gens qu'il n'a jamais vus et dont il ne sait rien, seul dans une cellule rébarbative, surveillé par des visages étrangers, commandé et puni par les représentants d'un système qu'il ne peut comprendre, devient la proje immédiate de la première et de la plus forte émotion produite par la vie de la prison moderne : l'émotion de la terreur. La terreur d'un enfant en prison est absolument sans mesure, Je me rappelle qu'une fois, à Reading, en sortant pour la promenade, je vis un petit garçon dans l'obscure cellule située juste en face de la mienne. Deux gardiens, qui n'avaient à coup sûr rien de féroce, lui parlaient avec apparemment quelque sévérité, ou lui donnaient peut-être d'utiles conseils sur sa conduite. L'un était dans la cellule avec lui, l'autre se tenait au dehors. Le visage de l'enfant était pâle d'une terreur indicible. Il y avait dans ses yeux l'épouvante de la bête tra-

quée. Le lendemain matin, à l'heure du déjeuner, je l'entendis qui sanglotait et suppliait qu'on le relâchât. Il appelait ses parents. De temps en temps, j'entendais la voix profonde du gardien de service lui enjoignant de se taire. Pourtant. il n'avait pas encore été condamné pour le minime délit dont il était accusé. Il était simplement en prévention. J'en étais sûr, parce qu'il portait encore ses propres vêtements, qui paraissaient en assez bon état. Mais il avait aux pieds les bas et les chaussures de la prison, ce qui prouvait qu'il était un très pauvre enfant dont les souliers, au cas où il en aurait eus. devaient être hors d'usage. Les juges et les magistrats, classe en général complètement ignorante, renvoient souvent les enfants à huitaine, leur faisant alors remise de la condamnation qu'ils ont l'autorité de prononcer. Ils appellent cela « ne pas envoyer un enfant en prison ». Il va de soi que c'est là une idée stupide de leur part. Pour un enfant, être emprisonné en prévention ou après condamnation est une subtilité

de position sociale qu'il se représente mal. Pour lui, la chose horrible, c'est tout simplement d'y être, et aux yeux de l'humanité ce devrait être au même titre une chose horrible.

Cette terreur qui saisit et domine l'enfant, comme elle saisit l'adulte aussi, est encore intensifiée au delà de toute expression par le système cellulaire et solitaire de nos prisons. Tout enfant est confiné dans sa cellule pendant vingttrois heures sur vingt-quatre. Cela est monstrueux. Enfermer un enfant dans une cellule obscure pendant vingt-trois heures sur vingtquatre est un'exemple de ce qu'a de cruel la stupidité. Si un individu, parent ou tuteur, faisait cela à un enfant, il serait sévèrement puni. La Société pour la Protection de l'Enfance s'emparerait aussitôt de l'affaire. De tous côtés s'élèverait la plus rigoureuse réprobation contre quiconque se serait rendu coupable d'une pareille cruauté. Et une lourde condamnation suivrait infailliblement la preuve de la culpabilité. Mais notre société actuelle fait pire elle-même et, pour

l'enfant, être ainsi traité par une force abstraite dont il ignore les exigences est bien pire que de recevoir le même traitement de la part d'un père ou d'une mère, ou d'une personne qu'il connaît. Le traitement inhumain d'un enfant est toujours inhumain, qui que ce soit qui l'inflige. Mais le traitement inhumain de l'enfant par la société est à l'enfant d'autant plus terrible qu'il ne comporte pas d'appel. Un parent ou un tuteur peut se laisser émouvoir et faire sortir l'enfant de la pièce obscure où il est enfermé. Mais un gardien ne le peut pas. La plupart des gardiens aiment les enfants, mais le système leur interdit de leur donner la moindre assistance. S'ils le font, ce qui est le cas du gardien Martin, on les révoque.

La seconde chose dont l'enfant souffre en prison est la faim. La nourriture qu'on lui donne consiste en un morceau de pain de prison, ordinairement mal cuit, et un gobelet d'eau, à sept heures et demie, comme déjeuner. A midi, il a son dîner, composé d'une gamelle de bouil-

lie de grossière farine de maïs, et, à cinq heures et demie, il reçoit un morceau de pain sec et un gobelet d'eau pour son souper. Ce régime chez un adulte solide produit toujours une maladie quelconque, principalement la diarrhée, avec l'affaiblissement qui s'ensuit. En fait, dans les grandes prisons, les drogues astringentes sont distribuées régulièrement par les gardiens, comme un aliment tout naturel. Dans le cas de l'enfant, celui-ci est incapable même de goûter à cette nourriture. Quiconque connaît tant soit peu les enfants sait combien aisément leur digestion est troublée par un accès de larmes, par des inquiétudes ou des tourments quelconques. Un enfant qui a sangloté pendant toute une journée, et peut-être une moitié de la nuit, dans une cellule obscure où il est seul, en proie à l'épouvante, est tout simplement incapable de toucher à cette nourriture horriblement grossière. Dans le cas du petit enfant à qui le gardien Martin donna des biscuits, le bambin pleurait de faim le mardi matin, et il lui était absolument impossible de manger le pain et de boire l'eau qu'on lui servit pour son déjeuner. Après que les déjeuners eurent été distribués, Martin sortit et acheta quelques biscuits sucrés, plutôt que de voir l'enfant souffrir de la faim. C'était de sa part une belle action, reconnue comme telle par l'enfant, qui, absolument ignorant des règlements de l'administration pénitentiaire, raconta à l'un des gardiens-chefs combien le jeune gardien avait été bon pour lui. Le résultat fut, naturellement, un rapport et une révocation,

Je connais extrêmement bien Martin, l'ayant eu pour gardien pendant les sept dernières semaines de mon emprisonnement. Quand il fut nommé à Reading, on le chargea de la galerie C, dans laquelle j'étais enfermé, et je le vis ainsi constamment. Je fus frappé de la bonté et de l'humanité singulières avec lesquelles il adressait la parole aux autres prisonniers comme à moi. Quelques mots bienveillants, c'est beaucoup, en prison, et un agréable « bonjour » ou « bonsoir » vous rendent aussi heureux qu'on

peut l'être en prison. Il était toujours poli et prévenant. Je connais même une autre occasion où il fit preuve de grande bonté à l'égard d'un prisonnier, et je n'éprouve aucune hésitation à la mentionner.

L'une des plus horribles choses de la prison est la détestable disposition des arrangements sanitaires. En aucune circonstance, il n'est permis à un prisonnier de quitter sa cellule après cinq heures et demie du soir. Par conséquent, s'il souffre de la diarrhée, il lui faut se servir de sa cellule comme d'une latrine et passer la nuit dans une atmosphère fétide et malsaine. Quelques jours avant ma mise en liberté, Martin faisait la ronde de sept heures et demie avec un gardien-chef pour ramasser l'étoupe et les outils des prisonniers. Un homme récemment condamné, et souffrant d'une violente diarrhée causée par l'alimentation, comme c'est toujours le cas, pria le gardien-chef de lui permettre d'aller vider son récipient à matières, à cause de l'horrible odeur qui emplissait la cellule et dans

la crainte d'être à nouveau indisposé au cours de la nuit. Le gardien-chef refusa absolument : la demande étant contraire au règlement, l'homme devait passer la nuit dans cette odieuse situation. Martin, cependant, plutôt que de laisser le malheureux en si nauséabond et piteux état, déclara qu'il viderait lui-même le seau, et il le fit. Le fait qu'un gardien vide le seau d'un prisonnier est aussi, cela va sans dire, contraire au règlement, mais Martin accomplit cet acte de bonté, poussé par la simple humanité de sa nature, et l'homme lui en fut naturellement très reconnaissant.

Pour en revenir aux enfants, on a récemment dit et écrit beaucoup de choses sur les influences qui peuvent en prison contaminer la jeunesse. Ce que l'on dit est parfaitement vrai. Un enfant est absolument contaminé par la vie de prison. Mais l'influence qui contamine n'est pas celle des prisonniers. C'est celle de tout le système de la prison — celle du gouverneur, du chapelain, des gardiens, de la cellule, de l'isolement, de la

nourriture repoussante, des règlements administratifs, du mode de discipline, comme on l'appelle, de la vie elle-même. On prend bien soin d'isoler un enfant, de le soustraire même à la vue des prisonniers âgés de plus de seize ans. A la chapelle, les enfants sont placés derrière un rideau et on les fait promener dans des petites cours sans soleil, parfois une cour pavée, ou quelquefois dans un préau, de crainte qu'ils voient les prisonniers adultes à l'exercice. Mais la seule influence réellement humanisante en prison est l'influence des prisonniers. Leur gaîté et leur entrain dans les terribles circonstances où ils se trouvent, leur sympathie mutuelle, leur humilité, leur douceur, leurs sourires de bon accueil quand ils se rencontrent, leur complète soumission au châtiment, sont tout à fait merveilleux, et j'ai moi-même ainsi profité de ces lecons.

Je ne propose pas que les enfants ne soient plus placés derrière un rideau à la chapelle, ni qu'ils prennent leur exercice dans un coin de la cour commune. Je me contente d'indiquer que la mauvaise influence sur les enfants n'est pas et ne saurait jamais être celle des prisonniers, mais qu'elle est et restera toujours celle du système lui-même de la prison. Il n'y a pas, à la prison de Reading, un seul homme qui n'eût joyeusement accompli, à leur place, la peine des trois enfants.

Quand je les vis pour la dernière fois, ce fut le mardi qui suivit leur condamnation. Je prenais l'exercice à onze heures et demie, avec une douzaine d'autres condamnés, quand les trois enfants passèrent auprès de nous, conduits par un gardien, revenant du sinistre et humide préau dans lequel ils avaient pris leur exercice. Je remarquai, à cette vue, dans les yeux de mes compagnons, la pitié et la sympathie les plus grandes. Les prisonniers, en tant que classe, sont extrêmement bienveillants et sympathiques les uns à l'égard des autres. La souffrance et la communauté de la souffrance rendent les gens meilleurs, et jour après jour, en arpentant la

cour, j'éprouvais avec plaisir et réconfort ce que Carlyle appelle quelque part « le charme silencieux et rythmique de la camaraderie humaine ». En ceci, comme en toute autre chose, les philanthropes et gens de cette espèce se trompent. Ce ne sont pas les prisonniers qui ont besoin d'être réformés, ce sont les prisons.

A coup sûr, aucun enfant, au-dessous de quatorze ans, ne devrait être envoyé en prison. C'est une absurdité qui, comme mainte absurdité, comporte des résultats absolument tragiques. Si, cependant, il est nécessaire de les envoyer en prison, ils devraient, pendant la journée, être dans un atelier ou une salle d'école, avec un gardien. La nuit, ils devraient coucher dans un dortoir sous la surveillance d'un gardien de nuit. Il faudrait leur accorder au moins trois heures d'exercice quotidien. Les cellules obscures, nauséabondes, mal ventilées, sont effrayantes pour un enfant; elles le sont, à vrai dire, pour tout le monde. En prison, on respire continuel-lement un air vicié. La nourriture des enfants

devrait consister en une soupe, avec du thé, du pain et du beurre. La soupe de la prison est très saine et bonne. Un vote de la Chambre des Communes résoudrait en une demi-heure la question du traitement des enfants. Je souhaite que vous employiez votre influence à l'obtenir. La façon dont on traite à l'heure présente les enfants est un outrage à l'humanité et au sens commun, — il a pour cause la stupidité.

Permettez-moi maintenant d'attirer l'attention sur une autre chose terrible qui se passe dans les prisons anglaises, — à vrai dire, dans toutes les prisons du monde où est pratiqué le système du silence et de la réclusion cellulaire. Je veux parler du très grand nombre de ceux qui deviennent fous ou dont l'esprit s'affaiblit en prison. C'est un fait commun dans les maisons de réclusion, évidemment, mais, dans les prisons ordinaires telles que celles où je fus enfermé, le cas se présente aussi.

Il y a trois mois environ, je remarquai, parmi les prisonniers qui prenaient l'exercice avec

moi, un jeune homme qui me parut idiot ou à demi crétin. Toute prison, naturellement, a sa clientèle de toqués, de détragués, qui reviennent sans cesse et dont on peut dire qu'ils passent leur vie en prison. Mais ce jeune homme me frappa comme étant plus qu'à l'ordinaire déséquilibré, parce qu'il riait tout seul d'un rire idiot, avec une grimace hébétée, et qu'il tordait continuellement ses mains avec des contractions particulières. Il fut remarqué partous les autres prisonniers, à cause de l'étrangeté de sa conduite. De temps en temps, il ne paraissait pasà l'exercice, ce qui m'annonçait qu'il avait été puni et ne pouvait quitter sa cellule. Finalement, je découvris qu'il était en observation et surveillé jour et nuit par des gardiens. Quand il paraissait à l'exercice, il semblait toujours surexcité et se promenait en pleurant ou en riant. A la chapelle, il était assis entre deux gardiens qui ne cessaient de l'épier attentivement. Quelquefois, il cachait sa figure dans ses mains, geste qui transgressait le règlement de la chapelle, et

aussitôt un gardien lui relevait brusquement la tête pour qu'il restât les yeux fixés en permanence dans la direction de la table de communion. D'autres fois, il pleurait, sans bruit, mais avec des larmes coulant au long deses joues et des sanglots spasmodiques dans la gorge. D'autres fois encore, il riait et grimaçait tout seul. En plus d'une occasion, il fut emmené de la chapelle à sa cellule, et, cela va sans dire, il était perpétuellement puni. Comme le banc où je prenais place était immédiatement derrière celui au bout duquel l'infortuné s'asseyait, j'avais toute facilité pour l'observer. Je le voyais aussi à la promenade et je constatais qu'il devenait dément et qu'on le traitait comme un simulateur.

Il y a eu samedi huit jours, j'étais dans ma cellule, vers une heure, occupé à nettoyer et à polir les gamelles dont je m'étais servi au dernier repas. Je tressaillis soudain ; le silence de la prison était rompu par des cris horribles et déchirants, par des hurlements plutôt, car je pensai d'abord que quelque animal, tel qu'un taureau ou une vache, était maladroitement mis à mort, hors des murs de la prison. Je compris bientôt, néanmoins, que les hurlements provenaient du sous-sol, et je sus que quelque malheureux subissait la fustigation. Je n'ai pas besoin de dire combien hideux et terrible cela était pour moi, et je me demandais qui était puni de cette révoltante manière. Tout à coup, l'idée me vint qu'ils pouvaient bien être en train de fustiger le malheureux aliéné. Il n'est pas nécessaire de rapporter mes impressions et mes sentiments en la circonstance : ils n'ont rien à faire avec la question.

Le lendemain, dimanche 16, je vis le pauvre diable à l'exercice. Son visage était exténué, affreux, lamentable, tout boursouflé par les larmes et l'affolement, au point d'être méconnaissable. Il marchait, en rond, au centre de la cour, avec les vieillards, les infirmes et les estropiés, de sorte qu'il me fut possible de l'observer tout le temps. C'était mon dernier dimanche en prison, une journée parfaitement adorable, la plus

belle que nous ayons eue depuis le printemps, et là, dans le beau soleil, allait et venait cette dolente créature, - faite autrefois à l'image de Dieu, - grimaçant comme un singe, traçant avec ses mains des gestes fantasques, comme si elle eût joué sur les cordes de quelque invisible instrument, ou bien arrangé et compté les jetons de quelque jeu bizarre. Et sans cesse, ces larmes, sans lesquelles aucun de nous ne le vit jamais, creusaient des rigoles souillées sur sa face enflée. La grâce hideuse et délibérée de ses mouvements lui donnait l'air d'un fantoche. Il était une caricature grotesque et vivante. Les autres prisonniers l'épiaient sans sourire. Chacun savait ce qui lui était arrivé et qu'on était en train de le rendre fou, qu'il était fou déjà. Au bout d'une demiheure, le gardien lui ordonna de rentrer, pour être puni, je suppose. Du moins n'était-il pas à l'exercice le lundi, bien que je me figurai l'apercevoir au coin du préau, marchant sous la surveillance d'un gardien.

Le mardi, — ma dernière journée en prison, — je le vis à l'exercice. Il était pire que jamais et fut de nouveau renvoyé. Depuis lors, je ne sais plus rien de lui, mais j'appris de l'un des prisonniers, qui marchait avec moi à la promenade, que le malheureux avait reçu, le samedi après-midi, vingt-quatre coups de fouet par ordre des juges-visiteurs, sur le rapport du médecin. Les hurlements qui nous avaient tous horrifiés étaient les siens.

Cet homme, incontestablement, devient fou. Les médecins de prison n'ont pas la moindre connaissance des maladies mentales d'aucune sorte. Ils sont, en général, des ignorants. La pathologie du cerveau leur est inconnue. Quand un homme devient fou, ils le traitent comme un simulateur. Ils le font punir sans répit. Naturellement, l'état de l'homme s'aggrave. Quand les punitions ordinaires sont épuisées, le docteur soumet le cas aux magistrats, avec pour résultat la fustigation. Sans doute, la fustigation n'est pas administrée avec le « chat à neuf

queues ». C'est ce qu'on appelle : birching. L'instrument dont on se sert est un bambou souple, mais le résultat sur le misérable aliéné peut être imaginé.

Son numéro est ou était: A. 2. 11. J'ai réussi à savoir quel est son nom: il se nomme Prince. Il faudrait faire immédiatement quelque chose pour lui. C'est un soldat et sa condamnation a été prononcée par un conseil de guerre. Elle est de six mois, et il en a encore trois à faire.

Puis-je vous demander d'user de votre influence pour que le cas soit examiné et que le
prisonnier aliéné soit convenablement traité?
Les rapports des Commissaires médicaux ne
sont d'aucune valeur. On ne peut pas s'y fier.
Les médecins inspecteurs ne semblent pas comprendre la différence entre l'idiotie et l'aliénation, entre l'entière absence d'une fonction ou
d'un organe et les maladies de cette fonction ou
de cet organe. Cet homme, A 2. 11., est capable, je n'en doute pas, de dire son nom, la nature de son délit, le jour du mois, la date du

commencement et de l'expiration de sa sentence et de répondre aux simples questions ordinaires; mais que son esprit soit malade, on n'en saurait douter. C'est à présent un duel horrible entre lui et le docteur. Le docteur combat pour une théorie. L'homme combat pour sa vie. Je désire anxieusement que l'homme l'emporte. Mais que toute l'affaire soit examinée par des experts qui s'entendent aux maladies du cerveau et par des gens aux sentiments humains qui ont encore quelque sens commun et quelque pitié. Il n'y a aucune raison pour qu'on demande au sentimentaliste d'intervenir. Il fait toujours du tort.

Ce cas est un exemple de la cruauté inséparable d'un système stupide, car le gouverneur actuel de Reading est un homme d'un caractère humain et bienveillant, grandement aimé et respecté par tous les prisonniers. Il a été nommé en juillet dernier, et bien qu'il ne puisse pas changer les règlements du système pénitentiaire, il a transformé l'esprit dans lequel ils étaient

appliqués du temps de son prédécesseur. Il est très populaire auprès des prisonniers et des gardiens. En réalité, il a entièrement modifié le ton de la vie dans la prison. Par contre, il est naturellement hors de son pouvoir de réformer le système. Je suis sûr qu'il assiste chaque jour à des choses qu'il sait être injustes, stupides et cruelles. Mais il a les mains liées. Certes, je ne sais rien de ce qu'il pense vraiment du cas de A. 2. 11., non plus que de son opinion sur le système actuel. Je le juge simplement par le changement complet qu'il a amené à la prison de Reading. Sous son prédécesseur, le système était appliqué avec une rigueur et une stupidité extrêmes.

Je reste, Monsieur, votre obéissant serviteur.

OSCAR WILDE.

27 mai.

II

LA RÉFORME PÉNITENTIAIRE

Au Directeur du « Daily Chronicle » (1)

Monsieur,

J'apprends que le projet de réforme pénitentiaire présenté par le ministre de l'Intérieur sera, cette semaine, mis aux voix pour la première ou seconde fois, et comme votre journal a été le seul en Angleterre qui ait pris un intérêt réel et vital à cette importante question, j'espère que vous me permettrez, à cause de ma longue expérience personnelle de la vie dans

⁽¹⁾ Inséré le 24 mars 1898.

une prison anglaise, de vous indiquer quelles réformes sont urgentes et nécessaires dans notre système actuel, stupide et barbare.

D'après un article qui parut dans vos colonnes, il y a environ une semaine, je sais que la principale réforme proposée consiste à augmenter le nombre des inspecteurs et des visiteurs officiels qui ont accès à nos prisons anglaises.

Une telle réforme est absolument inutile. La raison en est extrêmement simple. Les inspecteurs et les magistrats qui visitent les prisons y viennent dans le but de s'assurer que les règlements de la prison sont dûment appliqués. Ils n'y viennent pas dans un autre but, et, même s'ils en avaient le désir, ils n'ont aucun pouvoir de modifier aucun article du règlement. Aucun prisonnier n'a jamais reçu, de ces visiteurs officiels, la moindre mitigation, la moindre attention, le moindre soin. Les visiteurs arrivent non pour soulager les prisonniers, mais pour veiller à ce que le règlement soit appliqué. Leur objet, en venant, est d'assurer l'exécution d'un

code inhumain et stupide. Et, pour justifier leur fonction, ils prennent bien soin que ce soit fait. Un prisonnier à qui a été accordé le plus petit privilège redoute l'arrivée des inspecteurs, et les jours d'inspection, les fonctionnaires de la prison sont plus que de coutume brutaux envers les prisonniers. Leur but est, cela va de soi, de montrer quelle splendide discipline ils maintiennent.

Les réformes nécessaires sont très simples. Elles concernent les besoins du corps et les besoins de l'esprit de chaque malheureux prisonnier.

En ce qui concerne les premiers, il y a, dans les prisons anglaises, trois punitions permanentes autorisées par la loi:

- I. La Faim,
- 2. L'Insomnie,
- 3. La Maladie.

La nourriture fournie aux prisonniers est entièrement inadéquate, la plus grande partie en est répugnante; l'ensemble en est insuffisant.

Nuit et jour, les prisonniers souffrent de la faim. Pour chacun d'eux, une certaine quantité de nourriture est minutieusement pesée, once par once. C'est juste assez pour soutenir non la vie exactement, mais l'existence. Et l'on est sans cesse torturé par les lancinements et les nausées de la faim.

Le résultat de l'alimentation — qui, dans la plupart des cas, consiste en un peu de gruau dans beaucoup d'eau avec un peu de suif, — est la maladie sous la forme d'une diarrhée incessante. Cette maladie qui finalement, pour presque tous les prisonniers, devient chronique, est une institution reconnue dans toutes les prisons.

A la prison de Wandsworth, par exemple, où je fus enfermé deux mois jusqu'à ce qu'il fallût me transporter à l'hôpital, où je restai deux autres mois, — les gardiens font deux ou trois fois par jour la ronde avec des remèdes astringents, qu'ils servent aux prisonniers comme une chose toute naturelle. Après une semaine d'un pareil traitement, il n'est pas besoin de dire que la médecine ne produit plus aucun effet. Le malheureux prisonnier est alors laissé en proie à la maladie la plus affaiblissante, la plus déprimante et la plus humiliante qu'il soit possible de concevoir ; et si, ce qui est souvent le cas, il n'arrive pas, par suite de sa faiblesse physique, à accomplir le nombre de tours voulus à la manivelle ou au moulin, il est consigné pour paresse au rapport et puni avec la sévérité et la brutalité les plus grandes. Et ce n'est pas tout.

Rien ne peut être pire que les arrangements sanitaires des prisons anglaises. Jadis, chaque cellule était pourvue d'une sorte de latrine. Elles ont maintenant été supprimées. A leur place, chaque prisonnier est muni d'un petit seau de zinc, qu'il lui est permis d'aller vider trois fois par jour. Il n'a d'accès aux lieux d'aisance de la prison que pendant l'heure unique où il prend l'exercice. Après cinq heures du soir, il ne lui

est plus permis de quitter sa cellule, sous aucun prétexte ni pour aucune raison. Un homme qui souffre de la diarrhée est par conséquent placé dans une situation si répugnante qu'il n'est pas nécessaire d'y insister, qu'il serait inconvenant d'insister.

Les misères et les tortures par lesquelles passent les prisonniers par suite de ces arrangements révoltants sont parfaitement indescriptibles. L'air nauséabond des cellules, vicié davantage par un système de ventilation complètement inopérant, est si écœurant et si malsain qu'il n'est pas rare que les gardiens, arrivant de l'air frais le matin pour ouvrir et inspecter les cellules, soient pris de vomissements. J'ai vu cela moi-même à plus de trois reprises, et plusieurs de mes gardiens m'en ont parlé comme de l'un des devoirs répugnants que leur fonction exige d'eux.

La nourriture fournie aux prisonniers devrait être suffisante et saine. Elle ne devrait pas être de nature à provoquer l'incessante diarrhée qui, de malaise accidentel, devient une maladie permanente.

Les arrangements sanitaires des prisons anglaises devraient être entièrement transformés. Il devrait être permis à tout prisonnier d'avoir accès aux lieux d'aisance autant qu'il est nécessaire et de vider son seau autant qu'il le faut. Le système actuel de ventilation des cellules est absolument inutile. L'air entre par un grillage engorgé et par un petit ventilateur ménagé dans la minuscule fenêtre barrée, — beaucoup trop petit et trop mal construit pour admettre une quantité adéquate d'air pur. Sur les vingtquatre heures qui composent la longue journée, on n'en passe qu'une hors de la cellule, de sorte que pendant les vingt-trois autres on respire l'air le plus vicié possible.

Quant au châtiment par l'insomnie, il n'existe que dans les prisons chinoises et anglaises. En Chine, on l'inflige en plaçant le prisonnier dans une petite cage de bambou; en Angleterre, au moyen du lit de planches. L'objet de ce lit est

165

de produire l'insomnie ; il est impossible qu'il ait un autre objet et il y réussit invariablement. Même quand, plus tard, ce qui arrive au cours de l'emprisonnement, une dure paillasse vous est accordée, on continue à souffrir de l'insomnie. Car le sommeil, comme toutes les choses saines, est une habitude. Tout prisonnier qui a connu le lit de planches souffre d'insomnie. C'est un châtiment ignorant et révoltant.

BALLADE DE LA GEÔLE DE READING

Pour ce qui concerne les besoins de l'esprit, je vous demande la permission d'insister sur un point.

Le système actuel de la prison semble presque avoir pour but d'oblitérer et d'anéantir les facultés cérébrales. La production de l'aliénation mentale est sinon son objet, du moins son résultat. Cela est un fait bien démontré. Ses causes sont évidentes. Privé de livres, de tout commerce humain, isolé de toute influence humaine et humanisante, condamné au silence perpétuel, frustré de tous rapports avec le monde extérieur, traité comme un animal inintelligent,

avec une brutalité au-dessous du niveau de la pire lrute, le misérable confiné dans une prison anglase ne peut guère échapper à la folie. Je ne désire pas m'attarder sur ces horreurs, encore moins susciter aucun attendrissement sentimertal et passager sur se sujet. Aussi, avec vote permission, indiquerai-je simplement ce qui devrait être fait.

On devrait fournir à tout prisonnier un nombre suffisant de bons livres. A présent, pendant les trois premiers mois de l'emprisonnement, aucun livre n'est permis, à part une Bible, le Livre des Prières et un recueil de cantiques. Après cela, on accorde un volume par semaine. C'est non seulement insuffisant, mais les livres qui composent une ordinaire bibliothèque de prison sont parfaitement inutiles. Ils consistent surtout en ouvrages religieux ou soi-disant tels, de troisième ordre, mal écrits, destinés apparemment à l'enfance, mais absolument futiles pour des enfants et pour n'importe qui. Les prisonniers devraient être encouragés à lire,

avoir les livres, quels qu'ils soient, qu'ils désirent, et le choix des ouvrages devrait être intelligent. A présent, ce choix est confé au chapelain de la prison.

Avec le système actuel, un prisonnier n'a la permission de voir ses amis que quatre foispar an, et vingt minutes chaque fois. C'est tout àfait mauvais. Un prisonnier devrait avoir la permission de voir ses amis une fois par mois et pendant un temps raisonnable. La facon qui prévaut à présent d'exhiber le prisonnier à ses amis devrait être changée. Avec le système actuel, le prisonnier est ou bien enfermé dans une grande cage de fer ou dans une grande caisse de bois, avec une petite ouverture couverte d'un grillage de fer, à travers lequel il lui est permis de lorgner. Ses amis sont placés dans une cage similaire, à trois ou quatre pieds de distance, et dans cet intervalle se tiennent deux gardiens qui écoutent et peuvent, à leur gré, interrompre la conversation ou la faire cesser selon le cas.

Je propose que le prisonnier ait la permission de voir ses amis dans un parloir. Le règlement actuel est inexprimablement révoltant et torturant. La visite de parents ou d'amis est pour tout prisonnier un accroissement d'humiliation et de détresse mentale. Plutôt que de s'exposer à pareille épreuve, beaucoup d'entre eux refusent toute visite d'amis; et je ne puis dire que cela me surprenne. Quand il s'agit du solicitor, on le voit dans une pièce dont la porte est vitrée, et à l'extérieur de laquelle se tient le gardien. Quand un homme reçoit sa femme, ses enfants, ses parents ou ses amis, il devrait jouir du même privilège. Etre exhibé comme un singe dans une cage à ceux que l'on aime et qui vous aiment, est une dégradation inutile et horrible.

Tout prisonnier devrait avoir la permission d'écrire et de recevoir une lettre au moins une fois par mois. A présent, il n'a la permission d'écrire que quatre fois par an. C'est tout à fait insuffisant. L'une des tragédies de la vie de prison, c'est qu'elle transmue en pierre le cœur

de l'homme. Comme tous les autres, les sentiments d'affection exigent d'être alimentés. Ils meurent facilement d'inanition. Une brève lettre quatre fois par an n'est pas assez pour faire vivre ces affections aimables et humaines, grâce auxquelles la nature individuelle reste sensible aux influences belles et affinantes qui peuvent être le remède d'une vie ruinée, et dévastée.

Il faut mettre un terme à l'habitude de mutiler et d'expurger les lettres des prisonniers. A présent, si, dans une lettre, un prisonnier exprime une plainte quelconque sur le régime de la prison, cette partie de sa lettre est coupée avec des ciseaux. Si, d'autre part, il exprime cette plainte de vive voix à ses amis, à travers les barreaux de la cage ou par l'ouverture de la caisse de bois, il est brutalisé par les gardiens et puni ensuite chaque semaine jusqu'au moment de la prochaine visite, où l'on espère que ce traitement lui aura enseigné sinon la sagesse, du moins la ruse, et c'est cela qu'on ne manque jamais d'apprendre. C'est l'une des rares choses que l'on apprend en prison. Heureusement, les autres choses sont, en certains cas, d'une importance plus haute.

S'il m'est permis d'abuser encore un peu, puis-je ajouter ceci? Dans votre article, vous suggérez qu'aucun aumônier de prison n'ait de fonction à remplir en dehors de ses devoirs dans la prison même. Mais c'est là un point sans importance aucune. Les chapelains de prison sont absolument inutiles. Dans l'ensemble, ce sont des hommes pleins de bonnes intentions, mais sots, et nigauds même. Ils ne sont d'aucun secours pour aucun prisonnier. Une fois, toutes les six semaines environ, une clef tourne dans la serrure de la porte de la cellule, et le chapelain entre. Il va sans dire qu'on se lève aussitôt. Il demande si on a lu la Bible. On répond « oui » ou « non », selon le cas. Il récite alors quelques versets et s'en va en fermant la porte. Quelquefois, il laisse une brochure pieuse.

Les fonctionnaires à qui il ne devrait être

permis d'exercer aucune occupation en dehors de la prison, ou d'avoir une clientèle privée, ce sont les médecins. A présent, les médecins de prison ont habituellement, sinon toujours, une large clientèle au dehors, ou occupent des postes dans d'autres institutions. Il en résulte que la santé des prisonniers est entièrement négligée et les conditions sanitaires de la prison sont laissées sans surveillance. Dans l'ensemble, depuis ma plus tendre jeunesse, j'ai toujours considéré les médecins comme la profession la plus humaine de la communauté. Mais je dois faire une exception pour les médecins de prison. Autant que j'ai eu affaire à eux, et d'après ce que j'ai vu d'eux à l'infirmerie et ailleurs, ils sont brutaux de manières, grossiers de tempérament, et parfaitement indifférents à la santé ou au confort des prisonniers. S'il leur était interdit d'exercer au dehors, ils seraient forcés de prendre quelque intérêt à la santé et à l'hygiène des gens dont ils ont la charge.

J'ai essayé d'indiquer, dans ma lettre, quel-

ques-unes des réformes nécessaires au régime des prisons anglaises. Ces réformes sont simples, pratiques et humaines. Et ce n'est, certes, qu'un commencement. Mais il est temps qu'un commencement soit fait, et il ne peut être mis en train que par une forte pression de l'opinion publique, exprimée et formulée par votre puissant journal, qui l'encouragera.

Mais pour rendre même ces réformes efficaces, il y a beaucoup à faire. Et la première tâche, peut-être la plus difficile, sera d'humaniser les gouverneurs de prison, de civiliser les gardiens et de christianiser les chapelains.

Je suis, etc...

23 mars.

L'AUTEUR DE « la Ballade de la Geôle de Reading ».

RAISONS ET EFFETS DE CES LETTRES

C'est à Dieppe qu'Oscar Wilde écrivit la première de ces deux lettres au Daily Chronicle, qui était alors dirigé par Henry William Massingham, journaliste des plus remarquables, combatif, indépendant et courageux. En même temps qu'il insérait la lettre de Wilde, Massingham la commentait dans son « editorial ».

Dans sa minutieuse « Bibliographie », Stuart Mason suppose qu'Oscar Wilde choisit le *Daily Chronicle*, pour y publier sa lettre, sans doute parce que, pendant les derniers temps de son emprisonnement, il voyait de temps à autre ce journal, que lui communiquait clandestinement un gardien, avec qui il correspondit quelque

temps. Dans une des notes qu'il lui passa et qui sont inédites, Wilde écrit :

Qu'ai-je à vous dire, sinon que si vous aviez été en fonction à Reading depuis un an, mon existence eût été beaucoup plus heureuse?

Cela parce que j'ai un bon ami qui me passe le Chronicle et me promet des biscuits au gingembre.

Au-dessous, le gardien a griffonné au crayon : Ingrat, je fais plus que de promettre.

Sur une autre note, adressée au même gardien, Wilde écrivait:

Il faudra que vous m'obteniez son adresse, un jour. C'est un si bon type. Il va sans dire que je ne voudrais pour rien au monde faire encourir le moindre danger à un ami tel que vous, et je comprends parfaitement votre sentiment. Le Chronicle est épatant aujourd'hui. Envoyez A. 3. 2. pour le nettoyage samedi matin et je lui remettrai alors ma note, moi-même.

J'espère écrire quelque chose sur la vie de prison et essayer de la changer pour les autres. Mais elle est trop terrible et trop laide pour qu'on en tire une œuvre d'art. J'en ai trop souffert pour écrire une pièce à ce sujet.

Bien fâché que vous n'ayez pas de clef. J'aimerais une longue conversation avec vous. Quelles autres nouvelles?

Voulez-vous me trouver le nom de A. 2. 11., et aussi les noms des enfants qui sont emprisonnés pour les lapins, et le montant de l'amende. Puis-je la payer et les faire élargir ? Si oui, ils seront libérés demain. Je vous en prie, faites cela pour moi.

Pensez à ce que ce serait pour moi de pouvoir aider trois petits enfants. Je serais raviau delà de toute expression. S'il est possible pour moi de payer l'amende, annoncez-leur qu'ils seront délivrés demain par un ami, et demandez-leur d'être heureux et de n'en rien dire à personne.

Immédiatement à la suite de la lettre d'Oscar Wilde, le *Chronicle* en insérait une dans laquelle le gardien T. Martin protestait « contre les déclarations inexactes, faites, la veille, par le ministre de l'Intérieur en réponse à Mr Davitt », au sujet de sa révocation du Service Pénitentiaire.

En effet, le 25 mai, à la Chambre des Communes, un député irlandais, Mr Michael Davitt, avait demandé au ministre « s'il était vrai qu'un gardien de la prison de Reading avait été révoqué pour avoir donné du pain à un jeune prisonnier qu'il avait trouvé pleurant de faim dans sa cellule. » En admettant le fait, le ministre déclara que les détails donnés par l'interpellateur étaient controuvés et que la révocation était pleinement justifiée.

Deux jours plus tard, le même député posa de nouveau la question en la précisant, et le ministre maintint sa première réponse.

La lettre d'Oscar Wilde fut réimprimée en une brochure de seize pages et mise en vente au prix d'un penny, sous ce titre : Enfants en Prison et autres Cruautés de la Vie de Prison. Sur le faux-titre, les éditeurs avaient ajouté la note suivante :

Le fait qui provoqua cette lettre est un fait douloureux pour l'Angleterre chrétienne. Martin, le gardien de Reading, a été reconnu coupable de nourrir des affamés, de donner des soins à des malades, de se montrer bon et humain. Tels sont ses méfaits, en simple langage non-officiel.

Cette brochure est offerte aux gens de bon sens comme une preuve que le système pénitentiaire est contraire à tout ce qui est bienveillant et secourable. Elle décrit un

175

système déshumanisant, non seulement pour les prisonniers, mais pour tous ceux qui s'y rattachent.

Martin a été révoqué. Cela se passait en mai de l'année dernière. Il est encore sans emploi et dans la gêne. Qui veut l'aider ?

Par la suite, Martin trouva un emploi de portier au « Workhouse » de Fulham.

La seconde lettre est datée du 25 mars 1895, époque à laquelle Oscar Wilde se trouvait à Paris. Elle parut avec ce titre, ainsi disposé:

NE LISEZ PAS CECI SI VOUS VOULEZ ÊTRE HEUREUX AUJOURD'HUI

La plupart des réformes que Wilde préconisait furent incorporées dans le projet de loi que le Parlement vota.

Il semble bien que ce soit spontanément que Wilde ait adressé au *Daily Chronicle* la lettre que lui inspira la révocation du gardien Martin. Massingham, à qui j'eus l'occasion d'en parler, me confirma qu'aucun arrangement préalable n'était intervenu.

Jusqu'au 27 mai, les amis qui l'avaient accueilli à sa sortie de prison lui avaient tenu compagnie, et Wilde leur avait lu sa longue missive avant de l'expédier. Certains d'entre eux, sinon tous, doutaient qu'elle fût insérée, surtout signée de son nom, dont le bas peuple avait fait un terme injurieux.

Robert Ross avait regagné Londres, laissant son ami à l'Hôtel de la Plage, à Berneval. Après son départ, dans la soirée, Oscar lui écrit une longue lettre, inédite encore, comme celles dont nous citons plus loin des fragments:

Voici la première journée que je passe seul; et il va sans dire que ce fut une journée pénible. Je commence à me rendre compte de ma terrible position d'isolement et j'ai été rebelle et amer de cœur toute la journée. N'est-ce pas triste? Je m'imaginais que j'acceptais si bien et si simplement toutes choses, et j'ai eu des accès de rage passant sur moi comme de mordantes rafales de vent ou de tempête, gâchant les beaux épis ou ruinant les jeunes pousses. Ce sont les premières lignes que Ross reçut de Wilde après la prison. Il me les communiqua à la suite d'une conversation au cours de laquelle j'avais mis en doute la sagesse d'avoir confiné Wilde, à sa libération, dans une bourgade où la vie lui paraissait, sinon futile et mesquine, du moins une sorte de miniature, et ne pouvait l'intéresser longtemps. Et Ross termina en me disant:

— N'est-ce pas que cela explique tout ce qui est arrivé par la suite?

Ce même jour, paraissait, dans le Daily Chronicle, la lettre sur le cas du gardien Martin. En arrivant à Londres, Robert Ross en eut connaissance et adressa immédiatement un télégramme à Wilde pour l'en aviser.

Wilde reprit sa lettre inachevée, interrompue probablement par le dîner, et il ajouta:

8 h. 30 — Je viens de recevoir votre télégramme. Un homme barbu, sans doute dans un but de déguisement, surgit soudain sur une bicyclette, brandissant un télégramme bleu. Je sus qu'il venait de vous. Bien, je

suis réellement content, et j'attends l'exemplaire du journal. Je suis persuadé que c'est utile. Je pense écrire à présent mon article sur la prison pour le *Chronicle*. Ce journal s'intéresse à la réforme pénitentiaire, et cela n'aura pas l'air d'une réclame personnelle. Donnez-moi votre opinion. J'ai l'intention d'écrire à Massingham. A lire entre les lignes de votre télégramme, il me semble discerner que vous êtes content.

Lanouvelle produisit sur Wilde un effet remarquable. Tout ce qui précède, de cette longue lettre inédite, est mélancolique; un réel découragement s'y dissimule mal. Le ton est, par instants, éploré. On y sent un être déçu, dolent, désenchanté, abattu réellement. Il cherche à secouer son inertie en exprimant, avec les formes de la réitération affirmative de l'anglais, qu'il compte bien se mettre à l'œuvre. « Je pleure de douleur quand je songe combien j'ai besoin d'aide... » Et presque aussitôt il formule de bonnes résolutions : « J'espère bien faire un peu d'ouvrage en ces prochaines six semaines, de sorte que, quand vous reviendrez, je serai à même de vous lire quelque chose... » Mais,

tout de suite, il retombe dans ses doléances et ses appels à la pitié et à l'aide. Il est déjà, comme il l'a dit plus tard à André Gide, quelqu'un qui a été frappe.

Cependant, son ton est transformé dès qu'il apprend que le *Chronicle* a inséré sa prose, et ce paragraphe de sa lettre se termine sur une note spirituelle où on le retrouve tout entier:

Votre télégramme est arrivé au moment opportun. On m'avait offert du serpent pour dîner! Un serpent coupé en morceaux, dans une sauce « terre d'ombre ». J'ai expliqué que je n'étais pas un mangeur de serpents, et j'ai converti le patron. Désormais, il ne sera plus jamais servi de serpents à aucun hôte. Il devint tout à fait bouillant à ce sujet. Quelle bonne chose que je sois expert en ichtyologie!

Le surlendemain, il écrit encore à Robert Ross; le début fait certainement allusion à des divergences d'opinion:

Votre lettre est parfaitement admirable, mais ne voyez-vous pas combien j'eus raison d'écrire au *Chro*nicle? Toutes les bonnes impulsions sont bien. Si j'avais écouté quelques-uns de mes amis, je ne l'aurais jamais écrite.

J'envoie un post-scriptum — de quelque importance — à Massingham; s'il le publie, envoyez-le moi.

Je lui ai aussi demandé s'il désire mes expériences de la prison, et s'il accepte une publication simultanée avec d'autres journaux. Etant donné l'extrême longueur de ma lettre, je crois maintenant que je pourrais faire trois articles sur la vie de prison. Naturellement, une grande partie sera psychologique et introspective; l'un traitera du Christ en tant que Précurseur du Mouvement Romantique dans la Vie, ce sujet délicieux qui me fut révélé quand je me trouvai dans la compagnie de la même espèce de gens que Christ aimait, les malfaiteurs et les gueux.

Les pourparlers engagés n'aboutirent pas. Mais il est probable qu'Oscar Wilde n'aurait pas fait autre chose que de répéter les plus beaux passages de cette longue lettre qui a été publiée sous le titre de *De Profundis* (1). On trouve là, en effet, un étonnant portrait du

⁽¹⁾ Oscar Wilde: De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison par Oscar Wilde à Robert Ross, traduit par Henry-D. Davray, édition complète, « Mercure de France », 1926.

Christ, une étude admirable, pénétrante et subtile, de la vie de Jésus, de ses paroles, de ses actes, de son influence.

« Faites-moi parvenir régulièrement le *Chro-nicle* », écrit Wilde, qui termine cette lettre du 30 mai par ces mots : « Il est très bon pour moi d'être seul. Je travaille. »

Il s'adonnait surtout à une copieuse correspondance. Sa lettre du lendemain à Ross est fort longue, pleine de projets et fourmillant de traits d'esprit. Il y annonce le poème qui devait être la Ballade de la Geôle de Reading.

J'ai reçu le Chronicle, merci. Je vois que l'auteur de la lettre concernant Prince — A. 2. 11. — ne cite pas mon nom; — stupide de sa part, c'est une femme.

Quant à moi, puisque vous, poème de mes jours, êtes absent, je suis forcé de composer des vers. J'ai commencé quelque chose qui, je le crois, sera très bien.

En post-scriptum, il ajoute:

Veuillez envoyer un Chronicle à ma femme (suit l'adresse) en y marquant ma lettre, et si la seconde paraît, faites de même.

Enfin, le 3 juin, il confie son incertitude à Robert Ross:

Je crois que les gens du Chronicle sont timorés. Ils ne m'ont encore répondu sur rien.

Lorsque la seconde lettre parut, le 24 mars 1898, à l'époque où le projet de réforme pénitentiaire était soumis au Parlement, Oscar Wilde semble n'y avoir pris que peu d'intérêt.

Le 28, le *Daily Chronicle* insérait un poème de Stephen Phillipps: *The Torturers* (les Bourreaux), inspiré par la lettre de « l'Auteur de *la Ballade de la Geôle de Reading* ». Dans une lettre du 30, datée de l'Hôtel d'Alsace, rue des Beaux-Arts, Paris, Oscar Wilde dit à Robert Ross:

Combien splendide est le poème de Stephen Phillipps dans le D. C. Il démontre combien l'Imagination est plus vraie que l'Observation.

C'était fini. A part une correspondance de moins en moins abondante, Oscar Wilde n'écrivit plus rien.

POÈMES EN PROSE

L'ARTISTE

Un soir, il lui vint à l'âme le désir de façonner l'image du *Plaisir qui ne dure qu'un Moment*. Et il s'en alla par le monde pour chercher du bronze. Car il ne pouvait penser qu'en bronze.

Mais tout le bronze du monde entier avait disparu, et nulle part dans le monde entier on ne put trouver aucun bronze, que le bronze de la statue de la Douleur qui dure pour Toujours.

Or, cette statue, il l'avait lui-même de ses propres mains façonnée, et il l'avait placée sur la tombe du seul être qu'il eût aimé dans la vie. Sur la tombe de l'être défunt qu'il avait le plus aimé, il avait placé cette statue qu'il avait luimême faite, afin qu'elle fût comme un signe de l'amour humain qui ne meurt pas et un symbole de la douleur humaine qui dure pour toujours. Dans le monde entier, il n'y avait d'autre bronze que le bronze de cette statue.

Il prit cette statue qu'il avait façonnée et il la plaça dans un grand creuset et il la livra au feu.

Et du bronze de la statue de la Douleur qui dure pour Toujours, il façonna la statue du Plaisir qui ne dure qu'un Moment.

LE FAUTEUR DU BIEN

C'était la nuit et Il était seul.

Il aperçut au loin les murs d'une cité circulaire et Il marcha vers la cité.

Comme Il en approchait, Il entendit dans la cité des trépignements de joie et des rires de gaîté et le son bruyant de nombreux luths. Il frappa à la porte et l'un des gardes lui ouvrit.

Il aperçut une maison qui était de marbre et qui avait de beaux piliers de marbre en façade. La colonnade était tendue de guirlandes, et au dedans et au dehors il y avait des torches de cèdre. Et Il entra dans la maison.

Quand Il eut traversé la salle de chalcédoine

et la salle de jaspe, et qu'Il eut atteint la longue salle des festins, Il vit étendu sur une couche de pourpre marine, un homme dont la chevelure était couronnée de roses rouges et dont les lèvres étaient rouges de vin.

Il alla derrière lui, et lui toucha l'épaule et lui dit:

— Pourquoi mènes-tu cette vie?

Le jeune homme se retourna, Le reconnut, et il répondit:

— Mais... J'étais lépreux autrefois, et Tu m'as guéri. Comment vivrais-je autrement?

Il sortit de la maison et de nouveau s'en alla par les rues.

Après un peu de temps, Il vit une femme dont la face et les vêtements étaient peints et dont les pieds étaient chaussés de perles. Et, derrière elle, venait, lentement comme quelqu'un qui chasse, un jeune homme qui portait un habit de deux couleurs. Or, la face de la femme était aussi belle que la face d'une idole et les yeux du jeune homme étaient brillants de désirs.

Il les suivit promptement et toucha la main du jeune homme, et lui dit:

— Pourquoi regardes-tu cette femme et de telle sorte?

Le jeune homme se retourna et Le reconnut, et il se mit à rire et dit:

- Mais... J'étais aveugle autrefois et Tu m'as donné la vue. Que pourrais-je regarder d'autre?

Il couruten avant et toucha le vêtement peint de la femme et lui dit:

— N'y a-t-il pas d'autre voie dans laquelle marcher, hormis la voie du péché?

La femme se retourna et Le reconnut, et elle sourit et lui dit :

- Mais... Tu m'as pardonné mes péchés et la voie où je marche est une voie agréable.

Il s'en alla hors de la ville.

Quand il fut sorti de la ville, Il vit assis au bord de la route un jeune homme qui pleurait.

Il alla vers lui et toucha les longues boucles de sa chevelure et lui dit: - Pourquoi pleures-tu?

Le jeune homme leva les yeux et Le reconnut et répondit:

— Mais... J'étais mort autrefois et Tu m'as fait lever d'entre les morts : que ferais-je d'autre que de pleurer ?

LE DISCIPLE

Quand Narcisse mourut, la fontaine de son plaisir, de coupe d'eaux douces se changea en coupe de larmes amères et les Oréades vinrent pleurant à travers la forêt afin de chanter leurs chants à la fontaine et de lui apporter ainsi quelque consolation.

Quand elles virent que la source, de coupe d'eaux douces s'était changée en coupe de larmes amères, elles dénouèrent les tresses vertes de leur chevelure et pleurèrent et dirent à la source :

- Nous ne nous étonnons pas que tu déplores

de cette manière la mort de Narcisse, car il était si beau!

- Mais est-ce que Narcisse était beau ? demanda la source.
- Qui le saurait mieux que toi? répondirent les Oréades. Jamais il ne fit attention à nous, mais toi il t'a cherchée et il s'étendait sur tes bords et il abaissait ses regards vers toi et, dans le miroir de tes eaux, il mirait sa propre beauté.

Et la source répondit:

— Mais... j'aimais Narcisse, parce que, lorqu'il s'étendait sur mes rives et abaissait ses regards vers moi, dans le miroir de ses yeux je vis toujours ma propre beauté reflétée.

LE MAITRE

Lorsque l'obscurité se fut étendue sur la terre, Joseph d'Arimathie, ayant allumé une torche de bois de pin, descendit de la colline dans la vallée. Car il avait affaire dans sa maison.

Agenouillé sur les silex de la Vallée de Désolation, il vit un jeune homme qui était nu et qui pleurait. Sa chevelure avait la couleur du miel et son corps était comme une fleur blanche, mais ilavait meurtri son corps avec des épines et sur ses cheveux il avait mis des cendres comme une couronne. Celui qui avait de grands biens dit au jeune homme qui était nu et qui pleurait :

— Je ne m'étonne pas que ta douleur soit] si grande, car sûrement Celui-là était un homme juste.

Le jeune homme répondit :

— Ce n'est pas sur lui que je pleure, mais sur moi-même. Moi aussi j'ai changé l'eau en vin, et j'ai guéri les lépreux et donné la vue aux aveugles. J'ai marché sur les eaux, et de ceux qui habitent dans les tombeaux j'ai chassé les démons. J'ai nourri les affamés dans le désert où il n'y avait aucun aliment, et j'ai fait lever les morts de leurs demeures étroites, et à ma voix, et devant une grande multitude de peuple, un figuier stérile s'est desséché. Toutes ces choses que cet homme a faites, je les ai faites aussi. Et cependant ils ne m'ont pas crucifié.

LA SALLE DU JUGEMENT

Il se fit un grand silence dans la Salle du Jugement, et l'Homme comparut, nu, devant Dieu.

Dieu ouvrit le Livre de la Vie de l'homme.

Dieu dit à l'Homme:

— Ta vie a été mauvaise, et tu as été cruel envers ceux qui réclamaient ton secours, et envers ceux qui avaient besoin de ton aide tu as été amer et dur de cœur. Les pauvres ont crié vers toi et tu n'as pas écouté, et tes oreilles furent closes au cri de Mes affligés. De l'héritage des orphelins tu t'es emparé, et tu as lâché des

renards dans la vigne de ton voisin. Tu as pris le pain des enfants et tu l'as donné à manger à tes chiens, et Mes lépreux qui vivaient dans les marécages, et qui étaient en paix et Me louaient, tu les as attirés sur les grandes routes; et sur la Terre, de laquelle je t'ai créé, tu as répandu le sang innocent.

L'Homme répondit :

- J'ai vraiment fait cela.

Dieu ouvrit encore le Livre de la Vie de l'Homme.

Dieu dit à l'Homme :

— Ta vie a été mauvaise et la Beauté, que j'ai manifestée partout, fut l'objet de tes recherches; et le Bien, que j'ai caché, tu n'y as pris garde. Les murs de ta chambre étaient peints d'images, et du lit de tes abominations tu te levais au son des flûtes. Tu as élevé sept autels aux sept péchés dont j'ai porté la peine, et tu as mangé la chose qu'il ne fallait pas manger, et ton vêtement de pourpre était brodé des trois signes de la honte. Tes idoles n'étaient ni d'or, ni

d'argent qui dure, mais de chair qui périt. Tu as répandu sur leur chevelure des parfums et tu as mis des pommes de grenade dans leurs mains. Avec de l'antimoine tu as peint leurs paupières, et tu as oint leur corps avec de la myrrhe. Tu t'es prosterné jusqu'à terre devant elles et tes idoles étaient dressées à la face du soleil. Tu as montré au soleil ta honte et à la lune ta folie.

L'Homme répondit:

-J'ai vraiment fait cela.

Une troisième fois Dieu ouvrit le Livre de la Vie de l'Homme.

Dieu dit à l'Homme :

— Mauvaise a été ta vie, et pour le bien tu as rendu le mal, et pour le bienfait, le méfait. Les mains qui t'ont nourri, tu les as blessées; et les seins qui t'ont allaité, tu les as méprisés. Celui qui est venu vers toi avec de l'eau s'en est retourné altéré, et les proscrits qui la nuit t'ont caché dans leurs tentes, tu les as trahis avant l'aube. Ton ennemi qui t'épargna, tu l'as attiré

dans une embûche, et l'ami qui t'accompagnait, tu l'as vendu pour une somme d'argent. Et à ceux qui t'apportèrent l'Amour, tu as toujours donné le Désir en échange.

L'Homme répondit :

- J'ai vraiment fait cela.

Dieu ferma le Livre de la Vie de l'Homme et dit:

— Assurément je t'enverrai en Enfer. Certes, en Enfer t'enverrai-Je.

L'Homme s'écria:

- Tu ne peux pas!

Dieu dit à l'Homme:

- Pourquoi donc ne puis-Je pas t'envoyer en Enfer, et pour quelle raison ?
- Parce que j'ai toujours vécu en Enfer, répondit l'Homme.

Il se fit un grand silence dans la Salle du Jugement.

Après un instant, Dieu parla et dit à l'Homme:

- Puisque Je ne puis pas t'envoyer en Enfer,

assurément Je t'enverrai au Ciel.Certes, au Ciel t'enverrai-Je.

L'Homme répondit :

- Tu ne peux pas!

Dieu dit à l'Homme :

- Pourquoi ne puis-Je pas t'envoyer au ciel, et pour quelle raison?
- Parce que jamais, et en nul endroit, je n'ai été capable de l'imaginer, répondit l'Homme.

Et il se fit un grand silence dans la Salle du Jugement.

LE MAITRE DE SAGESSE

Dès son enfance, il avait été comme ceux qui sont pleins de la parfaite connaissance de Dieu, et même alors qu'il n'était qu'un adolescent, un bon nombre de saints, aussi bien que certaines saintes femmes qui habitaient la libre cité de sa naissance, avaient éprouvé un grand émerveillement de la grave sagesse de ses réponses.

Quand ses parents lui eurent remis la robe et l'anneau virils, il les embrassa et les quitta pour aller de par le monde afin de parler de Dieu au monde. Car nombreux étaient, dans ce tempslà, ceux qui ne connaissaient pas Dieu du tout, ou n'avaient de Lui qu'une connaissance incomplète, ou qui adoraient les faux dieux qui habitent les bosquets et n'ont aucun souci de leurs adorateurs.

Il se tourna face au soleil et se mit en chemin, marchant sans sandales, ainsi qu'il avait vu marcher les saints, et portant à sa ceinture une sacoche de cuir et une gargoulette de terre cuite.

Tout en cheminant le long de la grand'route, il était plein de la joie qui vient de la parfaite connaissance de Dieu, et sans cesse il chantait les louanges de Dieu; puis au bout de quelque temps, il parvint dans un pays étranger où il y avait de nombreuses cités.

Il traversa onze cités. Quelques-unes de ces cités étaient dans des vallées, d'autres sur les rives des grands fleuves et d'autres étaient bâties sur des collines. Dans chaque cité il trouva un disciple qui l'aima et le suivit, et de chaque cité aussi une multitude le suivit, et la connaissance de Dieu se répandit dans toute la

contrée; nombre de ceux qui la gouvernaient se convertirent et les prêtres des temples où étaient les idoles s'aperçurent que la moitié de leur gain leur échappait et que, lorsqu'ils battaient du tambour à l'heure de midi, personne, ou quelques-uns seulement apportaient des paons et des offrandes de chair, comme c'était la coutume avant sa venue.

Cependant, plus le peuple le suivait et plus grand était le nombre de ses disciples, plus grande aussi devenait sa douleur. Il ignorait pourquoi sa douleur était si grande. Car il parlait toujours de Dieu, s'inspirant de la plénitude de cette parfaite connaissance de Dieu que Dieu lui-même lui avait dispensée.

Un soir, il sortit de la onzième cité, qui était une cité d'Arménie, et ses disciples et une grande foule de peuple le suivirent; il monta sur une montagne et s'assit sur un rocher qui était sur la montagne, et ses disciples debout l'entourèrent, et la multitude s'agenouilla dans la vallée. Il courba sa tête sur ses mains et pleura, et il dit à son Ame:

- Pourquoi suis-je plein de douleur et de crainte, et pourquoi chacun de mes disciples est-il un ennemi qui marche au plein du jour ? Son Ame lui répondit:
- Dieu t'avait rempli de Sa parfaite connaissance, et tu l'as prodiguée aux autres. Tu as divisé la perle de grand prix et tu as séparé en morceaux le vêtement sans couture. Celui qui prodigue la sagesse se dépouille soi-même. Il est comme celui qui donne son trésor à un voleur. Dieu n'est-il pas plus sage que toi ? Qui es-tu, que tu révèles à d'autres le secret que Dieu t'a confié ? J'étais riche autrefois et tu m'as appauvrie. Je voyais Dieu autrefois, et maintenant tu l'as caché à mes regards.

Et il pleura de nouveau, car il savait que son Ame lui disait la vérité, qu'il avait donné aux autres la parfaite connaissance de Dieu, qu'il était comme ceux qui se cramponnent au manteau de Dieu et que sa foi l'abandonnait en proportion du nombre de ceux qui croyaient en lui. Et il se dit à lui-même:

— Je ne veux plus parler de Dieu. Celui qui prodigue la sagesse se dépouille soi-même.

Au bout de quelques heures, ses disciples s'approchèrent et se prosternèrent sur le sol et lui dirent :

— Maître, parle-nous de Dieu, car tu possèdes la parfaite connaissance de Dieu, et nul homme que toi ne la possède.

Il leur répondit:

— Je vous parlerai de toutes les choses qui sont dans le ciel et sur la terre, mais de Dieu je ne veux plus vous parler. Ni maintenant, ni à aucun autre moment ne vous parlerai-je de Dieu.

Ils furent courroucés contre lui et lui dirent :

— Tu nous as menés dans le désert pour que nous puissions t'entendre. Vas-tu nous renvoyer affamés, et aussi la grande multitude que tu as fait te suivre?

Il leur répondit:

— Je ne vous parlerai pas de Dieu.

La multitude murmura contre lui et lui dit:

— Tu nous as menés dans le désert, et tu ne nous as donné aucune nourriture. Parle-nous de Dieu et cela nous suffira.

Mais il ne leur répliqua pas un mot, car il savait que s'il leur parlait de Dieu, il dilapiderait son trésor.

Ses disciples s'éloignèrent tristement, et la multitude du peuple retourna à ses demeures et beaucoup moururent en chemin.

Quand il fut seul, il se leva, se tourna face à la lune et chemina pendant sept lunes, sans adresser la parole ni sans répondre à aucun être humain. Au déclin de la septième lune, il parvint à ce désert qui est le désert de la Grande Rivière. Ayant trouvé une caverne qu'habita jadis un Centaure, il se tressa une natte de roseau sur laquelle il put se coucher et il se fit ermite. Chaque jour, l'Ermite louait Dieu d'avoir permis qu'il gardât un peu de Sa connaissance et de Sa merveilleuse grandeur.

Or, un soir que l'Ermite était assis au seuil de la caverne dont il avait fait sa demeure, il aperçut un jeune homme, au visage beau et méchant, qui passa, en piètre accoutrement, et les mains vides. Chaque soir, les mains vides, le jeune homme passait, et chaque matin il revenait les mains chargées de pourpre et de perles. Car c'était un brigand qui détroussait les caravanes des marchands.

L'Ermite le regardait avec compassion, mais il ne lui adressait pas la parole, car il savait que quiconque profère une parole perd sa foi.

Un matin qu'il revenait les mains pleines de pourpre et de perles, le jeune homme s'arrêta, fronça les sourcils, et, frappant du pied le sable, il dit à l'Ermite:

— Pourquoi me regardes-tu toujours de cette façon quand je passe? Qu'est cela que je vois dans tes yeux? Car aucun homme jusqu'ici ne m'a regardé de cette manière, et cela m'importune et m'irrite.

L'Ermite lui répondit :

— Ce que tu vois dans mes yeux est la pitié. C'est la pitié qui te contemple avec les regards de mes yeux.

Le jeune homme eut un rire de mépris, et, d'une voix acerbe, il cria à l'Ermite:

- J'ai de la pourpre et des perles dans mes mains et tu n'as qu'une natte de roseau pour t'étendre. Quelle pitié aurais-tu de moi? Et sous quel prétexte éprouves-tu cette pitié?
- J'ai pitié de toi, répondit l'Ermite, parce que tu n'as pas la connaissance de Dieu.
- Est-ce une chose précieuse, cette connaissance de Dieu? — demanda le jeune homme en s'approchant jusqu'à l'entrée de la caverne.
- Elle est plus précieuse que toute la pourpre et que toutes les perles du monde, — répondit l'Ermite.
- Et tu la possèdes? s'enquit le jeune homme en s'avançant plus près encore.
- Jadis, en vérité, répondit l'Ermite, j'ai possédé la parfaite connaissance de Dieu,
 mais par ma sottise je m'en suis démuni et l'ai

partagée parmi les autres. Pourtant, ce qu'il m'en reste maintenant même est plus précieux que la pourpre et les perles.

Quand le jeune Brigand entendit cela, il jeta la pourpre et les perles qu'il portait dans ses mains et tirant un cimeterre aiguisé, il dit à l'Ermite:

— Donne-moi tout de suite cette connaissance de Dieu que tu possèdes, ou je vais sûrement te mettre à mort. Qui m'empêcherait d'occire quiconque a un trésor plus grand que le mien?

L'Ermite ouvrit les bras et dit:

— Ne vaut-il pas mieux pour moi d'être dépêché jusqu'aux plus lointaines demeures de Dieu pour y célébrer Ses louanges que de vivre en ce monde sans plus posséder Sa connaissance? Donne-moi la mort si c'est ton désir, mais je ne te livrerai pas ma connaissance de Dieu.

Le jeune Brigand s'agenouilla et le supplia, mais l'Ermite ne voulut pas lui parler de Dieu ni lui donner son trésor. Alors le jeune Brigand se releva et dit à l'Ermite:

— Qu'il en soit comme tu le veux, Quant à moi, je vais aller à la Cité des Sept Péchés, qui n'est qu'à trois journées d'ici, et pour ma pourpre ils me donneront du plaisir, et pour mes perles ils me vendront de la joie.

Il ramassa la pourpre et les perles et s'éloigna rapidement.

L'Ermite l'appela et se mit à le suivre et à le supplier. Pendant trois jours, il suivit, sur la route, le jeune Brigand et l'adjura de revenir et de ne pas entrer dans la Cité des Sept Péchés.

De temps en temps, le jeune Brigand se retournait vers l'Ermite, et il l'appelait et lui disait:

— Veux-tu me donner cette connaissance de Dieu qui est plus précieuse que la pourpre et les perles ? Si tu consens à me la donner, je n'entrerai pas dans la Cité.

Toujours l'Ermite répondait :

- Tout ce que j'ai, je te le donnerai, à part

cette seule chose. Car, cette seule chose, il n'est pas légitime que je te la donne.

Au crépuscule du troisième jour, ils arrivèrent auprès des grandes portes éclatantes de la Cité des Sept Péchés. De la Cité parvenait la rumeur d'une profusion de rires.

Le jeune Brigand y répondit par ses rires et il leva le bras pour soulever le heurtoir de la porte. Comme il faisait ce geste, l'Ermite courut vers lui et le saisit par les pans de son manteau, et il lui dit:

— Etends tes mains, pose tes bras autour de mon cou, place ton oreille contre mes lèvres et je vais te donner ce qui me reste de la connaissance de Dieu.

Le jeune Brigand s'arrêta.

Et quand il lui eut imparti sa connaissance de Dieu, l'Ermite se laissa choir sur le sol et pleura ; de grandes ténèbres lui cachèrent la Cité et le jeune Brigand, de sorte qu'il ne les vit plus.

Tandis qu'il gisait là, pleurant, il sentit au-

près de lui la présence de Quelqu'un. Et Celui qui était là, debout, avait des pieds d'airain et sa chevelure était comme de la fine laine.

Il releva l'Ermite et lui dit:

— Jusqu'à ce moment, tu avais la parfaite connaissance de Dieu, à présent tu posséderas le parfait amour de Dieu. Pourquoi donc pleures-tu?

Et il lui donna un baiser.

QUELQUES « POÈMES EN PROSE »
INÉDITS

Les seuls « Poèmes en Prose » qu'Oscar Wilde ait rédigés, après les avoir maintes fois contés, parurent dans le numéro de juillet 1894 de la Fortnightly Review que dirigeait alors Frank Harris.

Gependant deux d'entre eux avaient été publiés déjà dans un périodique peu connu, The Spirit Lamp, dont le numéro du 17 février 1893 contient « La Salle du Jugement », et le numéro de juin « Le Disciple ».

La série devait être continuée, écrit Robert Ross, dans la préface du recueil d'Essays and Lectures où se trouve le texte anglais des « Poèmes en Prose ». C'est à table, au cours de la conversation, qu'Oscar Wilde improvisait ces apologues. Ils étaient inspirés en général par quelque remarque fortuite d'un convive, ou

Wilde les imaginait d'après quelque phrase retenue d'une lecture de la journée. « Ceux qui les entendirent de ses lèvres, observe Robert Ross, éprouveront toujours une déception à les lire. A les transcrire, il les surchargeait d'ornements, et certains de ses amis n'hésitèrent pas à lui faire personnellement cette critique. Encore qu'il affectât d'en paraître ennuyé, je ne crois pas que cela l'empêcha de rédiger les autres, qui malheureusement n'existent plus que dans la mémoire de ses amis. »

Dans son émouvant In Memoriam, André Gide relate quelques Poèmes tels qu'il les entendit. Leur forme parlée diffère curieusement de la version rédigée par l'auteur.

La brochure de Gide contient ainsi: le Disciple (p. 16), le Mattre (p. 20), le Fauteur du Bien (p. 22), la Salle du Jugement (p. 24), l'Artiste (p. 26), — qui parurent tous dans la Revue Blanche, d'après le texte de la Fortnightly Review, — et enfin le Poète (p. 18), que Wilde ne fixa jamais par écrit. Voici comment Gide le rapporte:

Il y avait un jour un homme que dans son village on aimait parce qu'il racontait des histoires. Tous les matins, il sortait du village, et quand le soir il y rentrait, tous les travailleurs du village, après avoir peiné tout le jour, s'assemblaient tout autour de lui et disaient :

— Allons! raconte! Qu'est-ce, que tu as vu aujourd'hui?

Il racontait:

- J'ai vu dans la forêt un faune qui jouait de la flûte et faisait danser une ronde de petits sylvains.
- Raconte encore : qu'as-tu vu? disaient les hommes.
- Quand je suis arrivé sur le bord de la mer, j'ai vu trois sirènes, au bord des vagues, et qui peignaient avec un peigne d'or leurs cheveux verts.

Et les hommes l'aimaient parce qu'il leur racontait des histoires.

Un matin, il quitta, comme tous les matins, son village, mais quand il arriva sur le bord de la mer, voici qu'il aperçut trois sirènes au bord des vagues, et qui peignaient avec un peigne d'or leurs cheveux verts. Et comme il continuait sa promenade, il vit, arrivant près du bois, un

faune qui jouait de la flûte à une ronde de sylvains... Ce soir-là, quand il rentra dans son village et qu'on lui demanda comme les autres soirs:

— Allons! raconte! Qu'as-tu vu?

Il répondit:

- Je n'ai rien vu.

Voici maintenant le même apologue tel que l'a rédigé Miss Aimée Lowther, à qui Wilde le conta alors qu'elle était enfant:

Le poète vivait dans la campagne parmi les prés et les bois. Mais chaque matin, il se rendait à la grande ville qui est située à maintes lieues par delà les collines, dans la brume bleue. Chaque soir, il en revenait. Au crépuscule, les enfants, les hommes et les femmes se rassemblaient autour de lui et l'écoutaient raconter toutes les choses merveilleuses qu'il avait vues, ce jour-là, dans les bois, sur les rives, et sur les pentes des collines.

Il leur disait que de petits faunes bruns ve-

naient l'épier entre les branchages verts; que des néréides aux longues boucles vertes montaient hors des eaux du lac et lui chantaient leurs chants en s'accompagnant sur la harpe.

Il leur faisait des descriptions merveilleuses des tableaux fabuleux que son esprit créait, car il était plein de prestigieuses inventions.

Mais un jour qu'il revenait de la grande ville, le poète aperçut réellement les petits faunes bruns qui l'épiaient entre les feuillages. Quand il parvint au bord du lac, les néréides à la chevelure verte surgirent vraiment hors du miroir des eaux, et il entendit vraiment leurs voix et leurs harpes.

Quand il arriva au sommet de la colline, il vit un centaure puissant qui se mit à rire et s'éloigna au galop dans un nuage de poussière.

Ce soir-là, les enfants, les hommes et les femmes s'assemblèrent comme chaque jour pour écouter les récits surprenants qu'ils attendaient de lui. Mais le poète leur dit: — Je n'ai rien à vous raconter, car, aujourd'hui, je n'ai rien vu.

*

Wilde se répétait volontiers et il menait la conversation avec un art qui lui permettait de placer ces contes très naturellement en apparence. L'auditeur pouvait avoir l'illusion qu'ils étaient improvisés à son intention. Même quand on les connaissait, on les réentendait avec un nouveau plaisir. Rien de plus amusant que la dextérité avec laquelle Wilde provoquait le prétexte de les dire; chaque fois il les agrémentait de variantes imprévues, dès le début souvent, si bien qu'on s'attendait à une nouvelle histoire.

L'apologue du Disciple était un de ses favoris; il le conta en français à Gide en 1891, et, deux ans plus tard, il le répétait au cours d'un déjeuner auquel Frank Harris avait convié quelques amis « pour rencontrer Mr. Oscar Wilde et entendre une nouvelle histoire ». Voici les termes dans lesquels la relate Frank Harris (1):

Quand Narcisse mourut, les Fleurs des champs furent navrées de chagrin, et demandèrent à la Source des gouttes d'eau pour le pleurer.

- Si toutes mes gouttes d'eau étaient des larmes, — répondit la Source, — je n'en aurais pas assez moi-même pour le pleurer, car je l'aimais.
- Il était impossible de ne pas aimer Narcisse, tant il était beau, — dirent les Fleurs.
 - Etait-il beau? demanda la Source.
- Qui le saurait mieux que toi? Chaque jour, accoudé au bord de ton onde, il mirait sa beauté dans tes eaux.
- Si je l'aimais, répliqua la Source, c'est que, lorsqu'il se penchait sur moi, je voyais dans ses yeux le reflet de ma beauté.

On trouvera plus haut (page 193) la forme qu'elle prit sous la plume de l'auteur, pour paraître dans la Fort-nightly Review.

⁽¹⁾ Oscar Wilde: Sa Vie et ses Confessions, par Frank Harris, traduit par Henry-D. Davray et M. Vernon, Mercure de France.

*

Je ne crois pas qu'après son emprisonnement, il en ait inventé d'autres; du moins, dans les maintes occasions où je me trouvai en sa compagnie, avec des convives qui lui plaisaient, je ne l'entendis jamais que répéter, plus ou moins modifiés, raccourcis ou allongés, les contes que je connaissais.

Laurence Housman a raconté, en des pages charmantes, intitulées *Echo de Paris*, le souvenir qu'il a gardé de quelques heures passées avec Oscar Wilde, à Paris, en 1899.

C'était au retour d'un voyage qu'Housman venait de faire en Italie. Il me pria de lui ménager une rencontre avec « Sebastian Melmoth », qui accepta volontiers une invitation à dîner. Les deux écrivains ne se connaissaient guère que par correspondance, mais Wilde appréciait grandement le talent du jeune poète qui était aussi un illustrateur original de livres et un romancier. A sa sortie de prison, Wilde avait reçu de luiun volume récemment paru, et ce témoignage de sympathie l'avait

touché; du reste, Housman avait continué par la suite à lui adresser chacun de ses nouveaux ouvrages. « C'est comme un monologue d'outre-tombe, écrit Laurence Housman, que je rapporte la conversation de ce jour-là. » Bien que les autres convives placent parfois un mot ou une phrase, c'est bien d'un monologue qu'il s'agit, car, avec ce don merveilleux qu'il possédait de « se charmer lui-même en charmant les autres », Oscar Wilde fut, ce soir-là, particulièrement inspiré. Ce fut une suite de paradoxes malicieux, d'opinions fantaisistes, d'anecdotes et de traits d'esprit. Naturellement, il fit naître le prétexte de placer les deux contes qui suivent :

Dans les Enfers, parmi la troupe brillante qu'on est toujours sûr d'y trouver, d'amants, de belles dames, de savants, de poètes et d'astrologues, parmi l'incessant va-et-vient des damnés anxieux de s'affranchir du tourment de leur âme, une femme se tenait à l'écart, le visage illuminé d'un sourire.

— Qui est cette femme ? — s'enquit un nouveau venu, frappé par ce visage extasié dont il ne savait interpréter l'expression. — Cette femme aux souples membres d'ivoire, à la longue chevelure enveloppant ses bras, jusqu'à ses mains croisées sur ses genoux. Elle est la seule âme de qui les regards sont sans cesse tournés vers en haut. Quel secret a-t-elle laissé dans l'autre monde?

Il avait à peine parlé qu'un homme, qui tenait à la main une couronne de laurier fané, se hâta de répondre:

— Jadis, sur la terre, cette femme était une grande artiste et sa voix était comme les étoiles filantes dans un ciel clair. Quand son heure fut venue, Dieu jugea que cette voix était trop belle pour mourir et il la lança parmi la musique éternelle des sphères... Cette femme ne cesse de l'entendre, et se souvenant que ce fut sa voix, elle continue à partager le plaisir que Dieu y prend. Ne lui adressez pas la parole, car elle se croit au ciel.

Quand l'homme à la couronne fanée se tut, un autre parla:

— Ce n'est pas là l'histoire de cette femme.

Sur la terre, un poète en fit l'unique objet de ses chants et le nom qu'il célébra retentit éternellement sur les lèvres des hommes. C'est pourquoi elle tend l'oreille maintenant pour entendre sa louange dans toutes les langues du monde. Telle est sa véritable histoire.

- Et le poète ? demanda le nouveau venu.— L'aimait-elle ?
- Si peu qu'il la rencontre tous les jours et qu'elle ne le reconnaît pas.
 - Et lui, la reconnaît-il?
- Lui, fit l'autre, avec un rire, c'est celui qui vient de nous raconter l'histoire de sa voix, et qui continue ici à répéter les fables qu'il inventait sur elle quand ils étaient tous deux au nombre des vivants.

Mais le nouveau venu répliqua:

— Qu'importe que l'histoire du poète soit imaginaire si elle donne du bonheur à une âme des Enfers!

Il est aisé de reconnaître là un des paradoxes favoris de Wilde; pour le poète, l'imagination constitue la réalité véritable. L'art, méprisé des hommes, n'est apprécié qu'au ciel, — ou plutôt en Enfer, Il est toujours possible de prier, mais la réponse est impossible; autrement, c'est une simple correspondance : c'est pourquoi une prière ne doit jamais être exaucée. Combien alors il faut de foi pour prier!

Le second « poème en prose » a pour titre: « L'homme qui avait vendu son âme. »

Passant par les rues d'une vaste cité, un voyageur rencontra un homme dont le visage révélait un chagrin insondable. Le voyageur, curieux des secrets du cœur humain, l'arrêta et lui dit:

- Quelle est cette affliction que tu portes aux regards de tous les hommes, si évidente que tu ne peux la dissimuler, et si profonde cependant qu'on n'en peut deviner la cause?
- Ce n'est pas moi qui suis si grandement affligé, répondit l'homme. C'est mon âme, dont je ne peux me délivrer. Mon âme est plus douloureuse à endurer que la mort, car elle me hait et je la hais.

- Si tu veux me vendre ton âme, tu en seras délivré, proposa le voyageur.
- Comment puis-je te vendre mon âme? questionna l'autre.
- Tu n'as qu'à accepter de me céder ton âme en échange de son prix exact, et à mon ordre elle me suivra. Mais chaque âme a son prix, et ce n'est qu'à ce prix-là qu'il est possible d'en trafiquer.
- A quel prix te vendrai-je cette chose horrible qu'est mon âme?
- Quand un homme vend son âme, répondit le voyageur, il est semblable à celui qui trahit son maître, et le prix de son âme ne peut être que trente pièces d'argent. Mais ensuite, si elle passe en d'autres mains, sa valeur diminue, car les hommes attachent peu de valeur aux âmes de leurs semblables.

Ainsi donc, l'homme affligé vendit son âme pour trente deniers au voyageur qui s'en alla et l'emporta.

Bientôt, l'homme qui n'avait plus d'âme

s'aperçut qu'il ne pouvait plus commettre de péché. Bien qu'il tendît vers lui des mains suppliantes, le péché se détournait :

— Pourquoi viendrais-je à toi, tu n'as plus d'âme. Quel profit peut m'offrir un homme qui n'a plus d'âme?

L'homme sans âme se sentit devenir de plus en plus malheureux. Ses mains restaient propres au contact de la souillure; son cœur restait pur en convoitant la corruption, et ses lèvres assoiffées de flammes ardentes restaient fraîches. Un grand désir de recouvrer son âme s'empara de lui, et il partit à travers le monde à la recherche du voyageur à qui il l'avait vendue, afin de la lui racheter et de connaître à nouveau dans son corps le goût du péché.

Au bout d'un long temps, le voyageur le rencontra, et entendant sa requête, il éclata de rire:

— Je me lassai vite de ton âme et je la revendis à un juif pour beaucoup moins que je ne t'en avais donné.

- Ah! s'écria l'homme, si tu étais venu à moi, je te l'aurais payée bien plus cher!
 Mais le voyayeur répondit :
- Tu ne l'aurais pu, car une âme ne peut être vendue ou achetée qu'à son juste prix. La tienne avait perdu une grande part de sa valeur avec moi; aussi, voulant m'en débarrasser, l'ai-je cédée pour une somme infiniment moindre que celle que je te versai.

L'homme se remit en marche, errant sur la face de la terre pour retrouver son âme. Un jour, épuisé de fatigue, il s'était assis sur la place du marché d'une grande ville. Une femme qui passait le dévisagea et lui demanda :

- O étranger! Pourquoi es-tu si triste? Je ne vois aucune raison pour une telle tristesse.
- Je suis triste parce que je n'ai plus d'âme; je suis à sa recherche.
- L'autre soir, dit la femme, j'ai acheté une âme qui avait passé par tant de mains que je l'ai eue à vil prix. A vrai dire, je l'ai payée d'un refrain de chanson, et une âme ne peut être

achetée qu'à son juste prix. Comment ferai-je pour te la revendre, car qu'est-ce qui vaut moins qu'un refrain? Et c'était bien un pauvre refrain que j'ai chanté, en buvant une coupe de vin avec l'homme qui me l'a vendue.

- C'est mon âme, s'écria l'autre. Vendsla moi et je te donnerai tout ce que je possède.
- Hélas! répondit la femme, quel prix moindre qu'un refrain puis-je t'en demander?

L'homme sans âme posa l'oreille contre le sein de la femme, et il perçut les appels de son âme qui implorait de retrouver le corps d'où elle était partie.

— J'en suis sûr! — s'écria l'homme. — C'est bien mon âme. Si tu veux me la vendre, je te donnerai mon corps, qui vaut moins qu'un refrain de tes lèvres.

La femme lui rendit son âme en échange de son corps. Mais dès qu'il l'eut reçue, il se dressa, plein d'effroi :

— Qu'as-tu fait ? Quelle est cette chose abominable qui s'est emparée de moi ? Ce n'est certainement pas mon âme que tu m'as cédé! La femme éclata de rire, et lui dit:

— Avant d'être vendue en captivité, ton âme était libre dans ton corps libre. Ne peux-tu la reconnaître à son retour du marché aux esclaves? La charité de ton âme est plus grande que la tienne, puisqu'elle t'a reconnu et a voulu revenir à toi, bien que tu aies enchaîné ton corps à la plus abjecte servitude!

C'est ainsi que l'homme dut, au prix de son corps, racheter l'âme qu'il avait vendue pour trente deniers d'argent.

*

Dans une des quatre lettres écrites de la prison à Robert Ross, qui préfacent De Profundis, Oscar Wilde dit qu'il aperçoit, par-dessus la muraille, quelques pauvres arbres, noircis de suie, « qui se couvrent de bourgeons d'un vert presque aigu », et il ajoute : « Je

sais bien ce qui leur arrive : ils trouvent leur expression. »

De même que ce que l'on peut trouver de doctrine dans les paroles du Christ est exprimé par images et sous forme de paraboles, Oscar Wilde trouve peut-être son expression la plus parfaite par le moyen de ses apologues. Il est vraiment dommage qu'un si grand nombre en soit irrémédiablement perdu. Cependant, cette forme d'expression ne doit-elle pas rester verbale? Certes, les paraboles du Christ sont | émouvantes à la lecture, et la sagesse de ses aphorismes reste profondément impressionnante, mais il est certain que le « Fils de l'Homme », ou le « Fils de Dieu », exerçait son influence surtout par son prestige et son ascendant personnel. Tout ce qu'Oscar Wilde en dit dans De Profundis démontre que la vie et la personne du Christ le fascinaient étrangement. Plusieurs de ses « Poèmes en Prose » ont pour sujet le Christ. Il semble que Wilde se mettait à sa place et qu'il lui prêtait des propos qui étaient les siens, empreints du plus pur paganisme.

Est-ce cette familiarité avec l'existence de Jésus-Christ qui donna à Wilde l'extraordinaire pressentiment de la catastrophe vers laquelle il allait?

Mais si la multitude suivait le « Fils de l'Homme » pour entendre de ses lèvres les Paraboles et les Béatitudes, Wilde exerçait plus volontiers sa séduction sur des auditeurs de choix, et tous n'obtenaient pas de lui la même qualité de conversation. Il ne déployait tout son talent que devant ceux qui savaient écouter, et dont il était sûr qu'ils le comprenaient. Il lui fallait aussi le cadre, le milieu, — la mise en train d'un repas aux mets excellents, aux vins de choix, avec l'élégance du linge, de l'argenterie, des cristaux, de la porcelaine; avec les fleurs et la lumière. Alors, il devenait le conteur incomparable: sa voix avait des intonations inouïes; ses silences, ses sourires, ses éclats de rire, ses gestes et ses attitudes prenaient une signification extraordinaire; ses yeux avaient une vivacité incroyable et son lourd visage paraissait rayonnant.

*

Malgré les hésitations voulues, une affectation de chercher ses mots, pour leur ajouter plus de poids, il possédait admirablement notre langue, dans laquelle son vocabulaire était étonnamment étendu. Il employait volontiers les mots anglais d'origine française, ceux qui avaient gardé, avec l'orthographe ancienne, leur sens primitif, sens souvent perdu ou modifié en français, sens étymologique qui trompe si souvent le traducteur inexpert. Et puis il y avait sa voix, et ses silences, et son rire indescriptible, qui procédait parfois du gloussement; et les expressions de son visage, et le regard questionneur, souvent génant, qui poussait à se demander jusqu'à quel point le conteur ne se moquait pas du monde.

Oui, certes, il les a répétés maintes fois, ses contes, les variant suivant les circonstances, et surtout selon la personnalité de l'auditeur. « Ceux qui l'ont entendu parler trouvent décevant de le lire », dit André Gide, et c'est infiniment vrai. C'est peut-être pourquoi il ne se pressait pas de donner à ses contes la forme définitive de l'écriture, et pourquoi aussi il répétait plus volontiers ceux d'entre eux qu'il n'avait pas imprimés.

— Les traducteurs, — lui dis-je un jour, — peuvent se comparer aux graveurs dont l'art ne saurait rendre les couleurs du tableau qu'ils reproduisent.

— Ne sont-ils pas plutôt comparables aux acteurs? — répliqua Wilde. — Je vais vous dire une histoire làdessus.

Il y avait une fois une grande actrice. Elle avait connu des triomphes inouïs, et ses admirateurs étaient une multitude.

Pendant longtemps, l'ivresse de cette gloire et de cette adoration lui déroba la vue des autres choses, de sorte qu'elle n'en désira aucune.

Un jour, cependant, elle rencontra un homme qu'elle aima de toute son âme. Dès lors, ni son art, ni ses triomphes, ni l'encens de ses adorateurs ne comptèrent plus pour rien. Elle ne vécut plus que pour son amour. Malgré cela, l'homme qu'elle aimait était dévoré d'un étrange tourment : il devint jaloux du public dont l'actrice ne se souciait plus.

Il lui demanda de renoncer à sa carrière et d'abandonner pour toujours le théâtre. Elle y consentit volontiers, disant:

- L'amour est meilleur que l'art, meilleur que la gloire, meilleur que la vie elle-même.

Le temps passa, et l'amour de l'homme s'affaiblit peu à peu, et la femme qui avait renoncé à tout pour cet amour le comprit.

Elle frissonna, comme si elle avait senti tomber sur ses épaules la brume glacée du soir. Elle se sentit comme enveloppée dans le linceul gris du désespoir.

Mais elle était vaillante et forte, et elle affronta sans fléchir sa stupeur. Elle sut que l'heure était fatale et que de son courage dépendait le sort de son existence. La cruelle clairvoyance lui déchirait le cœur.

Elle avait sacrifié sa carrière à son amour, et l'amour maintenant la désertait. Si elle ne parvenait pas à raviver la lueur qui s'éteignait, elle n'avait plus que sa douleur au milieu des ruines de sa vie.

Or, cette femme qui avait été une grande actrice comprit que son art ne pouvait lui être ni un secours ni une inspiration. Il était pour elle, au contraire, une entrave. Il lui manquait les idées et les mots des auteurs, les indications du metteur en scène. Maintenant qu'il lui fallait penser et agir pour elle-même, elle demeurait impuissante, comme un enfant.

Le temps passait, et la nécessité d'agir devenait plus urgente. Un jour, où le désespoir alourdissait son cœur, un homme vint la voir. Il avait dirigé autrefois le théâtre où elle avait connu ses triomphes et il lui offrit de jouer d'emblée, dans un drame nouveau, un rôle qui lui vaudrait un grand succès. Mais comment feindrait-elle des sentiments d'emprunt quand la douleur la torturait? Elle refusa.

Pourtant l'homme s'obstina ; de guerre lasse, elle consentit à lire le drame, et elle s'aperçut que la tragédie de la pièce était la tragédie même de sa vie.

Quelques heures plus tard, elle joua le rôle devant un public immense.

Sa ferveur atteignit au génie. Jamais encore elle n'avait joué avec autant d'âme que ce soirlà, et les applaudissements des spectateurs furent comme un tonnerre incessant.

Quand tout fut fini, elle regagna sa maison, accablée de fatigue et de tristesse, étourdie encore des acclamations de la foule. Mais son cœur était faible et vide.

En entrant chez elle, les bras pleins de fleurs,

elle aperçut la table du souper avec ses deux couverts; et elle se souvint que l'instant était venu qui décidait de son destin.

L'homme qu'elle avait aimé entra soudain, et, empressé, s'enquit:

- Suis-je à l'heure ?

Elle leva les yeux vers la pendule et répondit:

- Oui, mais trop tard, cependant.

Une autre fois, au moment des liqueurs, dans un restaurant des Champs-Elysées, en plein air, par une chaude soirée, il conta aux convives l'histoire de Naboth et de Jézabel, qu'il prononçait curieusement, le J devenant une sorte de diphtongue Yi: Yizabel.

De la terrasse de marbre, la reine contemplait le riant paysage autour de son palais.

Les deux tresses rousses de sa chevelure encadraient la pâleur de son visage. Une robe tissée d'or enveloppait son corps souple. Comme des serpents verts, des joyaux d'émeraude scintillaient aux lueurs du couchant. Des gemmes encerclaient les doigts de ses longues mains blanches, et, dans sa beauté resplendissante, elle semblait une idole somptueuse.

Elle poussa un profond soupir et le roi Achab lui demanda:

— O Reine de Beauté, pourquoi soupires-tu? Est-il quelque chose sur la terre et sous les cieux que tu n'aies pas et que ton cœur désire? Ne possèdes-tu pas tout ce que l'or peut acheter de ce que l'homme fait du labeur de ses mains? S'il est quelque chose encore que ton âme souhaite, ne suis-je pas là pour te le donner, moi, roi de Syrie, qui suis ton esclave?

D'une voix lente et languide, la reine parla, comme lasse d'une intolérable fatigue et mortellement triste de la satiété des désirs accomplis:

— O Roi, il est vrai que j'ai tout ce que peut donner la terre : l'or, les gemmes, les tuniques d'argent, les manteaux de pourpre, les palais de marbre pleins de danseuses et d'esclaves. Oui, j'ai tout cela. J'ai aussi les jardins de palmes, les parterres de roses, les bosquets d'orangers au parfum qui enivre à l'heure lourde de midi. Oui, les chameaux au pas cadencé traversent le désert, chargés de parfums et de trésors pour mes délices. Ma beauté me donne la toute-puissance et tous les hommes sont mes esclaves, et toi-même, ô Roi, tu te prosternes devant moi dans la poussière, bien que tu sois Achab, monarque de Syrie. Mais à la porte de mon palais s'étend une vigne au feuillage vert, où les colombes se nichent, et elle appartient à un autre. Voilà pourquoi je soupire.

— Ne soupire plus, ô Jézabel, — répondit Achab, — car certainement la vigne au feuillage vert où nichent les colombes sera tienne. C'est la vigne de Naboth, qui est mon porte-étendard, et l'ami le plus cher à mon cœur, car, par deux fois, il a sauvé ma vie.

Et il envoya quérir Naboth le Syrien.

Naboth était un jeune homme de vingt ans, beau de visage et de belle prestance.

Le roi lui dit :

- La reine désire posséder ta vigne. Je la cou-

vrirai donc de pièces d'or et de pierres précieuses que tu emporteras au pays de ta naissance. Et quoi que ce soit d'autre que tu exiges en richesses ou en honneurs, tu l'auras, car la reine désire posséder ta vigne.

— O Roi, — répondit Naboth, — ma vigne fut la vigne de mes pères, et c'est tout ce que j'héritai d'eux ; je ne saurais m'en séparer, même pour tous les trésors du monde.

Alors, la reine Jézabel parla, d'une voix caressante et douce comme la brise d'été dans l'air du soir.

— O Roi, — dit-elle, — sa vigne est à lui et ne doit pas lui être enlevée, souffre qu'il aille en paix.

Le roi s'en alla et Naboth le suivit.

Mais plus tard, le même jour, Jézabel fit appeler Naboth qui parut devant elle. Elle lui dit:

- Viens t'asseoir auprès de moi sur ce trône d'or et d'ivoire.
 - O Reine, répondit Naboth, ce trône

d'or et d'ivoire est celui d'Achab, monarque de Syrie, et seul le roi peut s'y asseoir à côté de toi.

— Je suis Jézabel, la Reine, et je t'ordonne de t'y asseoir.

Et il s'assit auprès d'elle sur le trône d'ivoire et d'or.

Alors la Reine dit à Naboth:

- Vide cette coupe taillée dans une seule améthyste.
- C'est la coupe d'Achab, roi de Syrie, répondit Naboth, - et nul que le Roi n'y peut boire.
- Je suis Jézabel, la Reine, et je te commande de boire dans cette coupe.

Et Naboth vida la coupe taillée dans une seule améthyste.

- Je suis très belle, reprit la Reine. Nulle femme n'est aussi belle que moi. Prends mes lèvres.
- Tu es l'épouse d'Achab, souverain de Syrie, répliqua Naboth. Nul que le Roi ne peut prendre tes lèvres.

— Je suis Jézabel, la Reine, et tu auras mes lèvres.

Elle noua ses bras autour du cou du jeune homme, de sorte qu'il ne pût s'en aller. Puis, elle appela à haute voix:

- Achab! Achab!

Le roi entendit et accourut pour voir les lèvres de Naboth sur celles de la Reine. Affolé de rage, il transperça de sa lance le corps de Naboth le Syrien, de qui le sang rougit les dalles de marbre, et qui mourut.

Quand le roi vit, gisant ensanglanté, son ami le plus cher qu'il avait tué de sa main, sa fureur l'abandonna et son cœur déborda de remords et l'angoisse étreignit son âme.

— O Naboth, ami le plus cher à mon cœur, qui deux fois m'as sauvé la vie, t'ai-je donc donné la mort de mes propres mains, et le sang qui les tache est-il donc le sang de ton jeune cœur? Que ne puis-je faire que ce soit le mien, et que je sois gisant ensanglanté à ta place sur ces dalles!

Ses lamentations emplissaient les salles du palais et son affliction lui torturait l'âme.

Mais la reine Jézabel sourit d'un sourire étrange et tendre. D'une voix caressante et douce comme la brise d'été dans l'air du soir, elle dit à Achab:

— O Roi, tes lamentations sont vaines et tes larmes superflues. Bien plutôt devrais-tu te réjouir, car la vigne au feuillage vert où nichent les colombes est à moi maintenant.

Dans le recueil dont elle a fait imprimer quelques exemplaires, Miss Aimée Lowther a relaté encore l'anecdote de « Simon de Cyrène », qui, par sa brièveté et sa large signification, peut compter certainement parmi les plus beaux « poèmes en prose » d'Oscar Wilde. Elle se place dans ce qui aurait pu être le cycle des histoires inspirées par la vie de Jésus-Christ.

La tête basse et le dos patient, le vieillard demeurait sur son escabeau, les oreilles assourdies des futiles récriminations de son épouse.

Sans répit, l'acariâtre vieille grommelait les mêmes reproches :

- Stupide barbon, pourquoi as-tu perdu ton temps à flâner en chemin? Ton père, et le père de ton père, et tous avant eux, ont été gardiens à la porte du Temple. Si tu avais été plus prompt quand on t'a envoyé chercher, tu aurais été, certainement, nommé toi aussi gardien à la porte du Temple. Mais à présent on a choisi un homme plus diligent que toi. Oh! vieillard imbécile, pourquoi t'es-tu attardé? Quel besoin avais-tu, vraiment, de porter la croix d'un jeune charpentier, séditieux et criminel?
- C'est vrai, admit le vieillard, j'ai croisé en chemin le jeune homme qu'on allait crucifier, et le centurion m'a requis de porter sa croix. Et quand je l'eus portée jusqu'au sommet de la colline, je me suis attardé, c'est vrai, à cause des paroles que proférait le jeune homme. Il était accablé de douleur, mais il ne s'apitoyait pas sur lui-même, et ses paroles étranges me firent oublier tout le reste.
- Oui, vraiment, tu as oublié tout le reste, jusqu'au peu de bon sens que tu eus jamais, et

tu arrivas trop tard pour être nommé gardien à la porte du Temple! N'as-tu pas honte de penser que ton père et le père de ton père, et tous ceux qui les précédèrent ont été gardiens à la porte de la Maison du Seigneur, et que leurs noms y sont gravés en lettres d'or et perpétués aux siècles des siècles dans la mémoire des hommes? Mais toi, vieux benêt radoteur, seul de ta lignée, tu passeras dans l'oubli, car qui donc jamais, quand tu seras mort, entendra parler de Simon de Cyrène?

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	5
BALLADE DE LA GEÔLE DE READING	12
HISTOIRE DE LA BALLADE DE LA GEÔLE DE READING	50
LA VIE DE PRISON EN ANGLETERRE	
Le Cas du Gardien Martin	120
La Réforme Pénitentiaire	157
Raisons et Effets de ces Lettres	172
POÈMES EN PROSE	187
QUELQUES POÈMES EN PROSE INÉDITS	217

ACHEVE D'IMPRIMER

le cinq mars mil neuf cent vingt-sept

PAR

MARC TEXIER

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE